

ALMA MATER STUDIORUM – UNIVERSITA' DI BOLOGNA

---

SCUOLA DI LINGUE E LETTERATURE,  
TRADUZIONE E INTERPRETAZIONE

CORSO DI LAUREA MAGISTRALE  
in Lingua, Società e Comunicazione

TRADUCTION ET RETRADUCTION DE *MARIA  
CHAPDELAINÉ. RÉCIT DU CANADA FRANÇAIS* DE  
LOUIS HÉMON :  
FOCUS SUR LES QUÉBÉCISMES DE CE ROMAN

TESI DI LAUREA MAGISTRALE  
in Linguistica Francese

RELATORE

**Prof.ssa Valeria Zotti**

CANDIDATA

**Chiara Cangini**

CORRELATORE

**Prof.ssa Catia Nannoni**

Sessione III

Anno accademico: 2014-2015



<b>Sommaire</b> .....	I
<b>Introduction</b> .....	IV
<b>Chapitre I</b> .....	1
<b>Louis Hémon et son œuvre : <i>Maria Chapdelaine. Récit du Canada français</i></b> .....	1
1.1 La vie et l’histoire personnelle de l’auteur.....	1
1.2 L’œuvre analysée.....	2
1.2.1 L’intrigue.....	3
1.2.2 L’œuvre dans sa totalité.....	4
1.2.3 L’importance de l’œuvre dans le panorama littéraire du Canada et les motivations de son succès.....	7
1.3 La langue du roman.....	11
1.3.1 Le français du Québec et ses particularités linguistiques.....	12
1.3.2 Le cas spécifique des québécoisismes.....	17
1.3.3 Le corpus : les québécoisismes du roman et ceux choisis pour l’analyse.....	21
<b>Chapitre II</b> .....	24
<b>Traduction et retraduction du roman</b> .....	24
2.1 La première traduction italienne du roman et ses retraduction.....	24
2.1.1 Le corpus complet des traductions.....	24
2.1.2 La retraduction d’un roman : l’exemple de <i>Maria Chapdelaine. Récit du Canada français</i> .....	29
2.2 D’une traduction à l’autre : les changements linguistiques et stylistiques et la façon de se rapporter aux québécoisismes.....	33
2.2.1 Les changements linguistiques en diachronie.....	33
2.2.2 Le changement de style et de forme d’une traduction à l’autre.....	41
2.2.3 La traduction du français du Québec et des québécoisismes.....	45
2.2.3.1 Les traducteur face aux québécoisismes dans les cinq traductions italiennes.....	47
<b>Chapitre III</b> .....	51
<b>Analyse et critique des traductions italiennes</b> .....	51
3.1 Dictionnaires et instruments de support de l’analyse.....	51
3.1.1 Dictionnaires monolingues.....	51
3.1.2 Dictionnaires bilingues.....	56
3.1.3 Les atouts de Qu.It, sa valeur et son utilité.....	58
3.2 Analyse intralinguistique et contrastive.....	60

3.2.1 Les québécoisisme lexicématique <i>bleuet</i> .....	60
3.2.2 Le québécoisisme sémantique <i>drave</i> .....	74
3.2.3 Le québécoisisme grammatical <i>mouver</i> .....	85
3.2.4 Les québécoisismes phraséologiques <i>sucre du pays/sucre d'érable</i> et <i>avoir de la misère</i> .....	92
3.2.5 Le québécoisisme de statut <i>remmancheur</i> .....	110
3.3 Considérations finales sur le traitement des québécoisismes.....	118
<b>Conclusions</b> .....	121
<b>Remerciements</b> .....	124
<b>Références bibliographiques</b> .....	125
Dictionnaires.....	125
Dictionnaire monolingue de français.....	125
Dictionnaires du français québécois.....	125
Dictionnaires francophones.....	125
Dictionnaires monolingues d'italien.....	125
Ressources électroniques.....	125
Dictionnaire monolingue de français en ligne.....	125
Dictionnaire monolingue d'italien en ligne.....	126
Bases de données.....	126
Dictionnaires bilingues français – italien.....	126
Études sur la langue française au Québec.....	126
Études lexicographiques.....	127
Études sur les dictionnaires du français et du français québécois.....	127
Études sur les dictionnaires bilingues.....	129
Études littéraires.....	130
Études sur la pratique de la traduction.....	131
Études sur la retraduction.....	132
Matériel documentaire.....	133
Sites sur la littérature et articles en ligne.....	133
Œuvres littéraires.....	133
Œuvre en langue originale.....	133
Traductions italiennes.....	134



## INTRODUCTION

L'idée d'étudier le français du Québec et la traduction italienne de son lexique a pris forme pendant le cours de Linguistique française que nous avons suivi avec intérêt et qui nous a introduit au domaine de la variation et de la traduction diatopique de la langue française. Nous avons appris que le français du Québec est une variété francophone qui diffère partiellement, du français standard et que la traduction de cette variété en italien a souvent engendré aussi bien des imprécisions que des malentendus d'ordre culturel.

Notre mémoire se donne pour objectif d'évaluer la traduction des québécismes en italien dans les cinq retraductions du roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français* (1924), afin de comprendre si la langue et la culture québécoises ont été transposées correctement. Ce roman est représentatif de la langue française du Québec pour deux différents aspects : l'intrigue du roman, qui se déroule dans un petit village québécois et la langue utilisée, empreinte de québécismes qui représentent et véhiculent la langue et la culture québécoises. L'intrigue a lieu vers les années 1910 au nord de Péribonka, qui est un petit village canadien du Québec. Les protagonistes sont les membres de la famille Chapdelaine et d'autres paysans. Le chef de famille est Samuel Chapdelaine, il aime "défier" la nature et il sent le désir de s'en aller toujours plus au Nord suivi de toute sa famille. Toute l'histoire tourne autour de cette famille, surtout autour de Maria, la fille, qui a 18 ans, et à ses trois prétendants. Les trois hommes : Francesco Paradis, Lorenzo Surprenant et Eutrope Gagnon représentent chacun un courant idéologique différent de la société canadienne-française de la période précédente à la Révolution Tranquille. Marie est amoureuse de François Paradis, mais après de nombreux événements, il s'égaré dans le bois. Elle est ainsi obligée à renoncer à lui, elle doit faire un choix entre les deux autres hommes et à la fin, elle décide d'épouser Eutrope Gagnon pour patriotisme et pour honorer la mémoire de sa mère qui meurt à cause d'un malheur.

À ce point, nous pouvons affirmer encore une fois que *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français* est un roman qui représente la langue française parlée au Québec. Le grand nombre de québécismes qu'on trouve dans le texte le démontre et ils sont l'une des causes du succès du roman.

Nous avons ainsi mené une analyse des québécoismes à partir des données fournies par une base de donnée, la base Qu.It, qui présente, à partir de l'analyse d'un corpus représentatif de la littérature québécoise traduite en italien, la possibilité d'évaluer les traduisants proposés selon une approche d'abord intralinguistique et, ensuite contrastive. Selon l'approche intralinguistique il est possible d'analyser le sens des québécoismes par rapport au français de référence, à travers l'accès aux descriptions lexicographiques monolingues, générales et différentielles de chacun des québécoismes pris en examen. Quant à l'approche contrastive, grâce à la consultation d'un corpus parallèle comparant le texte français avec sa traduction italienne, on peut par la suite étudier la traduction des québécoismes dans leurs contextes d'apparition et l'évaluer. Cette approche permet donc d'observer quels sont les problèmes de traduction posés par cette variété diatopique et de vérifier si la langue québécoise a été bien rendue dans la langue cible pendant l'acte traductif. Ainsi, chaque québécoisme sélectionné sera analysé selon ces deux types d'approches.

Notre mémoire se divise en trois chapitres. Dans le premier chapitre nous présenterons la vie et l'histoire personnelle de l'auteur de ce chef-d'œuvre de la littérature québécoise. Nous focaliserons notre attention sur cette œuvre : son intrigue, le roman dans sa totalité et son importance dans le panorama littéraire du Canada et les motivations de son succès. Ensuite, nous décrirons la langue du roman en donnant des précisions sur les caractéristiques de la variété diatopique du français québécois et sur ses particularités linguistiques. Nous nous sommes concentré sur son lexique et, donc, sur les québécoismes en nous basant sur le classement de Poirier (1995b). Les québécoismes, si nombreux dans ce roman, sont ainsi une preuve de l'emploi du français québécois et l'une des causes du succès du roman et aussi de la consécration de Louis Hémon en tant que véritable écrivain canadien. Après, nous présenterons le corpus d'analyse qui est composé d'un échantillon choisi parmi tous les québécoismes du roman dont nous avons sélectionné un ou deux québécoismes pour chaque typologie. On a pris en considération aussi leurs traductions et retraductions, que nous avons repérées, en focalisant notre attention sur les québécoismes traduits en italien, surtout sur ceux qui posent plus de problèmes de décodage aux traducteurs.

Le deuxième chapitre abordera le thème de la traduction et retraduction du roman. Nous présenterons le corpus complet des traductions de l'œuvre qui a été retraduite cinq fois au cours d'une soixantaine d'années. Nous montrerons les caractéristiques de chaque traduction et ses traits spécifiques qui font en sorte qu'elle diffère des autres. On

le montrera en rapportant des exemples tirés de chaque retraductions. Nous focaliserons en particulier sur les changements linguistiques, stylistiques et formel qui occurrent d'une traduction à l'autre. Ensuite, nous focaliserons notre attention sur de la traduction des québécismes, d'abord de façon générale, et puis de manière plus détaillée en observant et en commentant les stratégies mis en place par chacun des traducteurs italiens.

Le chapitre trois constitue la partie appliquée de notre travail. Tout d'abord, nous fournirons une présentation des caractéristiques des ouvrages lexicographiques que nous avons consultés en les répartissant en trois catégories : dictionnaires monolingues généraux (français et italiens), dictionnaires francophones différentiels et dictionnaires bilingues. Finalement nous nous arrêterons sur QU.IT. qui permet d'accéder directement aux contextes et qui pourrait pour cela fournir aux traducteurs une aide précieuse pour découvrir les traduisants appropriés, bien que, nous le verrons, il affiche beaucoup de traductions insatisfaisantes. Comme Zotti (2011b : 461) le souligne, étant basée sur un corpus et donnant accès à des fiches d'analyse des québécismes recherchés, QU.IT. « *permettrait un plus grand respect du contenu sémantique, de la valeur stylistique et de la charge culturelle des québécismes et, de par sa convivialité, pourrait constituer aussi une école de formation pour les traducteurs et les lexicographes* ». Ensuite, nous illustrerons en détail le traitement des six québécismes que nous avons sélectionnés en nous servant du classement de Poirier (1995) et en fonction de leur intérêt culturel et traductionnel. Ces québécismes étaient significatifs afin de montrer les typologies d'erreurs les plus fréquentes et les stratégies de traduction les plus intéressantes pour les restituer. Par cette étude, nous entendons vérifier si les traductions proposées pour les québécismes cernés sont adéquates sur le plan d'abord sémantique ensuite connotatif et, dans la mesure du possible, nous proposerons des solutions traductionnelles pour éviter des pertes dénotatives et connotatives. Notamment, nous montrerons que le français du Québec n'a pas encore suffisamment pris en considération ni par les ressources lexicographiques ni par le domaine de la traduction.

Nous nous sommes ainsi posées des questions à propos des traductions des québécismes par les cinq traducteurs de *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français* de Louis Hémon. Dans quelle mesure la langue de Louis Hémon est représentative de la réalité québécoise ? À ce propos, dans le premier chapitre nous chercherons de répondre à cette importante question en nous focalisant aussi sur les motivations du succès de Louis Hémon et de son roman. Encore, quelles sont les différences d'une retraduction à

l'autre ? Cette question devient de grande importance car le roman a été retraduit par cinq traducteurs, chacun desquels a son style et ses stratégies traductives. Nous nous sommes demandées aussi si les traducteurs ont reconnu le statut des québécismes des unités en question, car « *en général, on relève en général une méconnaissance de la part des traducteurs de la variation de la langue française sur le sol québécois, ainsi que de la culture et de la société québécoises* » (ZOTTI, 2011a : 459). À ce propos, nous nous sommes demandées : Les solutions que les traducteurs ont trouvés, sont-elles acceptables ? Les ressources lexicographiques consultées se sont-elles révélées utiles dans l'analyse menée ? Dans quelles mesure elles prennent en considération la variété du français du Québec ?

# Chapitre I

## Louis Hémon et son œuvre :

### *Maria Chapdelaine. Récit du Canada Français*

#### 1.1 La vie et l'histoire personnelle de l'auteur

Louis Hémon a été sans doute le premier écrivain à faire connaître le Québec au monde entier à travers son œuvre : *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*, devenu après sa mort un chef-d'œuvre traduit en 50 langues différentes.

Hémon naît en France, plus précisément à Brest en 1880 et, ensuite, il vit et étudie à Paris jusqu'en 1902, date à laquelle il décide d'aller vivre en Angleterre où il cultive sa passion pour le sport, la littérature et l'écriture. En 1911, il écrit le roman *Monsieur Ripois et la Némésis*, qui raconte l'histoire d'un exilé français égoïste et d'origine modeste, travaillant dans un petit bureau d'une grande firme commerciale londonienne. En 1906, alors qu'il est toujours à Londres, employé par quelque bureau d'affaires, il remporte un concours avec une nouvelle intitulée *La Conquête*. Vers la fin de la même année il gagne le "Nouveau prix" avec le roman *La Foire aux vérités*. Pendant l'été 1907, il termine la rédaction de *Lizzie Blakeston*, qui paraît en feuilleton dans le *Temps* et qui clôt le recueil la *Belle que voilà* (1923). L'écrivain y raconte le triomphe éphémère puis le drame cruel d'une jeune danseuse londonienne qui, après avoir gagné un concours d'amateurs, ne peut plus accepter de mener une vie minable dans une corderie et décide donc de se jeter à l'eau.

À cette époque, Louis Hémon n'est plus heureux à Londres, et en 1911, il quitte Liverpool, à bord du *Virginian*, à destination de Québec pour arriver à Montréal où il travaille initialement comme secrétaire dans une compagnie d'assurance-vie. Vers la moitié de juin, il quitte son emploi pour se rendre à La Tuque et de là, il décide de se déplacer à Roberval, à Péribonka où il choisit de vivre comme garçon de ferme chez Samuel Bédard. Cette expérience de vie lui sera fondamentale dans l'écriture de *Maria Chapdelaine. Récit du Canada Français*.

Dans le mois de décembre de 1913 il quitte Péribonka pour Saint-Gédéon et c'est là qu'il rédige ce roman. Il meurt à Chapleau le 8 juillet 1913, avec un compagnon australien, renversé par une locomotive du Canadien national.

Louis Hémon a voyagé beaucoup dans sa vie, il a vécu en France où il a commencé son activité d'écrivain, il a été en Angleterre où il a écrit des romans et finalement il a vécu au Québec, pays qui lui a permis d'obtenir le vrai succès avec *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*, roman avec lequel « *il a été consacré comme le premier ambassadeur du Québec à l'étranger* » (BOIVIEN, A., 1980 : 59).<sup>1</sup>

À ce point, il faut souligner que Louis Hémon est un exemple évident de comment le lieu de naissance ou de croissance ne sont pas importants parce qu'il a réussi à expliquer et décrire la réalité québécoise qui ne lui appartenait pas au début. Il est donc " entré " dans cette nouvelle culture et il l'a racontée non seulement à travers des descriptions soignées et précises, mais aussi avec la langue. Hémon n'a pas écrit *Maria Chapdelaine* en français de référence mais il a utilisé le français québécois tel qu'il était parlé à son époque, et de cette manière, il a pu démontrer d'appartenir vraiment à la culture canadienne.

Cette tâche n'est pas facile à accomplir et c'est pour cette raison que les écrivains qui sont considérés comme de vrais auteurs canadiens ne sont pas nombreux. Avec son chef d'œuvre, Louis Hémon a gagné une place de valeur dans ce groupe. En effet, comme le soutient Sutherland, *Maria Chapdelaine* est le résultat d'une « *recherche continue et du naturel et du primitif qu'il est réussi à trouver seulement dans le territoire rural du Québec* » (SUTHERLAND, R., 1972 : 38)<sup>2</sup>.

## **1.2 L'œuvre analysée : *Marie Chapdelaine. Récit du Canada français***

*Maria Chapdelaine. Récit du Canada français* est un roman écrit en 1913 par l'écrivain français Louis Hémon et il raconte la vie d'une famille qui tente de s'établir dans le territoire rural et isolé du Québec en luttant toujours contre la force et la brutalité de la nature. Ce roman est composé de seize chapitres et dans l'histoire les valeurs

---

<sup>1</sup> <http://id.erudit.org/iderudit/57110ac>

<sup>2</sup> [http://canlit.ca/pdfs/articles/canlit53-Mainstream\(Sutherland\).pdf](http://canlit.ca/pdfs/articles/canlit53-Mainstream(Sutherland).pdf)

traditionnels du Québec sont racontés : terre, famille, religion et puissance de la nature. Dans le village, la vie est en fait toujours réglée en fonction de la nature et de ses changements continuels.

### 1.2.1 *L'intrigue*

L'action de *Maria Chapdelaine* se déroule vers les années 1910 au nord de Péribonka, qui est un petit village canadien du Québec situé au nord du lac Saint- Jean. Les protagonistes sont les membres de la famille Chapdelaine et d' autres paysans. Le chef de famille est Samuel Chapdelaine, il aime " combattre " la nature et il sent le désir de s'en aller toujours plus au Nord. Pour cette raison, quand il réussit à défricher une terre, il décide de migrer plus au Nord suivi de toute sa famille.

Au début du roman la famille Chapdelaine habite loin du monde habité, presque en plein bois. Les deux parents ont plusieurs fils, parmi lesquels il y a Maria, une jeune fille de 18 ans qui est en âge de se marier (selon les règles non écrites de l'époque). Elle a trois prétendants qui représentent chacun un courant idéologique de la société canadienne-française : François Paradis est l'héritier des « coureurs des bois »<sup>3</sup>, bûcheron libre et sauvage; Lorenzo Surprenant, qui, comme beaucoup de ses compatriotes l'ont fait entre 1840 et 1930, a quitté son pays et travaille dans une manufacture aux États-Unis ; et Eutrope Gagnon, modeste « habitant », qui ne recherche que le confort et la sécurité d'une bonne terre défrichée. Les trois font des promesses à Maria, mais celui qu'elle aime est François Paradis.

Engagé tout l'hiver dans un chantier au nord de La Tuque, ce dernier décide qu'il passera les Fêtes avec Maria et tous les autres Chapdelaines. Il quitte donc le chantier où il travaillait et il part seul, en suivant un sentier dans le bois alors qu' une tempête éclate et après avoir vagabondé, il finit par se perdre et meurt gelé. Ce malheur qui frappe Maria est encore accentué, quelques mois plus tard, quand sa mère attrape une mystérieuse maladie, que ni le docteur ni le « remmancheur »<sup>4</sup> ni le curé ne peuvent guérir.

---

<sup>3</sup> Dans **Usito: Coureurs de bois**: UQ. Aventuriers qui faisait le commerce de fourrure, d'abord clandestinement et par la suite de manière légale, en territoire amérindien.

<sup>4</sup> Dans **USITO: remmancheur** : C fam. Personne qui, par des procédés empiriques, soigne les luxations, les fractures, les foulures, les douleurs articulaires. fam. rebouteux. Guérisseur.

Triste et révoltée contre cette nature cruelle, Maria est sur le point de décider de suivre Lorenzo Surprenant dans son aventure américaine mais, le jour de la veillée funéraire, elle est d'abord touchée par l'éloge que son père rend à sa mère, puis, seule dans la nuit, trois voix résonnent dans sa conscience : celle de la nature, celle de ses ancêtres et celle du Québec. Ces voix lui font comprendre l'importance de transmettre l'héritage et de prendre le relais de sa mère et de ses ancêtres. Elle se résigne donc et décide d'épouser Eutrope Gagnon et pour patriotisme et pour honorer la mémoire de sa mère, ayant déjà renoncé à l'amour.<sup>5</sup>

### 1.2.2 *L'œuvre dans sa totalité*

L'œuvre de Louis Hémon est caractérisée par « *un équilibre entre réalisme et symbolisme qui reflète un conflit sous-jacent entre rêve et réalité, entre l'individu et la société* »<sup>6</sup>, comme l'écrit Nicole Deschamps. (DESCHAMPS, N. 1968 : 151) *Maria Chapdelaine* se compose de seize chapitres de longueur différente qui se succèdent en suivant une alternance bien précise : le premier, le septième et le quinzième chapitres réunissent les deux schèmes « *de ce qu'on pourrait appeler une exposition, une transition et un dénouement* » (DESCHAMPS, N. 1968 : 151). Certains chapitres se concentrent sur la vie de Maria en relation à un groupe de personnes qui peut être la famille ou la société ; d'autres posent l'attention exclusivement sur la vie de la protagoniste et sur les événements qui vont caractériser sa personne, sa vie et son histoire personnelle (Cf. DESCHAMPS, N., 1968).

Dans les chapitres qui décrivent d'abord la vie de la famille et de la société, la vision réaliste domine et l'aventure personnelle de la protagoniste ne progresse pas. Dans les autres, le focus du chapitre est Maria et tout « *ce qui lui arrive comme des appels ou condamnations du destin, rencontres, signes ou événements qui semblent n'avoir de signification que pour elle* » (DESCHAMPS, N., 1968 : 164).

Dans ce contexte, la nature accompagne toute l'histoire, elle en devient aussi la protagoniste avec son pouvoir de changer radicalement l'intrigue avec des événements brutaux comme la mort de certains personnages. Tout au long de l'histoire, la protagoniste semble avoir en elle-même deux personnages : une femme idéale qui meurt

---

<sup>5</sup> Laurentiana. Blogue sur les vieux livres québécois. Bibliophilie, collectionneur, carnet de lecture. <http://laurentiana.blogspot.it/2008/07/maria-chapdelaine.html>

<sup>6</sup> <http://id.erudit.org/iderudit/036317ar>

en même temps que François, comme lui tuée-immortalisée par le froid, et il y a aussi la Maria de la réalité qui finit par se conformer à la société établie, représentée par l'idéal de sa mère (DESCHAMPS, N., 1968 : 162). On voit ce contraste à la fin du roman quand elle veille sa mère morte en compagnie de son père endormi et elle imagine son avenir avec Eutrope Gagnon qui représente en tout l'homme typique du Québec, celui qui travaille durement et « fait de la terre » pour réussir dans sa vie.

Pour cette raison à une première lecture de l'œuvre, on est porté à penser que du début jusqu'à la fin, rien n'a changé pour la protagoniste mais, en réalité, c'est le contraire. Marie a grandi et elle est sortie du rêve de quitter sa maison pour aller vers l'inconnu avec François Paradis au début, et après avec Lorenzo Surprenant qui venait d'une grande ville des États-Unis " où on parlait Anglais". À la fin, elle choisit Eutrope et, avec ce choix, elle accepte de vivre la vie traditionnelle de chaque femme au Québec en restant à la province, comme sa mère avait fait avant elle.

Ce roman réaliste, au début était destiné à un public français auquel il devait procurer une évasion exotique et il avait donc une fonction documentaire bien que Louis Hémon aye vécu seulement six mois sur le terrain, comme le souligne André Durand, professeur de littérature française au Québec, dans son blog *Comptoir littéraire*<sup>7</sup>.

Louis Hémon est doté d'une grande capacité d'observation des milieux et des êtres comme nous pouvons le constater à travers ses nombreuses descriptions. Il indique avec beaucoup de précision les lieux de l'action dans la région nordique du Lac-Saint-Jean et il est sensible au charme du paysage de la région sauvage de Péribonka, où les Chapdelaine et leur seul voisin immédiat Eutrope Gagnon, vivent isolés dans les bois, « de l'autre bord de la rivière (Péribonka), en haut des chutes, à plus de douze milles de distance, et les derniers milles quasiment sans chemin » (HÉMON, L., 1924 : 16).

Les rares visites que les membres de la famille Chapdelaine effectuent à Honfleur constituent leur principal contact avec le monde extérieur, à cause des distances que Louis Hémon nous rappelle toujours avec des calculs bien précis :

De chez eux au village de Honfleur : huit milles... De Honfleur à La Pipe : six... À La Pipe son père.... continuerait vers Mistook... Elle se reprit et au lieu du vieux nom indien que les gens du pays emploient toujours, elle donna au village son nom

---

<sup>7</sup> <http://www.comptoir litteraire.com/>

officiel, celui dont l'avaient baptisé les prêtres : Saint-Cœur-de-Marie. (HÉMON, L., 1924 : 155-156)

De plus, Louis Hémon n'a pas caché « *les mille duretés d'une terre impitoyable* » (HÉMON, L., 1924 : 129) dans un pays cruel qui peut devenir même inhumain. Il a montré que les conditions dans lesquelles les Chapdelaine vivaient étaient extrêmement difficiles, car leur dur travail de la terre ne leur rapportait guère de bénéfices et les récoltes n'étaient pas toujours généreuses.

Faisant de la famille Chapdelaine le microcosme de toute une société, Louis Hémon donne un tableau des mœurs des paysans canadiens français du début du XX<sup>e</sup> siècle caractérisés par leur simplicité, nostalgie, honnêteté, ardeur au travail et courage. (Cf. DURAND, A., 2007) S'étant donc imprégné de la culture populaire, il introduit (au chapitre IX) des récits d'origine orale, des légendes, des chansons. En seulement quelques mois, il a compris la grande différence entre les nomades et les sédentaires, les paysans qui aimaient le vagabondage et l'aventure et ceux qui étaient venus de France et qui avaient continué sur le sol nouveau leur idéal d'ordre et de paix immobile (Cf. DURAND, A., 2007)<sup>8</sup>.

D'un côté, nous avons les premiers qui sont représentés par François Paradis, le coureur des bois qui a vendu la terre de son père à trois Français et le père Chapdelaine qui poursuit son combat avec la forêt avec détermination et savoir-faire. À plusieurs reprises, il a relevé le défi « *de pousser plus loin et toujours plus loin dans le bois* » (HÉMON, L., 1924 : 29), de défricher une nouvelle terre, préférant la terre neuve aux vieilles paroisses. Ces nomades sont de vrais aventuriers dans l'âme qui sentent le besoin de s'en aller toujours plus loin en repoussant les frontières du pays et qui ne se fixent pas (Cf. DURAND, A. : 2007).

De l'autre côté, il y a les paysans, les « habitants », les colons attachés à leur terre, qui sont représentés par Laura Chapdelaine (qui préférerait s'établir enfin dans « *une vieille et belle paroisse* », qui rêve d'un « *beau terrain planche aussi loin qu'on peut voir, pas de crans ni de bois, rien que des champs carrés avec de bonnes clôtures droites, de la terre forte* », qui avoue : « *C'est peut-être péché de le dire ; mais tout mon règne j'aurai du regret que ton père ait eu le goût de mouver si souvent* ») (HÉMON, L., 1924 : 29), et Eutrope Gagnon, le seul voisin des Chapdelaine, qui, comme eux, défriche sa terre pour la cultiver, mais avec la volonté d'y rester.

---

<sup>8</sup> <http://www.comptoir litteraire.com/>

Il faut souligner aussi que Louis Hémon ne parle pas seulement de la vie rurale au Québec, mais il évoque l'attrait de la vie urbaine qui est présentée aux lecteurs et aux autres personnages du roman par Lorenzo Surprenant, paysan qui a renoncé à la vie de cultivateur pour aller travailler dans les usines de la Nouvelle-Angleterre, où il a trouvé l'aisance financière. Il fait un discours dans lequel il compare le travail agricole à un esclavage : « *Il n'y a pas d'homme dans le monde qui soit moins libre qu'un habitant* » (HÉMON, L., 1924 : 131) et, après avoir avoué à Maria son amour, il lui propose une vie magnifique dans des grandes villes, une vie matériellement plus facile, mais dangereuse sur le plan culturel, on n'est pas sûr d'y pouvoir continuer à parler français, car, on est « aux États » où la langue parlée le plus est l'anglais.

À l'opposé, l'écrivain évoque aussi « *les sauvages* », les Amérindiens qui vivaient :

À quatre cent milles de là, en haut des rivières, qui avaient fui les missionnaires et les marchands, qui étaient accroupis autour d'un feu de cyprès sec, devant leurs tentes, et promenaient leurs regards sur un monde encore empli pour eux comme aux premiers jours de puissances occultes, mystérieuses : le Wendigo géant qui défend qu'on chasse sur son territoire; les philtres malfaisants ou guérisseurs que savent préparer avec des feuilles et des racines les vieux hommes pleins d'expérience ; toute la gamme des charmes et des magies. (HÉMON, L., 1924 : 70)

Avec ce passage, Louis Hémon pousse à l'extrême son souci d'exotisme et, même s'il ne connaît pas la réalité qu'il décrit, il est capable de recréer le monde dans lequel il a vécu en se plongeant vraiment dans la tradition québécoise.

### 1.2.3 *L'importance de l'œuvre dans le panorama littéraire du Canada et les motivations de son succès*

Selon plusieurs spécialistes du domaine, *Maria Chapdelaine* est un véritable chef d'œuvre. Pour en citer un, Steiner affirme qu'en France on appelait ce type de roman

" roman exotique " ou roman canadien mais, en réalité, c'était le produit d'un esprit régional qui envahissait le roman français<sup>9</sup> (STEINER, A., 1925 : 116).

L'œuvre est un classique de la littérature du Canada français qui a eu un succès surprenant tant au Québec qu'en France et ailleurs dans le monde. Publié après la mort de son auteur, en 1916, d'abord en France sous forme de feuilleton et ensuite au Canada, ce chef-d'œuvre a connu plusieurs rééditions dans le monde entier et il a été même adapté au théâtre, au cinéma et en bande-dessinée. Nous pouvons donc affirmer que ce roman a véhiculé pendant longtemps et il véhicule encore aujourd'hui, l'identité canadienne-française du début du XX<sup>e</sup> siècle.

Le grand succès de ce livre au Canada et à l'étranger s'explique par différents facteurs. D'abord, il faut souligner que les lecteurs français des années successives à la Première Guerre Mondiale aimaient beaucoup ce texte. Comme le souligne Gerardo Acerenza :

ce qu'ils aimaient était surtout son côté exotique et le sentiment d'évasion que le livre suscitait avec l'évocation du passé glorieux de la France Coloniale et le grand mythe de l'Amérique française avec ses grands espaces et ses arpents de neige. (ACERENZA, G., 2011 : 406)

L'œuvre est devenue un classique de la littérature québécoise qui dépeint le pays d'hier, celui où la vie avait un sens différent. Un « hier » fait d'espoir, de croyances, de peurs, et surtout de saisons qui rythmaient le quotidien des gens.

Louis Hémon a réussi à capturer l'idéologie principale du Québec jusqu'aux années de la Révolution Tranquille de 1960 considérée comme un tournant décisif de l'histoire du peuple québécois.

La Révolution Tranquille est une période de transformation politique. Elle marque la fin du pouvoir de l'Union nationale depuis plus de 15 ans. L'État québécois se transforme à la suite de la création d'une série de sociétés d'État et de la professionnalisation de la fonction publique (l'ensemble des personnes occupant une charge dans l'appareil de l'État).

La Révolution Tranquille est aussi le symbole du changement social qui s'est manifesté de 1962 à 1966 sous le gouvernement du Premier ministre Jean Lesage. De grandes réformes sociales marquent également cette période. La santé, l'éducation et les

---

<sup>9</sup> <http://www.jstor.org/stable/2914083>

services sociaux, longtemps contrôlés par le secteur privé, et en particulier par l'Église catholique, sont pris en charge par l'État. Finalement, la Révolution Tranquille est une période de transformation de l'identité et de la culture des habitants du Québec. Dans un premier temps, elle marque le déclin de la pratique religieuse et de l'importance de l'Église catholique dans la société québécoise. Elle correspond à une période de libéralisation des mœurs.

Dans un deuxième temps, les Canadiens français deviennent des Québécois. Le nationalisme conservateur de la période précédente à la Révolution tranquille tourne autour de la défense de la langue, de la religion catholique et de l'autonomie provinciale. Au contraire, le nationalisme québécois associé aux années 1960 et 1970 vise à accentuer l'autonomie du Québec, et à l'intérieur de la fédération canadienne, pour le Parti libéral du Québec, et comme pays souverain, pour le Parti québécois (POIRIER, 2000b).

Cette métamorphose permet aux Québécois de reconquérir la parole qu'ils étaient proches à perdre à cause de la prédominance et puissance de l'anglais qui gagnait le terrain avec vitesse (Cf. POIRIER, C., 2000b : 243). À cette époque, le français était la langue de plus de 80 % de la population du Québec. Il réussit à gagner la primauté qu'il méritait seulement après la Révolution Tranquille quand il arrive à remplacer l'anglais comme langue de travail, de l'affichage et des affaires (Cf. POIRIER, C., 2000b : 244).

Selon Poirier :

Cet objectif a pu être atteint grâce à la pression de groupes organisés et de mouvements populaires qui ont forcé les gouvernements à adopter en rafales, à partir de 1969, trois lois linguistiques importantes ; c'est la Charte de la langue française, promulguée en 1977, qui a finalement donné au français un véritable statut de langue officielle (POIRIER, C., 2000b : 244).

Louis Hémon a su représenter les années précédentes cette période et il a dépeint une réalité dans laquelle l'Église joue un rôle important dans la vie des paysans. Ils vont toutes les dimanches à la messe du village, ils prient pour avoir de bonnes récoltes, ils vont chez le curé du village pour demander des conseils, des bénédictions ou de l'aide. La religion et l'Église sont l'essence de leur vie quotidienne. Cette grande foi est encore plus évidente dans le cas de la famille Chapdelaine puisqu'ils vivent loin des

autres paysans et de l'Église isolés dans le bois. Ils considèrent ainsi le curé comme un guide qui leur montre ce qui est correct et ce qu'il ne l'est pas.

On en a un exemple aux pages 122-123-124-125. Louis Hémon décrit la scène où Maria, désespérée et triste pour la mort de Francesco Paradis, va avec son père chez le curé du village voisin à faire dire des messes pour lui. En voyant son chagrin, le curé dit à Maria qu'elle a un comportement inapproprié et que son tourment n'est pas convenable vu que Francesco ne lui était rien. Ils n'étaient pas fiancés puisqu'ils n'avaient rien dit à leurs parents. Ainsi, Maria décide-t-elle de suivre le conseil du curé et de chasser le chagrin de son cœur (Cf. Hémon, L., 1924 : 122-123-124-125).

Le succès de *Maria Chapdelaine* est dû-il aussi au fait que Louis Hémon a été capable de transposer la réalité du Québec dans les pages de son roman, il a exprimé des situations-type, il a décrit une famille-type dans le détail et il a réussi à le faire en prenant de vraies familles et de vraies situations comme point de départ (DENOEU, F., 1940 : 465)<sup>10</sup>.

De plus, on peut constater que le mythe de *Maria Chapdelaine* comprend plusieurs composantes essentielles à son succès comme les lieux considérés comme « exotiques » aux yeux des lecteurs français, le rôle de l'héroïne, l'importance des valeurs traditionnelles et surtout la simplicité du roman. C'est ainsi pour cette raison qu'au cours des ans, le roman s'impose en se focalisant sur les valeurs défendues : la famille, la religion, le travail vivifiant de la terre, l'occupation patriotique du sol, la résistance face à une nature sauvage.

Aujourd'hui *Maria Chapdelaine* est un roman de frontière, un roman qui traduit bien l'effort des pionniers, leur lutte contre une nature hostile qu'ils voulaient domestiquer, en la vidant de sa « sauvagerie », pour la ramener à la civilisation.

Comme le souligne Jean-Louis Lessard dans son blog de littérature québécoise :

au-delà de sa valeur ethnographique, si on lit attentivement le livre, on découvre un roman bien écrit avec une intégration harmonieuse du français québécois et des descriptions symboliques de la nature qui traduisent bien l'état d'âme des personnages.<sup>11</sup>

---

<sup>10</sup> <http://www.jstor.org/stable/380810>

<sup>11</sup> <http://laurentiana.blogspot.it/2008/07/maria-chapdelaine.html>

Cette citation démontre encore une fois que ce roman est vraiment représentatif du territoire québécois. En fait, dans *Maria Chapdelaine* se fondent à la fois la nature et les états d'âme des protagonistes. Les descriptions de la nature deviennent un fond symbolique qui est utilisé par l'écrivain pour anticiper et faire comprendre aux lecteurs ce qui se passera successivement à travers le changement du cadre descriptif. Finalement, nous pouvons aussi ajouter que tout cela est possible grâce à l'utilisation que Louis Hémon fait de la langue française du Québec en la plongeant à l'intérieur du français de référence dont on a déjà parlé. Nous parlerons plus en détail du français québécois, dans le prochain paragraphe.

### **1.3 La langue dans le roman**

Comme nous l'avons déjà remarqué, la langue employée par Louis Hémon est le français dans sa variante du Québec, reconnaissable grâce aux nombreux québécismes présents à l'intérieur du roman qui dénotent très clairement l'identité linguistique et culturelle de l'œuvre.

Normalement, selon Claude Poirier on a la tendance à distinguer entre le « *berceau européen et la transmission hors d'Europe par les aléas historiques de l'émigration* » (POIRIER, C., 1995) et le français du Québec appartient au deuxième group. Poirier évide aussi que :

[...] le français du Québec a statut de variété nationale de français, c'est-à-dire que c'est une langue reconnue officiellement par l'État, qu'elle est ancrée dans les institutions (école, administrations, etc.), qu'elle est la langue du travail et des communications (industrie, commerce, media, etc.) et qu'elle a ainsi une reconnaissance qui se traduit dans les faits, comme c'est le cas pour le français de France, le français de Belgique et le français de la Suisse (POIRIER, C., 1995).

Après cette brève introduction au français québécois, dans le prochain paragraphe, nous parlerons plus dans le détail de cette variété de langue et de ses particularités linguistiques.

### 1.3.1 *Le français du Québec et ses particularités linguistiques*

Il serait approprié de définir le québécois, en suivant la définition de Poirier, comme « *la principale variété de l'ensemble « français langue maternelle » d'Amérique du Nord* » (POIRIER, C., 1980 : 18).

L'évolution et la diffusion du français ont été provoquées par le pouvoir politique et le prestige culturel de la France à l'égard de ses colonies, par les conséquences des conflits avec l'Angleterre et, comme déjà affirmé avant, par l'influence du voisin américain (Cf. POIRIER, 2005 : 77). On pourra donc diviser l'histoire linguistique du Québec en cinq tranches en suivant la division faite par Poirier (POIRIER, 2005 : 78) :

- 1) Les origines précoloniales du français en Amérique (XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles) ;
- 2) Le français de la Nouvelle- France (1608-1759) ;
- 3) L' émergence et la consolidation du français canadien (1760-1840) ;
- 4) La dévalorisation de l'usage canadien (1841-1959) ;
- 5) La reconstruction de l'estime de soi (depuis 1960).

Tout d'abord, on va expliquer les deux premières phases qui peuvent être regroupées ensemble. Depuis la fin du XV<sup>e</sup> déjà, le français est l'une des langues du Nouveau Continent, introduit par des gens ordinaires, marins et pêcheurs, véhiculant une variété populaire qui a été enrichie et unifiée par les colons qui s'y sont installés à partir de 1608 (POIRIER, 2005 : 79). Poirier parle de variété populaire pour deux raisons : la première est liée aux immigrants qui se sont établis sur les terres dans la vallée du fleuve Saint-Laurent qui ne veulent pas reproduire la situation de clivage sociale de la France et donc se font appeler « habitants » (POIRIER, 2005 : 79). Ce mot devient un mot symbole de cette situation car l'habitant canadien possède sa terre et peut l'aménager comme il veut, alors que le paysan français est dans une situation de servitude.

La deuxième raison concerne les premiers colons qui « *sont pour la plupart originaires de l'une ou l'autre province de la frange atlantique de la France* » (POIRIER, 2005 : 79).

Nous pouvons donc confirmer la théorie de Poirier qui affirme que cette situation compliquée a aidé dans la création d'une nouvelle culture populaire nourrie des traditions et s'exprimant avec une langue ouverte à l'innovation qui s'est inévitablement

opposée à la culture française. Cette dernière, en fait, est une culture d'élite, appuyée sur le pouvoir et pratiquant le modèle linguistique des milieux cultivés de Paris (POIRIER, 2005 : 79).

Quant à la troisième phase, il faut mettre en évidence que dans ces années (1760-1840), sur le territoire québécois, l'immigration française « *est quasi stoppée à cause des guerres perdues contre l'Angleterre pour la prédominance dans le Canada* » (POIRIER, 2005 : 80). Dans ce contexte, paradoxalement, l'écart entre l'usage canadien et celui parisien va se fixer, accentué par un mouvement de renouvellement de la langue de France dans le prolongement de la Révolution. Parallèlement, commence aussi à se développer un fort sentiment d'appartenance à une identité propre qui sera symbolisée par la feuille d'érable (POIRIER, 2005 : 80).

Malheureusement, cette idée d'une identité propre est mise en discussion par l'élite britannique, dans celle que Poirier a appelée quatrième phase, qui commence à considérer le français parlé au Canada et au Québec comme une langue dégénérée (POIRIER, 2005 : 82). Cette définition est due aussi à la suite d'une série de défaites militaires et de tractations politiques qui commencent en 1713 avec l'abandon par la France de la plus grande partie de l'Acadie au profit de l'Angleterre, suivie par la chute de Québec en 1759. Ces événements ont eu pour effet de placer le français dans une position d'infériorité par rapport à l'anglais et ont donc contribué à faire naître une perception totalement négative de leur langues chez les Louisianais, les Acadiens et les Québécois jusqu'à la fin de la Révolution Tranquille (Cf. POIRIER, C., 2000b : 248).

On arrive ainsi à la dernière phase, celle « *de la reconstruction de l'identité et de l'estime en soi qui continue depuis 1960* » (POIRIER, C., 1980 : 52). Aujourd'hui le français du Québec se distingue du français de référence par les emprunts qu'il a acceptés des langues avec lesquelles il est entré en contact. Ces langues sont l'amérindien d'abord, qui l'a peu marqué, l'anglais qui a joué un rôle important dans le développement de certains secteurs de son vocabulaire. Encore, il s'en distingue aussi par les nombreux néologismes utilisés qui témoignent de la vitalité de ce français (POIRIER, 1980 : 52).

Finalement, en parlant du français du Québec, nous devons mentionner aussi les régionalismes. D'abord, ils appartiennent à la langue parlée et donc orale mais ils se trouvent également dans la langue écrite (POIRIER, 1980 : 53).

De cette manière, les écrivains français qui décident d'écrire de la réalité québécoise, commencent à utiliser la langue parlée dont il reproduisent, le plus souvent

en italique ou entre guillemets, les mots jugés les plus représentatifs de la réalité québécoise pour montrer de connaître le monde qu’ils décrivent dans leur romans.

L’introduction de ces mots, connus comme québécismes, dans la langue littéraire s’est réalisée par étapes, à travers des stratégies diverses et, comme Claude Poirier le souligne :

certain auteurs les limitent aux dialogues ; d’autres les intègrent au récit, mais en prenant soin de les distinguer par une astuce typographiques. D’autres encore y recourent pour varier l’expression, passant du mot Standard au mot marqué (POIRIER, C., 1995b).

C’est le cas de Louis Hémon qui, dans le premier chapitre de son roman, substitue « *toque de fourrure* » avec « casque de fourrure » dans un passage repris presque textuellement à quelques pages de distance :

1. « [...] fermant à demi ses yeux vifs sous la **toque** de fourrure profondément enfoncée [...] » (HÉMON, L., 1924 : 13).
2. « [...] les yeux vifs et résolus sous son "casque" de fourrure » (HÉMON, L., 1924 : 26).

Dans ces deux exemples, on voit la volonté de Louis Hémon de montrer de connaître et le mot français, et le mot utilisé en français québécois et de varier l’expression. En effet, « *toque* » et « *casque* » sont synonymes mais ils appartiennent à deux réalités différentes, l’une française et l’autre québécoise comme l’attestent l’USITO. Dans USITO (Dictionnaire en ligne de la langue française – Le français vu du Québec) nous trouvons l’explication de ce qu’on entend au Québec pour « *casque* » : « *Q/C vieillie Toque généralement en fourrure.* »<sup>12</sup>

Un autre facteur qui caractérise fortement le français du Québec est le phénomène d’anglicisation de la langue et de la société québécoise. L’influence anglaise est très importante et la langue accueille toute une série d’emprunts à l’anglais, d’anglicismes et surtout de calques liés au mode de vie américain, très différent de celui québécois. Depuis le début de l’époque industrielle, le monde du travail a été l’une des principales

---

<sup>12</sup> <https://www.usito.com/dictio/#/contenu/casque.ad>

voies de pénétration et de diffusion de l'anglicisme dans le parler de la population. (POIRIER, C., 1995 : 787-788)

Au Québec, les anglicismes ont été introduits à travers les journaux et la langue du commerce et de la politique dans les terminologies quotidiennes et dans la façon de parler des travailleurs jusqu'à devenir des symboles du pouvoir anglais. (POIRIER, C., 1998 : 142) Sans doute, cette particularité linguistique est le phénomène qui a marqué le plus la conscience linguistique des Québécois. (POIRIER, 1998 : 142). À ce propos Poirier écrit que :

des années 1760, la langue commence ainsi à traduire une certaine anglicisation de la culture qui insère de nouvelles habitudes alimentaires, comme le thé et des références anglo-saxonnes, comme l'utilisation des abréviations « *A.M* » ou « *P.M* » pour marquer la matinée et l'après-midi. (POIRIER, C., 2000a : 114)

Dans *Maria Chapdelaine*, Louis Hémon utilise beaucoup d'anglicismes et il fait noter aux lecteurs qu'on est face à des mots "particuliers" en les indiquant entre guillemets comme dans le cas de : « *foreman* » (HÉMON, L., 1924 : 13) qui est une réélaboration de l'anglais « *foreign man* », ou encore, « *rough* » (HÉMON, L., 1924 : 44) « *Boss* » (HÉMON, L., 1924 : 57), « *job* » (HÉMON, L., 1924 : 68) , « *track* » (HÉMON, L., 1924 : 109), « *gang* » (HÉMON, L., 1924 : 137) qui sont de calques des mots anglais et maintiennent le même signifié.

Avec ces exemples nous pouvons donc facilement prouver que le roman est fortement enraciné dans la tradition. L'utilisation de régionalismes et d'anglicismes est une évidence de l'exotisme du roman. En effet, *Maria Chapdelaine* est un roman écrit par un écrivain français pour un public français de France qui recherchait exactement cette idée d'exotisme, comme nous l'avons déjà remarqué au début de ce chapitre.

Louis Hémon a su habilement la rendre à travers les nombreuses descriptions de grands espaces, lieux isolés et sauvages d'une beauté hors du commun dont les lecteurs européens pouvaient seulement rêver. Il a gagné le succès avec ce roman, il a réussi donc dans son but aussi grâce à l'usage d'une langue marquée par des mots qui sonnent étranges aux oreilles d'un Français et qui stimulent sa curiosité parce qu'appartenant à une culture et tradition similaire mais aussi très différente de la sienne.

De plus, les multiples descriptions mettent l'accent sur le pittoresque des lieux et des situations, en toute saison. Elles permettent aussi de préciser des éléments

indispensables au contexte qui servent aussi à faire parler les personnages. En fait, les dialogues sont ponctués de régionalismes. Ces derniers deviennent un indice du milieu socioculturel des protagonistes et donnent un bon aperçu de ce qu'ont pu être la langue et la vie avant la période de la Révolution Tranquille. Le milieu socioculturel auquel on fait référence est un milieu rural et simple où la vie est réglée par le travail de la terre, les conditions climatiques et la puissance de la nature. La langue parlée est une langue simple et populaire caractérisée par l'oralité, par une prononciation et une intonation très différentes de celles du français de référence et finalement par un lexique imprégné de régionalismes ou de marques dialectales (Cf. GADET, F., 2007 : 117).

Ainsi, romancier réaliste, Louis Hémon a fait parler le français populaire québécois du début du XX<sup>e</sup> siècle à ses personnages qui d'ailleurs n'utilisent le dialogue qu'en cas de nécessité. En fait, à quelques reprises, il devient narrateur omniscient et glisse vers une certaine forme de discours indirect libre pour rendre compte des émotions que vivent les personnages. Nous pouvons en voir un exemple à l'occasion de la rencontre entre Samuel Chapdelaine et les trois Français qui ont acheté la terre de Lorenzo Surprenant, où il met en évidence l'écart culturel qu'il y a en exprimant la pensée des Québécois :

Leur aspect eût suffi à les différencier des autres habitants du village ; mais dès qu'il parlaient, le fossé semblait s'élargir encore et les paroles qui sortaient de leur bouche sonnaient comme des mots d'une langue étrangère. Ils n'avaient la lenteur de diction canadienne, ni cet accent indéfinissable qui n'est pas l'accent d'une quelconque province française, mais seulement un accent paysan, en quoi les parlers différents des émigrants d'autrefois se sont confondus. Ils employaient des expressions et des tournures des phrases que l'on n'entend point au pays du Québec, même dans les villes, et qui aux hommes simples assemblés là paraissait recherchées et plaines des raffinement (HÉMON, L., 1924 : 127).

Dans cet extrait du XII chapitre du roman, Louis Hémon devient narrateur omniscient et utilise le discours indirect libre, comme on a déjà souligné. Avec cette technique il réussit bien à exprimer le point de vue des Québécois, Samuel Chapdelaine et Ephrem Surprenant, respect à la langue utilisée par les trois Français qui ont acheté la terre de Lorenzo Surprenant, neveu de Ephrem Surprenant. Les trois Français, venaient

de la capitale, Paris, et parlaient donc le français de référence qui sonnait étrange à l'oreille des Québécois.

De conséquence, Louis Hémon met en évidence aussi le fait que les Français et les Québécois venaient de deux milieux socioculturels totalement différents : les premiers appartenaient à un milieu cultivé et avant d'arriver au Québec, vivaient dans un petit appartement à Paris et travaillaient dans des bureaux comme employés. Ils avaient décidé de laisser la France pour aller à la recherche de l'exotisme et de la liberté qui caractérisait le Québec, selon ce qu'on lisait à l'époque sur cette région de langue française du Canada. Au contraire, les deuxièmes appartenaient au milieu rural du Québec. Louis Hémon montre aux lecteurs ce contraste en emphasiant leur difficulté à comprendre ce que les Français disaient.

Cet extrait devient donc significatif parce qu'il fait bien comprendre la difficulté de se rapporter à une langue qui est la même mais qui présente aussi des différences dans la prononciation et l'utilisation d'un vocabulaire étroitement lié à une réalité différente.

Outre ces éléments, ce qui caractérise le plus cette variété du français c'est le lexique qui est particulièrement révélateur du français du Québec. Par l'appellation « québécoisismes », on désigne des traits de langue propre au parler français du Québec.

### 1.3.2 *Le cas spécifique des québécoisismes*

Tout d'abord, nous essayerons de donner une définition de *québécoisisme*. Une petite digression s'impose afin d'expliquer les différences qui distinguent la variété de français du Québec du français de référence. Le français de référence est une langue internationale qui sert surtout à véhiculer des idées et à communiquer dans la francophonie vu la grande quantité de variétés de français qui existent. C'est une langue abstraite qui devrait idéalement être sans accent, une langue neutre qui est prise comme référence par tous les francophones pour communiquer entre eux (MERCIER, J.L., 2002).

Nous savons que la langue française tend à changer selon la zone géographique où elle est employée, et, à ce propos, Mercier écrit que « *le français est un moyen d'expression relativement flexible prêt à s'adapter aux diverses conditions de vie de ses locuteurs* » (MERCIER, 2002 : 44). Il la définit comme « *une langue qui varie selon les*

*contextes* » (MERCIER, 2002) en affirmant que le français peut varier selon certains paramètres : le temps (variation chronologique), l'espace (variation géographique) et les conditions socio-stylistiques (variation sociale, situationnelle ou stylistique).

Quand on parle du français on se réfère à la représentation la plus traditionnelle de la langue. Cette représentation est un français que l'on appelle français de référence, qui est, comme l'affirme Mercier, « *le français tel qu'il apparaît dans les dictionnaires et les grammaires françaises* » (MERCIER, 2002 : 54).

Ce français a été pris comme référence par des institutions comme l'Académie Française et l'Office Québécois de Langue Française (OQLF) et par les dictionnaires normatifs, qui l'ont imposé aux usagers français en tant que norme. Dans ces ouvrages, l'image du français qui est véhiculée est celle d'un français standard (MERCIER, 2002). Cette image du français a été la cause de graves problèmes identitaires à l'intérieur de la communauté francophone québécoise, qui a plusieurs fois essayé d'éliminer le caractère considéré, à tort, comme régional ou populaire de sa propre langue, afin de la rapprocher au prétendu français de référence (Cf. MERCIER, 2002).

En prenant les distances de cette représentation de la variété du français, ce que nous allons appeler français de référence est, en fait, un « *français international une langue véhiculaire et utilitaire, voire un modèle commun à tous les francophones* » (MERCIER, J.L., 2002 : 58). Il serait ainsi possible de distinguer le français comme langue et le français de France comme variété dominante de cette langue. Comme le souligne Mercier :

il faudrait partir du principe que toutes les communautés socioculturelles de la communauté linguistique francophone partagent le français, mais qu'en raison de l'histoire singulière de chacune de ces communautés, le français s'y est développé d'une façon particulière, pour donner naissance à des variétés partiellement distinctes (MERCIER, 2002 : 55).

Cette nouvelle représentation du français nous permet de voir le français québécois comme une variété fonctionnelle de français, au même niveau que les autres variétés géographiques, et les francophones québécois comme des vrais francophones, sans qu'ils soient "victimes" de leurs différences linguistiques (MERCIER, 2002 : 53). Ainsi, Mercier définit-il le français québécois comme « *l'ensemble des ressources que le français met à la disposition des francophones du Québec* » (MERCIER, J.L., 2002 :

54). Cette observation permet de comprendre la dynamique interne du français québécois et les liens entre le français québécois et les autres communautés francophones.

Comme on a souligné dans les pages précédentes, le français québécois est caractérisé par la présence des québécismes. Un grand nombre de québécismes lexicaux sont compréhensibles pour un locuteur français grâce à une morphologie qui rend transparente la signification ou parce que certaines expressions sont des variantes d'expressions françaises. Encore, un Français pourra les comprendre parce que ces mots correspondent à des images identifiables par le contexte (POIRIER, C., 1995 : 15). Selon Claude Poirier :

Il est pour ainsi dire impossible de faire un relevé complet de la réalité complexe que l'on désigne par le terme de québécismes. Ces caractéristiques ne sont pas les mêmes d'ailleurs selon que l'on compare le français du Québec avec le français de France ou avec le français de Belgique ou de Suisse. La notion de « québécisme » est une abstraction qui n'a de fondement que dans la comparaison de la variété québécoise avec une autre variété (POIRIER, C., 1995 : 15).

Il est donc clair que, pour bien comprendre ce que c'est qu'un *québécisme* et pour en donner une définition, il faut établir une comparaison avec d'autres variétés de français, notamment celle qu'on a appelé français de référence. C'est ainsi que, selon la définition des auteurs du *Dictionnaire du français québécois* (POIRIER, C., 1985) le québécisme serait :

toute unité lexicale du corpus québécois qui n'existe pas dans le français de Référence ou dont l'emploi ou le fonctionnement présente une différence par rapport à ce français (POIRIER, C., 1995 : 16).

C'est Claude Poirier qui a élaboré une grille de classement permettant de restituer les différences avec le français de référence (axe différentiel, horizontal, point de vue syntagmatique) et l'origine des emplois québécois (axe historique, vertical).

Selon l'axe différentiel, qui explique en quoi la variante du français québécois prise en compte est originale par rapport au français de Référence, les québécismes sont divisés en : québécismes lexématiques, sémantiques, grammaticaux, phraséologiques, et de statut. Selon l'axe historique, qui rend compte de la source des emplois, les variantes topolectales sont divisées en archaïsmes, dialectalismes, amérindianismes,

anglicismes et innovations. La rencontre des deux axes, qui sont complémentaires, donne ensuite une description des emplois du français québécois très précise. (POIRIER, C., 1995 : 17-18)

Par l'axe différentiel et ses catégories, on peut voir dans le détail la nature de chaque type de québécisme (POIRIER, C., 1995 : 32-36) :

- Québécisme lexématique : le mot est un lexème original, c'est-à-dire qu'il n'existe pas dans le français de Référence. Parmi les québécismes lexématiques on a des mots simples (*achaler* « importuner », *astheure* « maintenant », *babiche* « lanière de cuir », *marchable* « terrain où l'on peut marcher », *placoter* « bavarder ». Parmi les mots simples, on peut distinguer encore les lexèmes entièrement originaux (par ex. *atoca*, *bleuets*) et ceux qui relèvent d'une famille existante du français de Référence (ex. *marchable*, *paqueter*). Les formes complexes comportent toujours au moins un élément présentant une relation avec un mot du français de Référence (POIRIER, C., 1995 : 13-56).

Cependant, il y a le québécisme sémantique qui se distingue pour son existence et en français de Référence et en celui du Québec mais avec un sens différent. Pour cette raison, les québécismes sémantiques sont ceux qui posent plus de problèmes aux traducteurs.

- Québécisme sémantique : le mot existe dans le français de Référence, mais avec un sens différent. Par ex, *cartable* « cahier à anneaux », *casse-croûte* « petit restaurant », *char* « voiture », *dépanneur* « petite épicerie », *fournaise* « appareil de chauffage », *tuyau* « conduit (toujours) rigide ». Dans cette catégorie on peut distinguer les québécismes présentant un sens plus large ou plus restreint que dans le français de Référence de ceux qui désignent tout simplement une autre réalité. Encore, on pourrait opposer les mots du français québécois ayant en commun un ou plusieurs sens avec le français de Référence et ceux dont le sens québécois est le seul en usage au Québec.
- Québécisme grammatical : le mot, qui existe tout de même en français de référence, présente un comportement grammatical original concernant le genre ou le nombre (*autobus* n.f., *pantalons* n. pl.), la catégorie grammaticale (*égal* adv.) ou la construction (*aider à quelqu'un*).
- Québécisme phraséologique : on est devant une locution ou une expression originale. Parmi les locutions verbales ou autres que verbales on peut

mentionner par exemple *être après* (+inf.) « être en train de (+inf.) », *prendre une marche* « faire une promenade », *tomber en amour* « tomber amoureux », à *cœur du jour* « à longueur du jour, sans relâche », alors que parmi les expressions figurées on peut nommer *se faire passer un sapin* « se faire duper » et *c'est de valeur* « c'est dommage ».

- Québécoisme de statut : le mot, qui existe dans le français de référence dans la même forme et avec le même sens, présente des spécificités par rapport au français de référence concernant le registre d'emploi (*quasiment* usuel et neutre, français de référence = fam.), le domaine d'emploi (*arachide* usuel, français de référence = langue commerciale; *condom* usuel, français de référence = langue technique), la fréquence relative (*caribou*, animal des régions nordiques d'Amérique, *miroir* courant, plutôt *glace* en français de référence) et la connotation (*se déshabiller* « enlever ses vêtements d'extérieur », neutre en français québécois, ne se dit pas à l'adresse d'un étranger en français de référence)<sup>13</sup>.

Après avoir brièvement donné une définition et vu les différents types des québécoismes, nous pouvons nous focaliser sur ceux présents dans l'œuvre analysée : *Maria Chapdelaine*. Récit du Canada français de Louis Hémon.

### 1.3.3 Le corpus : les québécoismes du roman

Avant de voir dans le détail les québécoismes que nous avons sélectionnés pour l'analyse intralinguistique et contrastive, voici la liste complète de tous les québécoismes dans le roman, déjà divisés par typologie :

- **Québécoismes Lexématiques** : *Adon, Atocas, Bâdrant, Bardasser, Bas de laine, Batêche, Blé d'Inde, Bleuets, Boucane, Bouleau, Brunante, Capot, Catalogne, Cyprès, draveur, Epinette rouge, Épeurant, Fret(te), Foin-bleu, Icitte, Loup-cervier, Maringouins, Merisier, Mouches noires, Norouâ/noroît, Original Portage, Quatre-sept, Siau, Sudet, Tasserie, Track, Veilloches, Vues animées, Wendigo.*

<sup>13</sup> Tous les exemples sont tirés de : POIRIER, Claude, «Les variantes topolectales du lexique français : proposition de classement à partir d'exemples québécois», dans : M. Francard et D. Latin (éd.), *Le régionalisme lexical*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1995, p. 13-56.

- **Québécoismes Sémantiques** : *S'adonner, Amitié, Appartement, Armoire, Arpents, Bas, Brûlés, Bûcher, Canot, Carriole, Casser (le chantier), Casque, Chaloupe, Chars, Châssis, Chaudière, Chicane, Cogner, Concessions, Conté, Corder, Correct, Couverte, Dépareillée, Dîner, Drave, S'écarter, États, Fesser, Gang, Gilet (de laine), Godendard, Grée(s), Grouiller, Habitant, Indiens, Malin, Mitaines, Mocassins, Passable, Pieds, Poêle, Pouce, Poudrer, Radouber, Rang, Règne, Rester, Rough, Sauvages, Savane, Souper, Tanné, Tarte, Tire, Traîne, Traîneau, Veiller, Waguine.*
- **Québécoismes Grammaticaux** : *Des fois, S'écarter, Job, Mouiller, Mouver.*
- **Québécoismes Phraséologiques** : *À cause que, À soir, Avoir de la façon, Avoir de la misère, Bois dur, Comme de raison, Coureurs de bois, De même, Faire Boucherie, Faire des chicanes, Faire la drave, Rien en tout, Pas en tout (Pantoute), Pas pire, Prendre un coup, Sucre du pays, Une couple d'heures.*
- **Québécoismes de Statut** : *Abandonner, Accoter, Milles, Billet, Bonhomme, Boss, Chantier, Créatures, Gages, Gaudriole, Patate, Piastre, Place, Province du Québec, Quasiment, Remmancher, Remmancheur, Sacrer, Smart, Virer.*

Après avoir rédigé cette liste exhaustive, on peut affirmer encore une fois que *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français* est un roman qui représente la langue française parlée au Québec à la période précédente la Révolution Tranquille. Le grand nombre de québécoismes qu'on trouve dans le texte le démontre. Les québécoismes, si nombreux dans la langue du roman, sont ainsi une preuve de l'emploi du français québécois et sont aussi l'une des causes du succès du roman et aussi de la consécration de Louis Hémon en tant que véritable écrivain canadien.

À partir de ces québécoismes, nous avons extrait un échantillon qui sera l'objet d'une analyse approfondie dans les prochains chapitres. Nous les avons sélectionnés en considérant leur récurrence dans le texte original en français. On a pris en considération aussi leurs traductions et retraductions en focalisant notre attention sur les québécoismes traduits en italien, surtout sur ceux qui posent plus de problèmes de décodage aux traducteurs. Pour créer notre corpus de travail, nous avons sélectionné un ou deux québécoismes pour chaque typologie selon leur fréquence dans le roman en nous focalisant sur comment ils ont été traduits en italien dans les cinq traductions que nous avons repérées.

- Québécoismes Lexématiques : « *bleuets* » qui figure cinq fois dans le roman.
- Québécoisme Sémantique : « *drave* » qui figure quatre fois dans le roman.
- Québécoisme Grammatical : « *mouver* » qui figure deux fois dans le roman.
- Québécoisme Phraséologique : « *avoir de la misère* » qui figure trois fois et « *sucre du pays* » qui apparaît deux fois dans le roman.
- Québécoisme De Statut : « *remmancheur* » qui figure quatre fois dans le roman.

En conclusion, nous avons consulté la Base parallèle de la littérature QUébécoise traduite en ITalien, autrement connue comme QU.IT « *qui recueille une sélection de citations de la littérature québécoise (6000 attestations aux environ), déjà recensées dans le Fichier lexical du TLFQ, suivies de leurs traductions italiennes* » (ZOTTI, V., 2013) afin d'obtenir la liste complète de tous les québécoismes du roman parmi lesquels on en a sélectionné six.

Dans le prochaine chapitre, nous analyserons en détail le traductions de *Maria Chapdelaine* en italien, langue dans laquelle le roman a été retraduit cinq fois.

## Chapitre 2

### Traduction et retraductions du roman

#### 2.1 La première traduction italienne de *Maria Chapdelaine* et ses retraductions

*Maria Chapdelaine. Récit du Canada français* est l'une des œuvres les plus connues et renommées de la culture québécoise. Comme nous avons déjà souligné plusieurs fois dans le chapitre précédent, ce roman de Louis Hémon, publié posthume, a connu un véritable succès au Québec mais aussi dans le monde entier et a été traduit en plusieurs langues. Avec cette œuvre, Hémon a écrit un chapitre important de l'histoire de la littérature canadienne-française qui a connu aussi de nombreuses retraductions au fil du temps.

Pour ce qui concerne la diffusion de ce roman en Italie, grâce à une étude de Acerenza, (2011), l'on découvre qu'il existe cinq traductions différentes publiées entre 1924 et 1986. C'est le seul roman canadien-français qui ait connu autant de rééditions en Italie. Dans ce chapitre, nous allons aborder plus en profondeur chacune de ces traductions.

##### 2.1.1 *Le corpus complet des traductions*

La première traduction du roman de Hémon, faite par Lorenzo Gigli, *Maria Chapdelaine. Racconto del Canada francese*, a été publiée en Italie en 1924, comme Acerenza (2011) le remarque dans son article. Lorenzo Gigli était romancier, dramaturge, critique littéraire, journaliste et également traducteur de romans américains et anglais. Pour ce qui concerne la littérature de langue française, il a traduit en italien *Le Malade imaginaire* de Molière et l'œuvre de Louis Hémon qui est l'objet de ce mémoire.

Dans le texte liminaire de sa traduction, Lorenzo Gigli présente aux lecteurs italiens l'auteur du roman en tant qu'homme. Il souligne surtout son caractère aventurier qui l'a poussé à s'installer dans les terres lointaines du Québec. Il ne donne aucun

commentaire sur la langue du roman et sur les particularités linguistiques du français parlé au Canada. Sa traduction ne présente ni de notes du traducteur en bas de page ni de glossaire à la fin du texte.

En focalisant notre attention sur l'italien utilisé par Lorenzo Gigli, on peut noter qu'il traduit en utilisant une langue aujourd'hui vieillie et qui respecte son époque: les années vingt du XX<sup>e</sup> siècle. En fait, chaque traduction est marquée par la période où elle apparaît. Dans son édition, qui est aussi la première, Gigli s'est laissé guider par les ressources de la langue italienne. Pour cette raison, on pourrait soutenir la thèse de Liliane Rodriguez (1990 : 71) selon laquelle si le traducteur suit le "chemin" qu'on vient de décrire, « *sa traduction et sa reformulation seront plus rapidement soumises à l'érosion du temps* ». Cette évidence est en effet démontrée dans la traduction de Gigli de 1924.

On remarque cette tendance déjà à partir de la première page où il emploie la forme vieillie en italien, « *aperse*<sup>14</sup> » (HÉMON, L., TRAD. GIGLI, 1924 : 1) pour traduire le français « s'ouvrit ». Encore, on trouve d'autres exemples dans les pages successives où Gigli utilise les mots suivants : « *danaro*<sup>15</sup> » (HÉMON, TRAD. GIGLI, 1924 : 3) pour traduire « argent », « *ella*<sup>16</sup> » (HÉMON, TRAD. GIGLI, 1924 : 8) pour rendre le français « elle », « *giuoco*<sup>17</sup> » et « *angiolo*<sup>18</sup> » (HÉMON, TRAD. GIGLI, 1924 : 10, 21) pour « jeu » et « ange ».

En lisant le texte traduit, un autre élément qui saute aux yeux est que, au lieu de maintenir la forme française, Gigli traduit en italien tous les prénoms des personnages du roman : *Égide* devient *Egidio*, *Napoléon* devient *Napoleone*, *François* devient *Francesco*, *Alma Rose* devient *Alma Rosa*. À travers cette opération, il élimine tout élément d'étrangéisation et d'exotisme du roman en suivant la tendance de la période

---

<sup>14</sup> On trouve la signification de « *aperse* » dans l'encyclopédie italienne en ligne **Treccani** : « *Benché in passato le due forme fossero usate indifferentemente, oggi aprii, aprì e aprirono sono decisamente più comuni (e consigliabili) di apersi, aperse e apersero.* » [http://www.treccani.it/enciclopedia/aprii-o-apersi\\_\(La\\_grammatica\\_italiana\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/aprii-o-apersi_(La_grammatica_italiana)/)

<sup>15</sup> On ne trouve pas le signifié de « *danaro* » dans le dictionnaire en ligne **Lo Zingarelli 2016** qui nous atteste que cette forme du mot italien « *denaro* » n'est plus utilisée : « *denàro / de'naro/ o danàro, †dinàro (2), †danàio, †denàro, †denàrio* »

<sup>16</sup> On trouve le signifié de « *ella* » dans l'encyclopédie italienne en ligne **Treccani** : « *Forma femm. del pron. egli, e, come questo, usata solo come soggetto e riferita a persona: ella mi disse; ella non mi riconobbe (è però un uso ormai scomparso nella lingua parlata, in cui è generalmente sostituito da lei, e sempre più raro in quella scritta; e pressoché scomparso è anche l'uso di ella, per lei, come forma allocutiva di cortesia, sia per il femm. sia per il masch.)* »

<sup>17</sup> Dans le dictionnaire italien en ligne **Treccani** on a un renvoi analogique au mot « *gioco* » qui est la forme italienne plus diffusée et utilisée.

<sup>18</sup> Dans le dictionnaire italien en ligne **Treccani** on a un renvoi analogique au mot « *angelo* » qui est la forme italienne la plus diffusée.

pendant laquelle il écrit, les années '20 du vingtième siècle. Gigli utilise donc la stratégie traductive de la naturalisation. Il fait un travail de réécriture de l'œuvre étrangère afin de faire devenir naturel le texte dans la langue de la culture cible.

Encore, Gigli donne un titre à chaque chapitre et toute sa traduction (surtout dans le cas des dialogues) est ponctuée de « toscanismes », d'expressions ou mots qui appartiennent au parler régional de la Toscane. Il n'était pas originaire de la Toscane, mais il a utilisé les toscanismes peut-être pour transposer le caractère régional de la langue du Québec, en italien. De cette manière, en utilisant des mots appartenant à un parler régional, il déplace les conversations dans un milieu social plus populaire qui est plus similaire à celui du texte d'origine. Voyons quelques exemples : « *celia*<sup>19</sup> » (HÉMON, TRAD. GIGLI, 1924 : 4) qui est la traduction de « moquerie » et « *figliola*<sup>20</sup> » (HÉMON, TRAD. GIGLI, 1924 : 6) pour traduire le français « fille ». Gigli se sert aussi d'expressions qui appartiennent au patois de la Toscane comme : « *Ma gli è che l'ho già vista l'altro giorno a Peribonka* » (HÉMON, TRAD. LORENZO GIGLI, 1924 : 31), et « *Qualche famiglia c'è tuttavia e ci si va a veglia la sera...* » (HÉMON, TRAD. LORENZO GIGLI, 1924 : 54) qui sont la traduction italienne de : « *C'est que... je l'avais déjà vue l'autre jour à Péribonka* » et « *Quelque famille tout de même ; on va veiller le soir...* ».

Outre ces éléments, il nous semble important de signaler aussi le fait que cette traduction est caractérisée par la présence de quinze dessins qui sont explicatifs de l'intrigue et des scènes principales du roman, comme on le verra plus en détail dans le prochain chapitre de ce mémoire.

La deuxième traduction du roman paraît en 1945, à Milan, chez Gentile Editore. Acerenza (2011 : 408) explique que le nom du traducteur n'est pas indiqué dans le livre, et le titre italien, *Romanzo di Marie Chapdelaine*, omet la partie *Récit du Canada français* présente dans le titre original. Le texte est précédé d'une brève note biographique qui résume en une page et demie la vie de l'écrivain, ses voyages et ses publications. Il faut préciser aussi que l'auteur anonyme de cette brève présentation affirme que Louis Hémon est mort au Canada à cause des conditions de vie difficiles

---

<sup>19</sup> Dans le dictionnaire en ligne **Lo Zingarelli 2016** on a la preuve que « *celia* » est un régionalisme : « s. f. (lett. o tosc.) scherzo, spec. Verbale ».

<sup>20</sup> Dans le dictionnaire en ligne **Treccani** on voit la marque du régionalisme : « *figliola* » : « *Figliolo è (almeno nell'uso di alcune regioni, e spec. in Toscana) parola più affettuosa, e perciò preferita nel parlare dei figli propri, o alludendo a bambini. Oppure anche :Ragazzo, adolescente (e al femm. ragazza), sempre in tono affettuoso: quel benedetto figliolo!; è una bella figliola* ».

rencontrées à Mistassini, ce qui est faux. Au contraire, comme nous l'avons évoqué au début du premier chapitre de ce mémoire, l'auteur est mort dans un accident avec une locomotive du *Canadien national*. Cette imprécision révèle que l'auteur anonyme de cette traduction n'est pas un finisseur ou spécialiste de l'auteur de ce roman ou qu'il voulait suggérer une vision particulière du Canada.

Dans cette traduction non plus il n'y a pas de remarques sur la langue utilisée par Hémon. Les lecteurs italiens trouvent une seule note du traducteur en bas de page qui se réfère au choix de traduction de l'expression « *aller aux États* ». Le traducteur y précise que les « *États* » sont en réalité « *gli Stati Uniti* ». Il faut mettre en évidence que, comme pour la première traduction, dans cette édition aussi, il y a des dessins qui représentent la vie isolée de la famille Chapdelaine par rapport à celle dans le village. Il y a trois dessins : le premier est une image de l'espace interne de la maison de la famille Chapdelaine où on voit le petit chien et les éléments de l'ameublement qui sont décrits dans le texte. Le deuxième dessin représente la même maison mais cette fois vue de l'extérieur et, donc, on voit bien tous les grands arbres du bois qui l'entourent et qui marquent l'isolement de la famille. Au contraire, dans le dernier dessin sont illustrés les maisons du village qui sont un symbole de la vie au village.

La troisième traduction, de Melitta, est publiée en 1954 aux Edizioni Paoline, Vicenza, sous le titre, *Lui non tornò più*. Pour ce qui concerne la traductrice, il est important de dire qu'on ne dispose d'aucune information sur elle, on ne sait pas si le nom est un pseudonyme, son nom où son prénom (voir ACERENZA 2011 : 408). Comme sa traduction a été publiée aux Edizioni Paoline, la maison d'édition qui appartient à la Communauté des Filles de Saint-Paul, nous pouvons supposer qu'il s'agit d'une religieuse (ACERENZA, 2011 : 408). Cependant, on ne se trouve pas sous les yeux une traduction, mais plutôt une réécriture de l'œuvre originale, une version réduite de *Maria Chapdelaine*. Comme l'a fait avant Gigli, elle aussi a traduit les noms et les prénoms des protagonistes du roman. De plus, le texte est complètement retravaillé, déjà à partir du titre et un grand nombre de parties n'ont pas été traduites. À ce propos, il faut dire que dans cette édition du roman, les chapitres sont quatorze, au lieu d'être seize comme dans la version française et comme dans toutes les autres traductions. On peut attribuer ce manque au fait que la traductrice a éliminé de nombreuses parties du texte et il est important de remarquer que les parties effacées coïncident à la présence de québécismes dans le texte. Encore, il est intéressant de souligner que, comme

traductrice, Melitta montre souvent sa présence dans le texte avec des explications de la signification de quelques québécoisismes ou avec des indications de caractère géographique sur le Canada qui apparaissent dans le texte à l'intérieur de parenthèses, comme on peut le voir dans cet exemple :

Eh, Maria ! Non ti rammenti di Francesco Paradiso, di Mistassini? (borgata, col nome ancora Pellirosse, situata su una collina in riva al lago Peribonka). Non ha cambiato molto da allora! (HÉMON, L., TRAD. MELITTA, 1954 : 17)

Dans ce cas, Melitta a donné au lecteur des informations géographiques sur la position du village qui n'étaient pas présentes dans le texte original et en les écrivant entre parenthèses.

La quatrième traduction italienne est celle de Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, publiée en 1959 avec le titre *Maria Chapdelaine*. On n'a aucune information sur cette traductrice qui a également écrit la préface qui précède le roman. Le texte au début de cette édition italienne contient surtout des informations sur les voyages de Louis Hémon, sur sa période à Londres, sur le départ pour le Canada à la recherche de nouvelles aventures et sur les autres publications de l'écrivain. Aucune note du traducteur n'est insérée, ni dans le texte, ni à la fin du volume, ni dans la préface initiale qu'elle écrit. Si on compare cette traduction aux précédentes, on s'aperçoit que le texte traduit se caractérise par une langue qui est plus proche de l'italien contemporain et qui respecte la version originale française sans omettre des parties ou sans ajouter des informations supplémentaires.

La dernière traduction italienne, publiée par Edizioni SEI, Turin, date de 1986 et porte le titre *Maria Chapdelaine. Racconto del Canada francese*. Le traducteur Ugo Piscopo est traducteur et aussi poète, critique littéraire, dramaturge, essayiste et journaliste, comme le rappelle Acerenza (2011 : 409). Sa traduction de *Maria Chapdelaine* est préfacée par Sergio Zoppi, ancien professeur des Universités et spécialiste de littératures francophones. Dans cette préface Zoppi fait un éloge des mérites de Louis Hémon et souligne l'esprit communautaire des Canadiens-Français qui ont su protéger la langue et la culture françaises en Amérique du Nord jusqu' à nos jours. Il exalte ensuite l'esprit et la force de volonté des paysans canadiens-français capables de domestiquer un territoire difficile. Finalement, il propose aussi un bref résumé du roman sans parler ni des particularités linguistiques du texte ni des stratégies

utilisées par Piscopo pour les rendre en italien. De plus, dans le roman il n'y a aucune note en bas de page, ou à la fin du texte pour expliquer les choix traductifs de Piscopo.

### 2.1.2 *La retraduction d'un roman : l'exemple de " Maria Chapdelaine. Récit du Canada français "*

Plusieurs théoriciens se sont arrêtés sur le phénomène de la retraduction comme Peslier (PESLIER, J., 2010) qui, dans son œuvre, *Penser la retraduction* propose la définition suivante de retraduire :

Retraduire, c'est se placer dans un espace de réception des traductions, avec une conscience accrue de ses enjeux et de ce qui accompagne un texte dans son devenir, ses déterritorialisations et reterritorialisations d'une langue à une autre, ainsi que de ce que ce même texte fait à la langue qui va l'accueillir.

Différemment de la traduction, la retraduction est à la fois relecture d'un texte déjà traduit et nouvelle proposition pour un texte qui sera lu dans le futur. C'est un phénomène historiquement marqué, comme le signale Yves Gambier (GAMBIER, Y., 1994 : 413) : « [...] *La retraduction conjugue à la dimension socioculturelle la dimension historique : elle apporte des changements parce que les temps ont changé* ».

Cette dernière motivation qui pousse à retraduire un texte est évidente dans le cas du roman qu'on a décidé d'analyser où on voit un vrai changement de style et de langue parmi les retraductions qui existent du roman.

Le facteur pris en considération le plus souvent pour justifier des retraductions ou pour tenter d'expliquer ce phénomène, c'est le vieillissement des traductions. Un exemple du vieillissement des traductions est la langue datée et archaïque qui caractérise la première traduction de 1924, même si Gigli a délibérément choisi d'utiliser ce type de langue. Il a probablement voulu reproduire la langue de Louis Hémon, mais vu que sa traduction date de 1924, elle résulte quand même archaïque par rapport à celle utilisée par les traducteurs de quarante ou cinquante ans après. Comme on l'a vu au début de ce chapitre, Gigli utilise des mots désuets aujourd'hui comme « *angioli* », « *discolo* », « *danaro* » et « *giuochi* » qui rendent sa traduction datée, surtout aux yeux d'un lecteur contemporain.

Les théoriciens, les critiques littéraires et les traducteurs s'accordent en fait à reconnaître la caducité de la traduction (COLLOMBAT, I., 2004 : 2). Encore, dans son étude *La tâche du traducteur*, Walter Benjamin, affirme à ce propos :

De même que la tonalité et la signification des grandes œuvres littéraires se modifient totalement avec les siècles, la langue maternelle du traducteur se modifie elle aussi. Disons plus : alors que la parole de l'écrivain survit dans son propre langage, le destin de la plus grande traduction est de disparaître dans la croissance de la sienne, de périr quand cette langue est renouvelée (BENJAMIN, W., 1971 dans COLLOMBAT, I., 2004).

Cette assertion est confirmée plus tard par Antoine Berman qui affirme que : « *toute traduction est appelée à vieillir, et c'est le destin de toutes les traductions des "classiques" de la littérature universelle que d'être tôt ou tard retraduites* » (BERMAN, A., 1990 : 6). Il écrit aussi que :

La retraduction, au XX siècle, possède un sens historique et culturel plus spécifique : celui des nous rouvrir l'accès à des œuvres dont la puissance d'ébranlement et d'interpellation avait fini par être menacée à la fois par leur gloire (trop de clarté obscurcit, trop de rayonnement épuise) et par des traductions appartenant à une phase de la conscience occidentale qui ne correspond plus à la nôtre. (BERMAN, A., 1990 : 6)

Les observations précédentes montrent que le vieillissement de la traduction est normalement attribué à des facteurs linguistiques. En général, outre ce dernier facteur, il y a une autre raison pour retraduire un auteur ou une œuvre qui est moins évidente mais aussi plus intéressante et concerne le fait de redonner un aspect nouveau à des œuvres déjà traduites (COLLOMBAT, I., 2004).

L'existence de traductions successives s'explique aussi par des facteurs internes à la traduction, parmi lesquels le processus d'intégration de l'œuvre traduite dans la culture d'arrivée lié à l'idée d'amélioration de la traduction (COLLOMBAT, I., 2004). Cette idée, à laquelle aspirent les traductions successives se voit confirmée par la pensée de Berman, qui constate :

Toute traduction est défailante, quels que soient ses principes. Ce qui veut dire : toute traduction est marquée par la non-traduction. Et les premières traductions sont celles qui sont les plus frappées par la non-traduction. [...] la retraduction surgit de la nécessité non certes de supprimer, mais au moins de réduire la défailance originelle (BERMAN, A., 1990 : 7).

Comme Berman, Xu Jianzhong aussi affirme que « *la retraduction de la littérature est une récréation artistique qui doit surpasser les traductions précédentes parce que chaque version traduite d' une œuvre originale n'est pas parfaite* » (JIAZHONG, XU, 2003 dans SKIBINSKA, E., 2007 : 4). Selon Desmidt (2009 : 669), la retraduction résulte de la volonté d'aller toujours plus vers les lecteurs de la culture d'arrivée, même s'il faut se rappeler que les cultures changent rapidement.

À cause de ces changements culturels, « *il y a des retraductions visibles qui portent sur des parties initialement supprimées ou censurées qui ainsi peuvent devenir partiellement des premières traduction* » (GAMBIER, Y., 1994 : 415). Ainsi, une première traduction a-t-elle souvent tendance à réduire l'altérité au nom d'une certaine lisibilité.

À ce propos on peut donner des exemples où on peut voir qu'effectivement dans la première traduction de Gigli de *Maria Chapdelaine*, l'altérité et l'exotisme caractérisant le roman de Louis Hémon ont été éliminés en faveur de la lisibilité et simplification du texte. On rapportera un échantillon du texte en français et puis sa première traduction suivie par celle de 1986 :

Il resta immobile et muet quelques instants, attendant le silence les mains à fond dans le poches de son grand manteau de loup-cervier, plissant le front et fermant à demi ses yeux vifs sous la toque de fourrure profondément enfoncée ; et quand le silence fut venu, il se mit à crier les nouvelles de toutes ses forces, de la voix d'un charretier qui encourage ses chevaux dans un côté (HÉMON, L., 1924 : 13).

Dans cet extrait il y a un élément qui renvoie à une réalité exotique : *le loup-cervier* qui, comme on le lit dans le dictionnaire en ligne Usito est, un « *autre nom du lynx, et en particulier des espèces les plus grandes (lynx d'Eurasie et lynx du Canada)*. » On peut donc affirmer que cet animal est typique d'une réalité différente de

celle italienne. Voyons comment Lorenzo Gigli et Ugo Piscopo (les traducteurs de la première et de la dernière édition) ont traduit ce passage :

Egli restò immobile e muto per qualche istante, attendendo che si facesse silenzio, con le mani affondate nelle tasche dell'ampio pastrano di pelliccia, corrugando la fronte e socchiudendo gli occhi acuti sotto il berretto di pelo calcato in testa ; quando s'intese il più piccolo brusio, Napoleone diede principio di buona voglia alla sua fatica settimanale, gridando con la voce di un carrettiere che inciti i cavalli lungo una strada costiera (GIGLI, 1924 : 3).

On a souligné le mot italien « *pelliccia* » parce que le traducteur a décidé de rendre le québécois en utilisant un hypéronymes qui correspond au français *fouurrure*. Encore, il traduit le prénom de l'homme avec la forme correspondante italienne : *Napoleone*. De cette manière, Gigli élimine les éléments d'altérité qui, au contraire, ont été gardé par Ugo Piscopo :

Rimasto impalato e muto per un po', in attesa del silenzio della gente, con le mani affondate nelle tasche del suo pastrano di lince, con la fronte aggrottata e gli occhi metallici chiusi a metà sotto il berretto di pelliccia calcato in testa, appena si fu fatto Napoléon prese ad annunciare a gran voce le novità, come un carrettiere che lancia i cavalli di corsa sulla discesa (PISCOPO, 1986 : 11).

Dans ce cas, Piscopo a traduit *loup-cervier* avec l'italien « *lince* » qui est une solution qui respecte le sens du mot français, vu que, comme on le lit dans le Treccani, cet animal est typique de l'Amérique du Nord et du Canada : « *Genere di felini (lat. scient. Lynx), di aspetto simile a un grosso gatto, con arti robusti, coda breve, orecchi con ciuffi di peli all'apice; sono diffusi nel Nord America: la l. canadese (Lynx canadensis)* ». Piscopo, donc, montre de ne pas vouloir cacher l'altérité, même si par ce choix, il élimine les spécificités du mot original en créant une perte sémantique. Toujours dans ce contexte, il décide de ne pas traduire les noms et prénoms des protagonistes du roman.

Dans ces conditions, la retraduction consiste en un retour au texte source, Gambier signale à ce propos que :

La retraduction est donc un retour indirect : on ne peut tenter une autre traduction qu'après une période d'assimilation qui permet de juger comme inacceptable le premier travail de transfert (GAMBIER, Y., 1994 : 414-415).

En conclusion, on peut dire qu'en tant que telle, la retraduction n'est pas un phénomène nouveau. Comme le rappellent Yuan Li et Xu Jun, « *elle est inévitable dans l'optique herméneutique, selon laquelle tout texte est un système ouvert à ses lecteurs* » (LI, Y., et XU, J., 1997 dans COLLOMBAT, I., 2004). Et si les temps changent, si les lecteurs changent, la traduction (qui n'est qu'un moyen de circulation de la compréhension du texte original) doit changer elle aussi (COLLOMBAT, I., 2004). Par ailleurs, en reprenant les mots d'Antoine Berman (1990 : 5) :

Il n'y a pas de traduction idéale, et dans ce demain d'essentiel inaccomplissement qui caractérise la traduction, c'est seulement aux retraductions qu'il incombe d'attendre l'accompli. Il est donc dans l'ordre des choses qu'à chaque époque, on s'efforce de réduire la défaillance originale.

C'est peut-être pour cette raison qu'un traducteur est poussé à retraduire une œuvre et on en a un exemple avec le roman de Louis Hémon. Chaque fois qu'un traducteur propose une retraduction de cette œuvre, il essaie d'apporter des améliorations à l'édition précédente, vu que, comme on l'a déjà affirmé dans le premier chapitre de ce mémoire, *Maria Chapdelaine* a suscité un grand intérêt en Italie. Cet intérêt, on le voit exprimé dans les cinq traductions qui existent de ce roman, toutes écrites sur une période d'une soixantaine d'années. La présence d'un si grand nombre de traductions est due à la nécessité de rendre le texte plus orienté au public d'arrivée qui voudrait mieux comprendre l'intrigue du roman dans toutes ses nuances.

Dans le prochain paragraphe on verra plus en détail les changements linguistiques et stylistiques intervenus d'une traduction à l'autre.

## 2.2 D'une traduction à l'autre : les changements linguistiques et stylistiques et le rapport avec les québécismes

### 2.2.1 *Les changements linguistiques en diachronie*

Les cinq traductions italiennes de *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français* couvrent une période de soixante ans, c'est pourquoi la langue utilisée change beaucoup d'une édition à l'autre. Comme nous l'avons déjà remarqué dans les pages précédentes, la langue change en relation aux changements de la société, de la culture dans laquelle plonge l'œuvre et en relation au temps qui passe. Les traductions donc vieillissent et une nouvelle traduction est nécessaire chaque fois que l'édition du moment devient datée.

Il est ainsi possible de comparer les changements linguistiques qui se produisent d'une traduction à l'autre en analysant un échantillon du roman traduit, afin de voir comment il a changé dans le temps en relation à la société du moment.

Nous avons décidé de choisir un extrait du texte du premier chapitre pour montrer que, déjà au début du roman, des changements importants interviennent :

[...] – Il y a « icitte » deux hommes qui ont de l'argent pour acheter les pelleteries. Si vous avez des peaux d'ours, ou de vison, ou de rat musqué, ou de renard, allez voir ces hommes-là au magasins avant mercredi ou bien adressez-vous à François Paradis, de Mistassini, qui est avec eux. Ils ont de l'argent en masse et ils payeront « cash » pour toutes les peaux de première classe.

Il avait fini les nouvelles et descendit les marches du perron. Un petit homme à figure chafouine le remplaça.

Qui veut acheter un beau jeune cochon de ma grand' race ? demanda-t-il en montrant du doigt une masse informe qui s'agitait dans son sac à ses pieds. [...]  
(HÉMON, L., 1924 : 14 )

Dans la traduction de 1924, Lorenzo Gigli traduit ce passage de cette manière :

[...] Sono giunte due persone con del danaro per comperare pellicce. Se avete delle pelli d'orso, o di visone, o di rat-musqué, o di volpe da vendere, presentatevi a queste due persone : le troverete al magazzino prima di mercoledì; oppure rivolgetevi a Francesco Paradis, di Mistassini, che sta con loro. Hanno molto danaro e pagheranno assai bene tutte le pelli di prima qualità.

Non avendo altre novità da comunicare, il banditore discese i gradini. Al suo posto salì un piccolo uomo dall'aspetto sparuto.

Chi vuole comperare un bel porcellino giovane della mia razza rinomata? – egli chiese, mostrando col dito una massa informe che si agitava in un sacco ai suoi piedi. [...] (HÉMON, L., TRAD. GIGLI, 1924)

Le traducteur a écrit en français le mot « *rat-musqué* » en utilisant la stratégie traductive de l'emprunt, peut-être parce qu'il ne savait pas à quel type d'animal l'associer vu qu'en 1924, l'univers canadien-québécois était encore peu connu. Aussi probablement le traducteur ne disposait pas de tous les instruments linguistiques disponibles aujourd'hui. Cet animal est une espèce de rat typique du Québec, comme on peut le lire dans le dictionnaire en ligne Trésor de la Langue Française Informatisé, TLFi : « *Rat musqué : rat d'Amérique. P. méton. Fourrure de l'animal.* »<sup>21</sup>

D'autres mots, que nous avons soulignés, sont révélateurs du fait que Lorenzo Gigli utilise un italien vieilli. Voyons cas pour cas :

- « *danaro* ». La définition de ce mot n'existe plus dans les dictionnaires italiens contemporains. Dans le Garzanti en ligne<sup>22</sup>, on trouve un renvoi au mot moderne « *denaro* ».
- « *comperare* ». Dans ce cas aussi, la définition de ce mot n'est pas présente dans les dictionnaires, ni dans le Treccani, ni dans le Garzanti qui, comme pour l'exemple précédent, renvoient à la forme moderne « *comprare* ».
- « *pagheranno assai bene* ». Cette expression est la traduction de : « *payer cash* » qui signifie payer en comptant<sup>23</sup>. Gigli l'a traduite sans tenir compte du mot « *cash* », qui est un anglicisme, en faisant une omission, peut-être parce qu'il ne connaissait pas ce mot.

- « *dall' aspetto sparuto* ». Nous avons souligné cette expression parce que le traduisant que le traducteur a choisi n'a pas la même signification que l'expression originale. En effet, si on regarde dans le dictionnaire en ligne TLFi, « *à figure chafouine* », signifie : « **B. — Adj.** [En parlant surtout du visage, de la physionomie] *Sournois, rusé*<sup>24</sup> ». Au contraire, le traduisant italien proposé « *sparuto* » a un autre sens, comme on le lit dans Treccani : « *Che si mostra smunto, deperito ed emaciato,*

<sup>21</sup> **TLFi**: <http://atilf.atilf.fr/> : « *rat-musqué* ».

<sup>22</sup> **Danaro** : **danaro** => denaro dans le **Garzanti** : <http://www.garzantilinguistica.it/>

<sup>23</sup> **TLFi** : Fam. Payer cash. Payer comptants : <http://atilf.atilf.fr/>

<sup>24</sup> **TLFi** : **Chafouine**: <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=2322938820;>

soprattutto nel volto, di solito come conseguenza di uno stato di sofferenza o di tensione psico-fisica<sup>25</sup>.» En utilisant ce mot italien on donne une idée complètement différente de celle du texte original parce qu'en français avec l'adjectif *chafouine*, on indique un petit homme dont l'aspect dénote de l'astuce.

La deuxième traduction, celle de Gentile Editore, a été écrite en 1945, à vingt ans de distance de la première traduction italienne et, en fait, il y a des changements linguistiques déjà visibles :

[...] « Ci sono qui due uomini che hanno del denaro per comprare pellicce. Se avete pelli di orso, o di visione, o di topo muschiato, o di volpe, andate da quegli uomini, al magazzino, prima di mercoledì, oppure rivolgetevi a François Paradis, di Mistassini, che sta con loro. Hanno molto denaro e pagheranno a contanti tutte le pelli di prima qualità ».

Aveva finito le notizie e scese dai gradini della scalinata. Un ometto dal viso aguzzo prese il suo posto.

« Chi vuol comprare un bel maialino della mia razza selezionata? » domandò mostrando col dito una massa informe che si agitava in un sacco ai suoi piedi. [...]

( HÉMON, L., TRAD. ANONYME, 1945 : 12-13 )

On ne connaît pas le traducteur de cette traduction de 1945, il est anonyme. Entre cette traduction et celle précédente de Gigli de 1924, vingt ans se sont écoulés. En prenant en examen le même extrait du texte, nous pouvons observer que la langue de cette édition est plus proche de l'italien contemporain tant dans la forme des mots que pour le choix des traduisants :

- « *comprare* » et « *denaro* ». Dans ces deux cas, les traduisants choisis appartiennent à l'italien moderne, différemment de ceux de la traduction de Lorenzo Gigli. Ainsi, on voit que la langue du texte a évolué dans le temps, tout aussi bien que la société et le public de référence.

- « *topo muschiato* ». Dans l'extrait daté de 1924 (HÉMON, L., TRAD. GIGLI, 1924), le traducteur montre ne pas connaître l'animal mentionné, le rat-musqué. Au contraire, vingt ans plus tard, le traducteur anonyme de Gentile Editore l'a traduit convenablement.

---

<sup>25</sup> **Treccani: Sparuto:** <http://www.treccani.it/vocabolario/sparuto/>

- « *pagheranno a contanti* ». Dans ce cas aussi, la traduction anonyme de cette expression est adéquate au contexte. En 1945, le traducteur a compris l'expression française et l'a traduite en italien par l'expression équivalente à « *payer cash* ».
- « *dal viso aguzzo* ». Encore un fois, on a indiqué cette expression parce que le traducteur anonyme a compris le sens de l'adjectif français *chafouine*. Comme nous l'avons déjà observé dans les pages précédentes, cet adjectif français indique un visage sournois et rusé que la traduction de Lorenzo Gigli ne rend pas. (HÉMON, L., TRAD. LORENZO GIGLI, 1924) Au contraire, dans cette dernière traduction, le traducteur anonyme choisit un traduisant qui respecte le sens du mot français parce qu'il montre avoir trouvé un mot qui exprime la même caractéristique que le français. Dans le dictionnaire en ligne Treccani, « *aguzzo* » signifie : « *2.(fig.) [che denota acutezza e perspicacia: fantasia, mente a.] ≈ acuto, intenso, penetrante, perspicace, sottile, vivo.*»<sup>26</sup> C'est ce deuxième signifié figuré qui nous intéresse et qui en effet dénote un homme intelligent, perspicace et qui a de l'astuce.

Après avoir comparé les deux premières traductions, on va analyser le même extrait dans la troisième traduction, celle de Melitta de 1954 :

[...] « Sono arrivati due uomini che hanno molto danaro per acquistare pellicce ; se avete pellicce di orso o di visone o di topo muschiato, portatele a quegli uomini ; li troverete nella bottega prima di mercoledì ; oppure rivolgetevi a Francesco Paradiso di Mistassini che sta con loro. Hanno danaro moneta-oro e pagheranno subito e bene ogni pelliccia di prima classe. » Invece questo bando fece furore. Tutti avevano cacciato qualche animale da pelliccia ed ora erano felici di incassare monete d'oro; costava così poco quel danaro in confronto alla dura fatica del disboscamento! Per lo più povere bestie, colpevoli di avere un pelo bellissimo, venivano catturate con trappole!

Il banditore scese dal pulpito e si offrì a maggiori chiarimenti. [...] (HÉMON, L., TRAD. MELITTA, 1954 : 11-12)

Cette traduction date de 1954 et elle est différente de toutes les autres. Comme on l'a déjà affirmé, la traductrice est probablement une religieuse, vu que sa traduction a été publiée aux Edizioni Paoline, la maison d'édition qui appartient à la Communauté des Filles de Saint-Paul.

<sup>26</sup> **Treccani**: **Aguzzo**: [http://www.treccani.it/vocabolario/aguzzo\\_\(Sinonimi-e-Contrari\)/](http://www.treccani.it/vocabolario/aguzzo_(Sinonimi-e-Contrari)/)

Dans cette édition, Melitta change le titre du roman en *Lui non tornò più* et la traduction que nous lisons est plutôt une réécriture du texte original traduit en italien. Elle révolutionne le texte en le changeant et en ajoutant aussi des éléments et des explications qu'elle juge nécessaires. Toutes ses caractéristiques rendent cette traduction unique, même si cela nous conduit à nous poser des questions sur sa précision.

Dans ce cas aussi, on va voir les changements linguistiques qui se présentent dans le même extrait qu'on a analysé précédemment :

- « *danaro* ». Comme dans la traduction de 1924, Melitta traduit *argent* avec « *danaro* » qui appartient à un italien archaïque différemment du mot français.
- « *acquistare* ». Au contraire des autres deux traductions, Melitta a utilisé un synonyme de « *comprare* » qui appartient à un registre plus soutenu. On est ainsi convaincu que le mot « *comprare* » aurait été plus indiqué dans ce contexte pour son appartenance à une langue familière et informelle qui est aussi celle utilisée dans le roman.
- « *Hanno danaro moneta-oro e pagheranno subito* ». Dans ce cas, la traductrice a utilisé la stratégie traductive de l'expansion. Elle a ajouté des informations supplémentaires, même si en italien cette expression rend le discours plus compliqué au lieu de le clarifier. De plus, toute la partie successive, qu'on a soulignée dans le texte, a été insérée par Melitta en réécrivant le texte. En effet, elle a ajouté une sorte d'explication relative au discours précédent, en la supportant avec son commentaire personnel à propos de la chasse aux animaux sauvages. Encore, elle a complètement omis le discours direct qui est présent dans le texte original.

Après ce bref commentaire on poursuit avec la traduction de Maria Luisa Cadeddu Fanciulli (1959) du même passage :

[...] « Ci sono due uomini ben forniti di denaro per l'acquisto di pellami. Chi avesse pelli d'orso, o di visone, o di topo muschiato, o di volpe da vendere, troverà queste persone al magazzino, prima di mercoledì ; oppure rivolgetevi a Francesco Paradis, de Mistassini, che li accompagna. Hanno molto denaro, e le pelli di prima scelta ve le pagheranno bene ».

Le notizie erano esaurite e l'uomo scese la gradinata. Il suo posto fu preso immediatamente da un ometto mingherlino.

« C'è qualcuno che vuole comprare un bel porcellino della razza speciale che ho io? » domandò, indicando col dito una massa informe che si agitava ai suoi piedi.

[...] (HÉMON, L., TRAD. MARIA LUISA CADEDDU FANCIULLI, 1959 : 13 )

Maria Luisa Cadeddu Fanciulli fait des choix traductifs différents des autres traducteurs :

- « *per l'acquisto* ». Au lieu de rendre le verbe français " acheter " avec sa traduction italienne, elle le traduit en utilisant un substantif qui n'altère pas le sens de la phrase. Elle utilise ainsi la stratégie traductive de la transposition en changeant de catégorie grammaticale.
- « *pellami* ». Dans ce cas Fanciulli décide de traduire *pelletteries* avec « *pellami* », différemment des tous les autres traducteurs. Après nous être documentés en consultant le dictionnaire en ligne Usito, nous avons trouvé cette définition du mot français *pelletteries* : « *souvent au plur. Peau qu'on transforme en fourrure; la fourrure elle-même. La traite des pelletteries* »<sup>27</sup>. Pour cette raison, on a considéré comme acceptables les traductions précédentes analysées qui étaient « *pellicce* » et, par conséquent, on considère comme moins indiquée celle utilisée dans cette dernière édition. De plus, en italien, « *pellami* » est moins diffusé dans ce contexte et n'implique pas l'idée de fourrure qui est contenue dans le mot français *pelletteries*, comme on le voit dans le Treccani : « *pellame s. m. [der. di pelle]. – 1. Quantità di pelli conciate; per lo più al plur.: assortimento di pellami; commerciare in pellami; negozio di pellami.* »<sup>28</sup>.
- « *Ve le pagheranno bene* ». La traductrice a décidé de ne pas traduire en italien l'expression *payer cash* et l'a rendue par « *ve le pagheranno bene* », en faisant une omission. Cette expression exprime l'idée d'un paiement mais on ne peut pas la considérer comme équivalente à l'expression française.
- « *ometto mingherlino* ». Cette expression est la traduction de « *un petit homme à la figure chafouine* » et on la considère comme adéquate. En fait, la définition de « *mingherlino* » que donne le dictionnaire en ligne Treccani est « *- petit homme mince, agile et aussi intelligent* »<sup>29</sup>. Ainsi, cette fois, avec ce traduisant, Fanciulli a réussi à saisir la signification de l'adjectif *chafouine* et à la rendre en italien.

Pour ce qui concerne la traduction de Ugo Piscopo de 1986, on a pris en considération le même extrait pour examiner les changements linguistiques intervenus :

---

<sup>27</sup> **Usito** : *Pelletterie*: <https://www.usito.com/dictio/#/contenu/pelletterie.ad>

<sup>28</sup> **Treccani** : *Pellame*: <http://www.treccani.it/vocabolario/pellame/>

<sup>29</sup> **Treccani** : *Mingherlino* : <http://www.treccani.it/vocabolario/mingherlino>

Quello continuò a gridare : « Qui fra noi sono arrivati due compratori di pellicce con i soldi. Chi abbia pelli d'orso, di visone, di topo muschiato, di volpe, prenda contatto con questi stranieri all'emporio prima di mercoledì, o anche si rivolga a François Paradis di Mistassini che sta con loro. È gente che paga in contanti e bene per le pelli di prima qualità ».

Finiti gli annunzi, Napoléon discese dal sagrato. Al suo posto salì un omino dall'aspetto smunto.

« Fate le vostre offerte » si mise a gridare « per un maialino della mia concessione, che è un vero gioiello », e mostrava a dito una massa informe che si agitava ai suoi piedi dentro un sacco (HÉMON, L., TRAD. UGO PISCOPO, 1986 : 12-13).

Dans cette dernière traduction, il y a beaucoup d'éléments qui changent :

- « *emporio* ». En utilisant ce traduisant, Ugo Piscopo a donné au mot « magasin » un sens que le mot n'avait pas en français. En effet, en français *magasin* indique un lieu utilisé comme dépôt pour les provisions<sup>30</sup>, alors que, comme on le lit dans le dictionnaire Garzanti, le mot italien « *emporio* » renvoie à un grand magasin où on vend des marchandises de tous les genres. De plus, le Treccani informe qu'aujourd'hui le mot italien « *emporio* » se réfère surtout à l'idée d'un grand magasin qui vend une grande quantité et variété de produits<sup>31</sup>. On peut ainsi affirmer que dans ce cas le mot italien « *emporio* » n'est pas vraiment approprié dans ce contexte.
- « *paga in contanti* ». Cette fois, le traducteur a bien compris le signifié de l'expression française « *payer cash* » et n'a eu aucun problème à la rendre correctement en italien.
- « *annunzi* ». Ugo Piscopo a utilisé un traduisant qui résulte vieilli aux oreilles d'un lecteur moderne, au lieu d'utiliser la forme « *annuncio* » qui aurait été plus contemporaine.
- « *sagrato* ». Dans ce cas, le traducteur a utilisé ce traduisant pour rendre l'expression française « *les marches du perron* », mais en italien le « *sagrato* » est un espace consacré devant l'entrée principale d'une église qui dans le passé bénéficiait du droit d'asile et de l'immunité, comme on le lit dans le dictionnaire en ligne Treccani.<sup>32</sup>

---

<sup>30</sup> **Usito: Magasin** : <https://www.usito.com/dictio/#/contenu/magasin.ad>

<sup>31</sup> **Treccani: Emporio** : <http://www.treccani.it/vocabolario/emporio/>

<sup>32</sup> **Treccani: Sagrato** : <http://www.treccani.it/vocabolario/sagrato1/>

Les équivalents proposés utilisés par les autres traducteurs, auraient peut-être mieux rendu ce sens.

- « *dall'aspetto smunto* ». Cette traduction italienne de l'expression française « *un petit homme à figure chafouine* » n'a pas la même signification que celle originale. En français, l'adjectif dénote une astuce qui s'entrevoit dans la figure de l'homme. Au contraire, en italien on perd cette caractéristique parce que ce mot renvoie à un homme déperé et mal nourri.
- « *Fate le vostre offerte* ». Cette fois, Ugo Piscopo a rendu la question qu'il y avait dans le texte original avec une phrase affirmative qui est appropriée si on considère la scène décrite dans l'extrait où l'homme qui parle cherche à vendre ses animaux.
- « *un maialino della mia concessione, che è un vero gioiello* ». Pour traduire cette partie de la phrase, le traducteur a utilisé le mot « *concessione* » qui a un autre sens et qui est utilisé surtout dans le monde du droit public et international, comme nous l'explique le dictionnaire en ligne Treccani.<sup>33</sup> De plus, avec la stratégie traductive de l'expansion, il ajoute « *che è un vero gioiello* » qui n'est pas dans le texte original, mais sert à Piscopo pour souligner le fait que les cochons que l'homme veut vendre sont d'une bonne race.

Pour conclure ce paragraphe de comparaison parmi les différentes traductions, on peut remarquer qu'en effet il y a des changements linguistiques évidents dans le texte du roman. Ces changements dépendent de l'année de publication, des lignes directrices que les maisons d'édition peuvent imposer aux traducteurs et, surtout, du rapport entre les traducteurs et le public de référence qui lira le roman.

Après avoir vu les changements en diachronie dans le prochain paragraphe on va parler des changements stylistiques qu'il y a dans les cinq traductions analysées.

### 2.2.2 *Les changements de forme et style d'une traduction à l'autre*

Comme on vient de le voir, chacune des traductions de *Maria Chapdelaine* est caractérisée par des éléments qui lui sont propres. En fait, Louis Jolicoeur nous fait comprendre que :

---

<sup>33</sup> **Treccani** : **Concessione** : <http://www.treccani.it/vocabolario/concessione/>

Les choix de traduction dépendent avant tout des orientations idéologiques, du poids des cultures les unes par rapport aux autres, des décisions d'ordre éditorial et politique, et enfin des stéréotypes entretenus entre les cultures, lesquels n'existent pas non plus dans l'abstrait, mais trouvent au contraire, en général, leurs racines dans des réalités de traduction littéraire historiques, pour être ensuite alimentés par les intérêts souvent divergents d'un groupe par rapport à un autre. Dans ce contexte, le traducteur qui traduit un roman ne fait pas simplement son métier de passeur entre une culture et une autre: il est le véhicule d'une intention plus ou moins articulée, peut-être même plus ou moins consciente, et il s'inscrit clairement dans un rapport de force entre un groupe culturel et un autre (JOLICOEUR, L., 2010 : 178-179).

À ce propos, il remarque que les éditeurs des romans québécois sont généralement connus mais petits, que les tirages sont limités, et les livres souvent mal distribués. « *C'est là, un élément d'information qui révèle un intérêt certain, mais peut-être un peu déconnecté du grand public* » (JOLICOEUR, L., 2010 : 178-179).

Ainsi, en général on ne peut que confirmer l'idée de Jolicoeur sur les maisons d'édition petites et peu connues, mais si on se focalise sur le roman de Louis Hémon, on peut affirmer le contraire. En fait, les maisons d'édition qui ont commissionné la traduction de *Maria Chapdelaine* sont assez connues : *G. B. PARAVIA & C., GENTILE EDITORE- MILANO, EDIZIONI PAOLINE – VICENZA, EDIZIONI CAPITOL BOLOGNA, SEI TORINO.*

Encore, ce qu'on observe dans les cas étudiés dans le cadre de ce mémoire c'est la qualité des traductions, mais aussi une certaine hésitation de la part des traducteurs. Cette hésitation est liée parfois à une mauvaise compréhension de certaines particularités linguistiques du français québécois, ou simplement causée par la distance géographique et culturelle entre le Québec et l'Europe (JOLICOEUR, L., 2010). Cependant, comme Louis Jolicoeur le rappelle :

En cas de doute, on freine l'audace. Et la littérature québécoise semble encore inspirer pas mal de doute! Or, sans audace, et donc sans appropriation de l'œuvre, les textes demeurent souvent plus froids. Cela peut expliquer d'ailleurs leur confinement à de petites maisons et à de faibles tirages. (JOLICOEUR, L., 2010 : 181)

Dans ce contexte, la place de la littérature québécoise en Italie est très intéressante. Il faut se focaliser sur les raisons qui poussent à traduire un texte du Québec. Sans doute, l'impact de ces traductions sur la scène littéraire italienne est l'un des points fondamentaux, tant comme les choix des livres traduits, les maisons d'édition impliquées et les façons de traduire. (Cf. JOLICOEUR, L., 2010 : 178-179)

De plus, le lecteur italien ne connaît pas forcément la littérature québécoise et cette évidence nous amène à réfléchir sur « *son processus de translation qui est sous-évalué dans l'espace littéraire italien* », tel que le définit Antoine Berman (1995 : 56). Selon lui, « *la translation est la révélation d'une œuvre étrangère dans son être propre à la culture réceptrice. La révélation pleine et entière de cette œuvre est elle-même l'œuvre de la traduction, et d'elle seule* » (1995 : 57). Ainsi, l'œuvre étrangère se révèle-t-elle dans la culture d'arrivée avec sa traduction qui a le devoir de bien la représenter. Dans le cas d'une œuvre québécoise, la traduction doit être capable de rendre la diversité de sa culture sans l'effacer ou l'assimiler, donc, comprendre et connaître une culture différente de la sienne, en arrivant peut-être à vraiment l'apprécier.

Conséquemment, les traducteurs sont invités à chercher des solutions aux problèmes linguistiques qu'ils doivent affronter sans hésiter à cause d'une mauvaise compréhension de certains termes, en général familiers, régionaux ou simplement culturellement « étranges » (JOLICOEUR, L., 2010 : 181).

Si on parle de changements de style et de forme, en revenant au roman analysé dans ce mémoire, on peut se focaliser sur le fait que deux traductions de *Maria Chapdelaine* sont caractérisées par des dessins (qui font partie du paratexte du roman) représentant les scènes principales du roman. Nous parlons de la traduction de Lorenzo Gigli de 1924, où nous trouvons quinze scènes dessinées. Ces dessins renvoient tous à des moments cruciaux du roman : le retour de Maria et son père à la maison après avoir été à la ville, le travail de la terre, le moment de la récolte des bleuets et la rencontre de Francesco Paradis et Maria Chapdelaine dans le bois. (Ce moment est important parce que les deux s'échangent leur promesse d'amour). Encore, dans le roman sont représentées d'autres scènes comme celle où Francesco Paradis « *s'écarte* » dans le bois pendant l'hiver, celle de la rencontre avec Lorenzo Surprenant, le moment de la décision d'épouser Eutrope Gagnon et le moment de la mort de la mère Chapdelaine. L'ajout de dessins peut être motivé par la volonté de clarifier le texte, de rendre les mots

plus évocateurs et aussi de rendre plus fluide et plaisante la lecture du roman. Dans d'autres mots, le paratexte a le but d'attirer le lecteur.

Avec le paratexte, un autre élément qui caractérise le style et la forme d'écriture du roman c'est l'intervention du traducteur dans l'intrigue, comme dans le cas de la traduction de Melitta de 1954. Son édition ressemble plutôt à une réécriture du premier texte italien, elle change des scènes, les réécrit et omet des parties du texte. Encore, elle ajoute des détails et intervient dans l'intrigue avec des commentaires pour expliquer une situation ou des mots. Voyons un exemple où Melitta ajoute des détails et une explication qui n'étaient pas présents dans le texte original. Pour les montrer, nous rapportons l'échantillon du texte sélectionné en français et, après, sa traduction italienne faite par Melitta :

-Bonjour Monsieur Chapdelaine. Bonjour, mademoiselle Maria. C'est un « adon » que je vous rencontre, puisque votre terre est plus haut le long de la rivière et que moi-même je ne viens pas souvent par « icitte ».

Ses yeux hardis allaient de l'un à l'autre. Quand il les détournait, il semblait que ce fût seulement à la réflexion et par politesse, et bientôt ils revenaient, et leur regard dévisageait, interrogeait de nouveau, clair, perçant, chargé d'avidité ingénue.

-François Paradis ! s'exclama le père Chapdelaine. C'est un « adon » de fait, car voilà longtemps que je ne t'avais vu, François. Et voilà ton père mort, de même. As-tu gardé la terre ? (HÉMON, L., 1924 : 17).

« Buongiorno Samuele, buongiorno signorina Maria ! È una vera fortuna che vi possa incontrare! Vengo tanto raramente qui! E la vostra terra è talmente la più lontana, al di là del fiume! ».

I suoi sguardi franchi e allegri, andavano dall'uno all'altra; quando non li guardava in faccia sembrava lo facesse con sforzo; e dopo un istante, eccolo di nuovo gettare gli occhi addosso ai due; uno sguardo interrogativo, luminoso, penetrante, pieno di una ingenua avidità, quasi fanciullesca.

« Oh! Sei tu Francesco Paradiso ! (in Canadà, tra i coloni, ci si chiama sempre così, col nome e cognome). È una fortuna davvero, perché è un bel pezzo che non ci vediamo! E il tuo povero, brav'uomo di padre... Ma! È andato anche lui! E tu hai continuato a tenere la sua terra ? »

Nous avons souligné les parties qui n'étaient pas présentes dans la version originale et que la traductrice a décidé d'ajouter. Dans le premier cas, elle a enrichi le discours avec des détails tandis que, dans le deuxième, elle a expliqué la raison pour laquelle les personnages s'appellent toujours avec le prénom et le nom. Encore, on signale une autre intervention de Melitta de caractère explicatif-culturel à la page 13 :

« Sta uscendo Maria Chapdelaine che è tornata da suo soggiorno presso i parenti a San Primo (un grosso centro quasi civile e distante 300 km. da Peribonka). I parenti son venuti a Messa qui e hanno consegnato la ragazza al padre Chapdelaine che così ha fatto solo metà strada per riprendersi la figlia ».

Dans ce cas aussi, Melitta donne une explication culturelle aux lecteurs à propos du village de Saint Prime.

Tous ces éléments concernent donc la forme du roman, mais il y a aussi un dernier facteur qui change, concernant la langue, dans les différentes traductions : le traitement des québécismes.

Dans le prochain paragraphe on se focalisera sur la manière de traduire les québécismes des cinq traducteurs.

### 2.2.3 *La traduction du français du Québec et des québécismes*

On a déjà introduit le sujet des québécismes à la fin du premier chapitre et on va le reprendre dans ces pages pour voir comment les traducteurs traitent ce phénomène qui caractérise le français du Québec.

Il est évident que la traduction du français québécois et des québécismes pose des problèmes surtout parce que, comme le souligne Pruvost :

traduire c'est peser, mais peser étymologiquement, c'est penser, se fier à l'aléatoire, au hasard et donc aussi un peu décevant parce que traduire sera toujours un peu trahir (PRUVOST, J., 2011 : 389).

En fait, l'acte traductif comporte toujours une perte parce que la traduction d'une œuvre littéraire va bien au-delà du simple transcodage du texte source. Dans le contexte

de la diffusion des littératures à l'étranger, en particulier de la littérature québécoise, il est important de comprendre le rôle des traducteurs littéraires et à ce propos, Louis Jolicoeur soutient que :

ce sont non seulement les techniques de traduction utilisées mais aussi les modes de sélection des œuvres à traduire qui dépendent des orientations idéologiques, du poids des cultures les unes par rapport aux autres, des décisions d'ordre éditorial et politique, et enfin des stéréotypes entretenus entre les cultures (JOLICOEUR, L., 2011 : 393).

Encore, l'acte de traduire implique la traduction de la langue source vers la langue cible et la possibilité ou la nécessité de faire le pont entre deux cultures différentes qui ont besoin de communiquer entre elles (Cf. Rémillard-B, J., 2007 : 133). C'est pour toutes ces raisons que la traduction d'un texte littéraire est bien différente de celle d'un texte pragmatique ou technique. Le premier, différemment des deux autres types de texte, véhicule dans la langue aussi des références intertextuelles, historiques et socioculturelles qui se réfèrent à la culture de départ. L'œuvre littéraire permet donc aux lecteurs de connaître le monde et la réalité de l'histoire racontée (Cf. RÉMILLARD-B, 2007 : 134).

Encore, Jolicoeur soutient à ce propos que : « *l'univers fictif et réel du texte littéraire fait en sorte que chaque lecteur, (les traducteurs et les auteurs y sont inclus), est en mesure d'apprécier et de ressentir le texte à sa façon* » (JOLICOEUR, L. dans RÉMILLARD-B, J., 2007 : 135). Cette dimension abstraite du texte littéraire est à la base du processus de traduction qui part de l'importance de reproduire l'effet créé par le texte original. En cherchant à atteindre ce but, le traducteur doit se poser des questions sur les enjeux identitaires de la langue d'arrivée et doit chercher à maintenir un équilibre entre la fidélité au texte de départ et les exigences de sa langue en produisant un texte cohérent qui en traduit le sens et l'effet (Cf. RÉMILLARD, 2007 : 135).

Le traducteur devient conscient du lien entre langue, traduction et société et en revenant à l'objet de ce mémoire, il faut dire que dans le cas spécifique du français du Québec, le traducteur est appelé à traduire d'une culture double. « *Un culture double qui est aussi un double espace culturel à l'intérieur d'une seule et même langue* » (Cf. RÉMILLARD, 2007 : 138-139). Cette culture est double parce qu'elle est caractérisée

par la coexistence de deux réalités distinctes : celle américaine et celle d'origine européenne.

Ainsi, le français québécois a-t-il pu évoluer librement grâce aux circonstances socioculturelles et historiques qui le caractérisent. Sa créativité se voit dans l'usage de nombreuses références linguistiques qui servent à décrire une réalité différente, celle du nouveau continent. « *Les néologismes typiquement québécois se comprennent et se légitiment très bien dans leur contexte socioculturel et c'est bien à ce propos que la langue vernaculaire devient la traduction d'une réalité déterminée et acquiert sa puissance créatrice et expressive* » (Cf. RÉMILLARD, 2007 : 152).

La langue devient donc le reflet d'une réalité identitaire extralinguistique. Il faut adapter le langage aux situations de communication et, en citant les mots de Rémillard, nous pouvons affirmer que « *la langue permet un rapport identitaire nécessaire avec l'altérité en général* » (Cf. RÉMILLARD-B, J., 2007 : 160).

Pour pouvoir réaliser une bonne traduction, le traducteur devra savoir comprendre le système interne d'une langue (et la structure d'un texte donné dans cette langue), et construire un double système textuel qui puisse produire les mêmes effets que le texte source chez le lecteur (ECO, U., 2003). Le traducteur devra aussi utiliser de bons dictionnaires, des bases de données adéquates et des outils informatiques qui prennent en considération la variation du Québec. Malheureusement ces outils n'étaient pas si diffusés dans le passé et cette évidence explique les lacunes de certaines traductions d'œuvres québécoises traduites dans les années '50/ '60.

### 2.2.3.1 *Les traducteurs face aux québécismes dans le cinq traductions italiennes.*

Le roman *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français* de Louis Hémon est particulièrement riche en québécismes. Dans ce paragraphe nous verrons en détail comment les traducteurs de ce roman ont décidé de les rendre en italien.

Certains traducteurs décident de ne pas traduire les québécismes, d'autres les traduisent sans tenir compte du fait que ces mots et expressions sont indicateurs d'une réalité différente de celle française et sans réellement comprendre leur signification. D'autres encore ne savent pas à quoi ils se réfèrent et évitent de les traduire, en choisissant de réécrire le texte de façon qu'un lecteur du texte traduit ne puisse pas se

rendre compte de leurs lacunes linguistiques. Finalement, seulement dans peu de cas, le traducteur reconnaît et comprend vraiment la signification du québécisme et le rend correctement en italien.

Dans la première traduction italienne, celle de 1924, Gigli propose une traduction mot-à-mot et, dans le cas spécifique des québécismes, il tend à éliminer l'altérité et l'exotisme qui les caractérise. Il uniformise la langue du texte en utilisant un italien riche en « toscanismes », comme on l'a remarqué au début du chapitre. Il le fait pour mettre en évidence le caractère régional de la langue du roman en utilisant la stratégie traductive de la compensation. Cette stratégie, théorisée par Newmark (1991 : 144), consiste à remédier la perte d'un effet du texte source par la récréation d'un effet similaire dans le texte cible.

Le traducteur anonyme de la deuxième édition aussi (HÉMON, L., TRAD. ANONYME, 1945) n'a pas traduit les québécismes ou, quand il les a traduits, il a considéré seulement le sens du français de France.

La troisième traduction, celle de Melitta de 1954, se caractérise par une langue simple, comme l'on a remarqué plusieurs fois dans ce chapitre. De plus, Melitta montre sa méconnaissance du français du Québec et du français en général. La raison peut être liée au fait qu'elle était une religieuse qui vivait dans un couvent et qui pouvait traduire seulement avec les notions qu'elle avait grâce à son éducation. Elle "prend la parole" dans le texte et écrit à la première personne en donnant des explications et des commentaires personnels à propos des dialogues des protagonistes. Elle donne aussi des informations encyclopédiques sur le Québec, sur les mœurs des Québécois et sur leur culture. De plus, elle décide de changer des parties du roman en les réécrivant et en ajoutant des détails ou en les éliminant. Pour prouver, encore une fois, cette caractéristique de la traduction de Melitta, on donne un exemple tirés des pages 24-25 où Melitta explique au lecteur le signifié d'un québécisme :

[...] « Piace a te lo **zuccheru del paese** » ossia « Dammi un po' di zucchero d'acero ( in Canadà si trae lo zucchero da un albero, l'acero zuccherino). E Azalma premurosa e ridente tagliava il lardo, offriva una vecchia scatola di latta piena di scioppo di zucchero scuro... [...] ( HÉMON, L., TRAD. MELITTA, 1954 : 24-25)

Voyons le même extrait du texte original en français afin de mieux comprendre quel sont les éléments qu'elle a ajoutés :

-[...] Vous aimez ça, vous, le **sucre du pays** ? Moi, j'aime ça sans raison...  
Azalma lui servait une seconde tranche de lard ou tirait de l'armoire **le pain de sucre d'érable**. [...] ( HÉMON, L., 1924 : 21 )

Dans ce cas, le québécisme est « *sucré de pays* », qu'on analysera plus en détail dans le prochain chapitre. Ce qui est intéressant c'est la longue explication qu'elle donne entre parenthèses. D'un côté ce commentaire additionnel peut être vu comme une aide à la compréhension et à la clarification du texte, mais de l'autre il constitue une interruption de la narration. En fait, Melitta directement au lecteur. On voit aussi qu'elle ajoute des détails qui ne sont pas présents dans le texte français, probablement pour rendre plus clair le texte : « *offriva una vecchia scatola di latta piena* ».

Pour ce qui concerne la traduction de 1939 de Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, dans la plupart des cas, elle a compris le sens des québécismes et les a bien rendus en italien.

De la même manière, vingt ans après, en 1986, Ugo Piscopo, a su montrer d'avoir assez bien compris les québécismes et a, par la suite, bien cerné leur sens. Dans sa traduction du roman (HÉMON, L., TRAD. PISCOPO, 1986) il a su bien traduire les québécismes même si, dans certains cas, il a montré ses lacunes de compréhension en n'utilisant pas le traduisant le plus adéquat. Voyons un exemple :

- [...] Eh bien, monsieur Larouche, ça marche-t-il toujours de l'autre bord de l'eau ?  
Pas pire, les jeunesses. Pas pire ! [...] (HÉMON, L., 1924 : 12)

Ci-dessous, on va voir comment Piscopo a rendu le syntagme *pas pire*:

[...] « Allora, signor Larouche, va sempre bene dall'altra parte del fiume? »  
« Non peggio, giovani, non peggio! » [...] (HÉMON, L., TRAD. UGO PISCOPO, 1986 : 10)

On a souligné la traduction de l'expression québécoise *pas pire* qui est un québécisme phraséologique, c'est-à-dire une expression ou une locution originale.

(POIRIER, 1995b) Comme on le voit, en italien il ne sera pas correct de dire « *non peggio* » et le traduisant correspondant serait plutôt « *non male* ». En fait, si on fait une recherche sur le dictionnaire du français du Québec Usito, on trouvera que l'expression « *pas pire* » signifie « *pas mal* » : « *Q/C fam. Pas pire ou pas si pire ou pas trop pire : plus ou moins bien, bon, facile, etc. → renvoi synonymique : pas mal. Comment vas-tu? – Pas pire* ». <sup>34</sup>

Comme on voit, Ugo Piscopo a fait une traduction mot-à-mot de ce québécoïsme qui présente des problèmes de compréhension, au lieu d'utiliser l'expression italienne plus diffusée : « *non male* ».

Dans ce chapitre on a vu toutes les traductions italiennes qui existent de ce chef-d'œuvre de Louis Hémon, on les a analysées et on a focalisé notre attention sur les changements linguistiques et stylistiques d'une traduction à l'autre. Après cette analyse, on a cherché à comprendre comment les traducteurs des différentes traductions italiennes se rapportent aux québécoïsmes. Cette analyse nous amène à nous focaliser exclusivement sur les québécoïsmes dans le prochain chapitre.

Après avoir présenté dans le premier chapitre la liste des québécoïsmes du roman, nous nous arrêterons sur un ou deux québécoïsmes pour chacune des cinq typologies du classement de Poirier (1995a). Dans le prochain chapitre de ce mémoire, nous ferons un bref excursus sur les ressources lexicographiques monolingues et bilingues consultées et ensuite, nous aborderons l'analyse intralinguistique et contrastive des québécoïsmes qu'on a sélectionnés pour montrer la validité ou les limites des traductions proposées par les cinq traducteurs de *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*.

---

<sup>34</sup> **USITO** : Pire: <https://www.usito.com/dictio/#/contenu/pire.ad>

## **CHAPITRE 3 :**

### **Analyse et critique des traductions italiennes**

#### **3.1 Dictionnaires et instruments de support à l'analyse**

Dans ce chapitre on abordera une analyse intralinguistique et contrastive des québécismes qu'on a sélectionnés dans le roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*. L'analyse intralinguistique constitue la phase préliminaire à l'évaluation de la qualité des traductions italiennes des québécismes examinés. L'analyse contrastive vise à étudier la traduction des québécismes dans leurs contextes et à l'évaluer, grâce à la constitution d'un corpus parallèle où on peut comparer le texte français avec sa traduction italienne.

Pour pouvoir mener cette analyse, les dictionnaires et les instruments de support de l'analyse, papiers et en ligne, jouent un rôle fondamental.

L'analyse intralinguistique a été possible grâce à la consultation de plusieurs ressources lexicologiques, afin d'étudier le sens des québécismes et de comprendre leur originalité par rapport au Français de référence et, éventuellement, leurs origines. Pour qu'un dictionnaire puisse résulter utile dans une analyse, il doit répondre aux attentes et aux besoins exprimés par le public visé (POIRIER, 1986 : 270). Poirier le définit « *à la limite du linguistique et du social* » :

[...] c'est un produit de consommation dont la préparation suppose une certaine forme de consensus. [...] Le défi du lexicographe contemporain consiste à répondre aux besoins concrets d'une collectivité tout en satisfaisant le mieux possible aux exigences de la linguistique. ( POIRIER, 1986 : 270)

##### *3.1.1 Dictionnaires monolingues*

Nous avons décidé d'utiliser six dictionnaires qu'on va présenter en faisant une distinction selon leur type d'approche au français du Québec. En suivant l'exemple de Poisson (2002 : 95), on pourra distinguer les dictionnaires fondés sur une approche "différentielle" et d'autres fondés sur une approche "générale". Dans les premiers, le

français du Québec est décrit dans sa spécificité par rapport au Français de référence, et au contraire, dans les seconds il est représenté dans sa globalité.

Parmi les six dictionnaires consultés, le **Dictionnaire québécois-français : mieux se comprendre entre francophones** de Lionel Meney et la **BDLP** peuvent être classés parmi les dictionnaires qui ont une approche différentielle. Le premier dictionnaire, que dorénavant on appellera **DQF**, est une ouvrage conçue sur le modèle d'un dictionnaire bilingue (POIRIER, 1998b : V). Il s'agit précisément d'un dictionnaire bivariétal, qui met en parallèle deux variétés du français : le français hexagonal et le français du Québec. Selon son auteur, Lionel Meney (1999) :

Le DQF est, au sens strict, un dictionnaire différentiel bivariétal, qui a pour objectif de a) donner aux francophones québécois les équivalents de leurs mots e français de France et b) aux francophones non québécois la possibilité de mieux accéder à la connaissance du Québec en leur facilitant la lecture de sa presse et des œuvres littéraires. Le DQF est en quelque sorte un dictionnaire de thème pour les Québécois et version pour les non-Québécois (MENEY, 1999).

En fait, dans ses articles, on peut trouver des parasyonymes en français de référence, des marques d'usage et des notes sur le lexique du français du Québec. Toutefois, ce dictionnaire a été beaucoup critiqué par Cornier et Francoeur (2002) qui soutiennent qu'il met en parallèle les québécoismes avec le français parlé en France, au lieu de les décrire. Mercier aussi soutient que l'allusion et la référence au dictionnaire bilingue ne sont pas vraiment appropriées, « *car elle donne à penser que "le québécois" et "le français" sont deux langues distinctes, ce qui n'est pas le cas* » (MERCIER, 1999). De plus, selon Poirier, ce dictionnaire « *traite de tout à la fois, mais de façon superficielle* » (POIRIER, 2000c). Son système de marquage aussi a été critiqué.

La **Base de Données Lexicographique Panfrancophones (BDLP)** est un projet d'envergure internationale mis en ligne en 2004, qui regroupe des bases représentatives du français de chacun des pays et de chaque région de la francophonie (POIRIER, 2003). Pour notre analyse, nous avons consulté la **BDLP-Québec**<sup>35</sup>, une base numérique pour l'analyse approfondie des québécoismes. Le contenu de la BDLP-Québec correspondait au début au *Dictionnaire historique du français québécois*, réalisé par l'équipe du TLFQ sous le direction de C. Poirier. Cette base a été mise à jour et

---

<sup>35</sup> BDLP-Québec : <http://www.bdlp.org/recherche.asp?base=QU>

augmentée régulièrement, même si elle couvre encore une nomenclature assez réduite par rapport aux autres dictionnaires différentiels. Selon Poirier (2003), cette base de données est un instrument d'analyse très important qui instaure un dialogue entre les Québécois et les autres francophones du monde et « *contribue à faire disparaître le mythe du français considéré comme une langue uniforme et invariable par rapport auquel les Québécois seraient les seuls à se distinguer* » (POIRIER, 2003 : 221).

Les autres dictionnaires monolingues consultés sont tous des dictionnaires qui suivent une approche générale et donc ils sont appelés généraux (POISSON, 2002 : 95). Dans cette approche on pourra distinguer des ouvrages qui ont été adaptés pour les Québécois, des ouvrages destinées aux Français et des ouvrages conçus pour les francophones en général. Parmi ceux du premier type, on trouve le **Dictionnaire du Français Plus (DFP)**, l'**USITO** et le **Dictionnaire québécois d'aujourd'hui (DQA)**. Le **Petit Robert (PR)** et le **Trésor de la Langue Française informatisé (TLFI)** font partie des ouvrages créés pour les Français bien qu'ils englobent des variétés géographiques européennes et transeuropéennes dans leurs nomenclatures. Le **Dictionnaire universel francophone (DUF)** se situe dans la catégories des dictionnaires pour la francophonie.

Parmi les dictionnaires adaptés, le **Dictionnaire du français Plus** (1988) a été conçu à partir du *Dictionnaire du Français* de la maison Hachette (1987). Ce dictionnaire s'adresse « *en priorité aux Québécois et aux Canadiens francophones en intégrant à la description lexicographique les usages qui leur sont propres* » (POIRIER, 1988 : XVI). Son auteur vise à « *construire un dictionnaire général d'usage proprement québécois* » (POIRIER, 1988 : XVI) et « *présenter une image assez précise de ce qu'est le standard québécois* » (POIRIER, 1988 : XVI), s'adressant à un public cultivé et en cherchant à donner la priorité à la langue soignée ou neutre. Dans cet ouvrage, les québécismes ne sont pas marqués, mais la marque topolectale (France) est introduite pour indiquer tout emploi caractérisant le Français de référence qui résulte être peu usuel au Québec.

Le **Dictionnaire québécois d'aujourd'hui**, qu'on appellera **DQA** (1993), a été adapté à partir du *Robert dictionnaire d'aujourd'hui* et a été entièrement réédité en fonction de l'usage du français en Amérique du Nord, au Québec et en Acadie (BOULANGER, 1993). Notamment, son but est de « *mettre à la disposition des Québécois un ouvrage lexicographique décrivant l'essentiel du français québécois* »

(BOULANGER, 1993). Il s'adresse « *tant au public des niveaux secondaire et collégial qu'à l'ensemble des francophones de l'Amérique du Nord* ». Ce dictionnaire ne marque pas les mots qui constituent des particularismes de la langue française au Québec, mais les particularismes lexicaux européens répertoriés, surtout ceux de la France : (*France*), (*Surtout en France*) (BOULANGER, 1993).

**USITO** est un dictionnaire entièrement conçu et réalisé au Québec. Il fait un portrait global et actuel du français, tout en ouvrant un large espace à l'usage québécois, canadien et nord-américain dans tous les domaines de la vie courante et professionnelle<sup>36</sup>. En travaillant à la rédaction du dictionnaire Usito, l'équipe de recherche *Franqus*<sup>37</sup> a voulu doter la collectivité québécoise d'un outil lexicographique pour donner une légitimité linguistique et culturelle à la société francophone et de l'Amérique du Nord. Ce nouveau dictionnaire se détache des autres ouvrages par une ouverture majeure aux québécismes. En effet les emplois québécois sont attestés et soulignés par la marque « UQ » pour pouvoir les distinguer des emplois caractéristiques de l'usage de France (UF). Les marques de registre sont présentes et les exemples sont nombreux.

En ce qui concerne les dictionnaires conçus pour le Français de France d'Europe, nous avons consulté **Le Petit Robert (PR)**. Il est destiné « *à un très vaste public, mais d'abord aux maîtres et aux élèves de tous les degrés de l'Enseignement, en France et dans les pays d'expression française* » (REY-DEBOVE J. et REY A., 2011). Son but est « *la description d'un français général, d'un français commun à l'ensemble de la francophonie, coloré par des usages particuliers, et seulement lorsque ces usages présentent un intérêt pour tout le monde* ». (REY-DEBOVE J. et REY A., 2011)

En ce qui concerne les termes francophones, les auteurs du PR affirment que les québécismes introduits dans sa nomenclature ont été choisis par des Québécois. Pour ce qui est des marques, elles sont indiquées pour les domaines techniques (ex. « Inform. »), les niveaux de langue (ex. « Fam. »), et les régionalismes (ex. « Région. (Canada) »). Les régionalismes de France et d'ailleurs sont marqués comme « REGION. ». Encore, pour les termes qui n'ont cours qu'en français de France ou, par exemple, en français du Canada, la marque « Au Québec » est utilisée (REY-DEBOVE J. et REY A., 2011).

---

<sup>36</sup> <http://www.usherbrooke.ca/medias/nouvelles/capsules-video/capsules-video-details/article/21418/>

<sup>37</sup> <http://www.usherbrooke.ca/dlc/recherche/groupes-de-recherche/franqus/>

Le **Trésor de la Langue Française Informatisé (TLFi)** est la version électronique du Trésor de la Langue Française, dictionnaire de langue extensif, réalisé entre le début des années soixante et le milieu des années quatre-vingt-dix (CNRS 1976-1994) par l'Institut National de la Langue Française (PIERREL, 2003 : 160).

Le TLFi se présente comme une base lexicologique consultable sur Internet. Il se distingue des autres dictionnaires électroniques « *par la finesse de la structuration des données en «objets» interrogeables selon divers critères* » (PIERREL, 2003 : 165). Trois niveaux de recherche sont proposés: la consultation simple des articles, les recherches assistées qui donnent plusieurs possibilités de consultation et les recherches complexes, qui permettent de faire des recherches plus raffinées (BERNARD, 2002). En ce qui concerne les québécismes, Thibault (2005) souligne « *qu'il n'y a pas de fonction informatisée permettant de relever de façon automatique tous les régionalismes du franco-québécois inclus dans le TLFi* », sauf certaines marques qui aident l'utilisateur « rég. », « Canada », « Québec » (THIBAUT, 2005). Il faut remarquer aussi que les québécismes ne sont pas présents dans le commentaire historique à la fin de chaque article.

Enfin, dans l'approche globale, Poisson (2002) distingue des ouvrages conçus pour l'ensemble de la francophonie, dont fait partie le **Dictionnaire universel francophone (DUF)**. Le **DUF** est un dictionnaire qui a pour but de « *présenter le panorama des enrichissements dont s'est dotée la langue française au fur et à mesure que son usage se répandait dans le monde* » (GUILLOU et MOINGEON, 1997). Il marque les mots relatifs à la zone d'usage dans le territoire de la francophonie. En particulier, dans la préface, les auteurs du dictionnaire explicitent que les emplois précédés de la mention « (Québec) » se retrouvent dans toutes les variétés de français d'Amérique du Nord, notamment au Canada et ceux qui sont spécifiques à la variété acadienne sont précédés de la marque « (Acadie) ».

Finalement, la consultation des ressources monolingues a été complétée par l'interrogation de plusieurs dictionnaires de la langue italienne qui nous ont permis de vérifier la signification et parfois la connotation des traductions italiennes. On a choisi le *Sabatini-Coletti* qui est un dictionnaire renommé dans la tradition lexicographique italienne, consultable gratuitement en ligne sur le site web du quotidien « *Il Corriere della Sera* »<sup>38</sup>. Nous avons également consulté le dictionnaire en ligne *Treccani.it*<sup>39</sup>, qui

---

<sup>38</sup> Sabatini-Coletti : [http://dizionari.corriere.it/dizionario\\_italiano/](http://dizionari.corriere.it/dizionario_italiano/)

<sup>39</sup> Treccani : <http://www.treccani.it/vocabolario/>

offre de nombreuses entrées qui n'apparaissent pas dans les autres dictionnaires, notamment les mots régionaux, que nous avons parfois employés comme des équivalents italiens possibles de quelques québécismes.

### 3.1.2 *Dictionnaires Bilingues*

L'analyse contrastive, qui est la deuxième étape de notre travail, sert à contrôler l'équivalence sémantique entre les mots québécois et leur traductions italiennes, et aussi l'équivalence stylistique et la conformité du traduisant au panorama social et culturel de la langue cible. Pour pouvoir mener cette analyse, on a créé un corpus parallèle qui comprend les québécismes du roman dans sa version originale, et leurs cinq traductions italiennes. L'importance du corpus parallèle réside dans le fait que les textes dans les deux langues (FQ et IT) peuvent être comparés, en accédant automatiquement aux différents traduisants proposés dans les traductions italiennes.

Pour pouvoir aborder l'analyse contrastive des québécismes qu'on a sélectionnés, nous nous sommes servis aussi des trois dictionnaires bilingues : le **BOCH** (*Dizionario francese-italiano, italiano-francese*), le **Garzanti** (**Il nuovo Dizionario Garzanti di Francese**) et le **Dif Paravia** (**Il nuovo Hachette Paravia. Dizionario francese-italiano, italiano-francese**).

Nous avons utilisé les versions CD-ROM pour le Garzanti, la version en ligne, sur abonnement, pour le BOCH, et la version CD-ROM pour le Dif Paravia. En général, on a préféré les dictionnaires électroniques car ils présentent des modalités de consultation plus rapide que les versions papier, même s'ils sont encore souvent « *la copie de la version papier, donc leur efficacité dépend de la structuration de la version sur papier* » (JACQUET-PFAU, 2002 : 89).

Enfin, il ne faut pas oublier le facteur le plus important des dictionnaires électroniques : l'espace que les lexicographes ont à leur disposition. Comme l'affirme Lo Nostro (2005) dans son article : « *tout ce qui ne pouvait pas figurer dans un dictionnaire papier, faute d'espace, pourrait prendre sa place dans un dictionnaire électronique* ».

De plus, ces dictionnaires bilingues ont commencé à intégrer un certain nombre des québécismes, vu que, comme on l'a affirmé plusieurs fois dans ce mémoire, le français du Québec est une variété qui diffère du français de référence. Cette variété de

la langue française est devenue ainsi l'objet d'intérêt de plusieurs ouvrages lexicographiques bilingues. En effet, malgré « *l'introduction tardive des entrées québécoises dans les dictionnaires bilingues* » (ZOTTI, 2007 : 41), on voit la volonté des lexicographes de tenir compte des particularités langagières de cette variété francophone (OSTUNI, 2007 : 278). Voyons, donc, en détail, le traitement des québécismes dans les dictionnaires bilingues que nous avons consultés.

Le **Garzanti 2007**, qui hérite sa nomenclature du dictionnaire Le Petit Larousse, est le dictionnaire qui présente le plus grand nombre de québécismes, comme l'observe dans son analyse Zotti (2011 : 51). À ce propos, il faut remarquer que l'augmentation des entrées québécoises dans chaque dictionnaire bilingue coïncide avec la hausse enregistrée à l'intérieur de chaque dictionnaire de langue correspondant (ZOTTI, 2011 : 50), même si la présence des québécismes dans les dictionnaires monolingues reste majeure par rapport aux dictionnaires bilingues. En général, Zotti souligne « *qu'aucune description systématique des emplois québécois n'est envisagée* » (2007 : 41) dans les dictionnaires bilingues, ce qui montre que jusqu'à une certaine époque les dictionnaires reflétaient une vision limitée et de la langue française.

Pour ce qui concerne le **Boch**, la marque topolectale « québec. » est présente mais si on cherche un québécisme traduit dans la partie italien-français de ce dictionnaire, on ne trouvera pas son équivalent québécois à la suite de celui du français de référence. Cela nous confirme qu'un usager francophone n'aura pas à sa disposition un dictionnaire bilingue aussi pour la production en italien. Ce dictionnaire ne s'adresse donc qu'aux seuls utilisateurs italiens, qui s'en servent pour la seule compréhension des québécismes enregistrés (ZOTTI, 2007).

La même observation pourrait être fait pour le **Larousse**, qui comme le Boch, présente la marque « Canad. » lorsqu'il enregistre des québécismes dans la nomenclature française, mais la traduction des québécismes n'est pas présente dans la partie italien-français.

En général, les dictionnaires bilingues français-italien présentent la marque topolectale pour indiquer qu'il s'agit d'un emploi spécifique du français québécois. Cependant, il y a encore des problèmes liés à l'inclusion des québécismes dans les bilingues : les traduisants proposés parfois ne sont pas acceptables parce qu'ils ne correspondent pas au signifié du québécisme (ZOTTI, 2007) ou les mots et expressions ne sont pas insérés dans des contextes à travers des exemples.

Finalement, après avoir vu en détail les ressources lexicographiques qu'on ira utiliser dans notre analyse intralinguistique et contrastive, dans le prochain paragraphe on décrira la base parallèle QU.IT.

### 3.1.3 *Les atouts de QU.IT, sa valeur et son utilité*

QU.IT est une base parallèle de traductions italiennes de la littérature québécoise qui peut être consultée sur le site de l'Université de Bologne<sup>40</sup> (ZOTTI : 2014). À l'état actuel, QU.IT contient des citations illustrant l'emploi des québécismes dans les ouvrages de la littérature québécoise dont les traductions ont été publiées en Italie (voir ZOTTI, 2011 : 450-451). Différents genres et époques y sont représentés : des pièces théâtrales, plusieurs recueils de poésie et de nombreux romans. Il est utile de remarquer la richesse et la variété des québécismes traités dans cette base parallèle. On trouve de nombreux québécismes de registre familier et populaire qui étaient presque complètement absents dans des dictionnaires bilingues. Ces derniers sont ceux qui posent généralement plus de problèmes aux traducteurs à cause de leur présence limitée dans les ressources lexicographiques disponibles (ZOTTI, 2014 : 321). Un autre atout de QU.IT est de donner accès à un grand nombre de *realia* et des locutions idiomatiques du passé et du présent, absents dans d'autres ressources (2014).

La présence d'exemples est ainsi fondamentale dans le repérage de collocations, des séquences figées et des cooccurrences qui peuvent aider le traducteur « à retrouver le concept exprimé même lorsqu'il est dissimulé, par exemple, sous une expression idiomatique » (ZOTTI, 2014). La base QU.IT permet d'accéder à plusieurs contextualisations du mot en discours. Elle « donne une place importante à la dimension contextuelle des mots (équivalence en discours) et par conséquent aussi à la dimension sémantique (équivalence du sens L1 > L2) et stylistique (équivalence du registre et de la connotation L1 > L2) » (ZOTTI, 2014 : 324).

De plus, il faut ajouter que cette base parallèle fonctionne à la fois comme un corpus d'attestation et comme une mémoire de traduction. Comme Zotti (2014 : 323) l'affirme, « la possibilité de visualiser les mots ou les expressions recherchées en contexte lui permet de cerner le sens du message bien avant de commencer à chercher un traduisant ».

---

<sup>40</sup> La base QU.IT. Québec-Italie : [www.quit.unibo.it](http://www.quit.unibo.it)

En conclusion, on pourra affirmer qu'en permettant l'accès au patrimoine linguistique et socioculturel du Québec, cet outil voudrait représenter une « *source d'inspiration pour le traducteur* » (ZOTTI, 2014 : 328) qui est ainsi porté à réfléchir sur le choix traductif à faire.

Après avoir présenté et décrit les ressources lexicographiques que nous utiliserons, dans le prochain paragraphe, on commencera l'analyse intralinguistique et contrastive de six québécoisismes qu'on a sélectionnés comme échantillon pour notre travail dans le roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*. Ce roman est riche en québécoisisme comme le montre la liste complète de québécoisismes du roman que nous avons divisés par typologie en suivant le classement de Poirier.

- **Québécoisismes Lexématiques** : *Adon, Atocas, Bâdrant, Bardasser, Bas de laine, Batêche, Blé d'Inde, Bleuets, Boucane, Bouleau, Brunante, Capot, Catalogne, Cyprès, draveur, Epinette rouge, Épeurant, Fret(te), Foin-bleu, Icitte, Loup-cervier, Maringouins, Merisier, Mouches noires, Norouâ/noroît, Original Portage, Quatre-sept, Siau, Sudet, Tasserie, Track, Veilloches, Vues animées, Wendigo.*
- **Québécoisismes Sémantiques** : *S'adonner, Amitié, Appartement, Armoire, Arpents, Bas, Brûlés, Bûcher, Canot, Carriole, Casser (le chantier), Casque, Chaloupe, Chars, Châssis, Chaudière, Chicane, Cogner, Concessions, Conté, Corder, Correct, Couverte, Dépareillée, Dîner, Drave, S'écarter, États, Fesser, Gang, Gilet (de laine), Godendard, Grée(s), Grouiller, Habitant, Indiens, Malin, Mitaines, Mocassins, Passable, Pieds, Poêle, Pouce, Poudrer, Radouber, Rang, Règne, Rester, Rough, Sauvages, Savane, Souper, Tanné, Tarte, Tire, Traîne, Traîneau, Veiller, Waguine.*
- **Québécoisismes Grammaticaux** : *Des fois, S'écarter, Job, Mouiller, Mouver.*
- **Québécoisismes Phraséologiques** : *À cause que, À soir, Avoir de la façon, Avoir de la misère, Bois dur, Comme de raison, Coureurs de bois, De même, Faire Boucherie, Faire des chicanes, Faire la drave, Rien en tout, Pas en tout (Pantoute), Pas pire, Prendre un coup, Sucre du pays, Une couple d'heures.*
- **Québécoisismes de Statut** : *Abandonner, Accoter, Milles, Billet, Bonhomme, Boss, Chantier, Créatures, Gages, Gaudriole, Patate, Piastra, Place, Province du Québec, Quasiment, Remmancher, Remmancheur, Sacrer, Smart, Virer.*

Nous reprenons ici cette liste, que nous avons déjà présentée dans le premier chapitre de ce mémoire avant d'analyser en détail les six québécoisismes sélectionnés. Ce

sont des québécismes (qui posent un intérêt en traduction ou qui comportent des problèmes traductionnels) pour l'analyse intralinguistique et contrastive que nous aborderons dans les prochains paragraphes.

### 3.2 Analyse intralinguistique et contrastive

#### 3.2.1 Le québécisme lexématique (*Realia*) « *bleuet* »

Citations dans lesquelles il y a le québécisme lexématique *bleuet* dans *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*, Louis Hémon, 1924 :

CITATION 1	Le beau temps continua et dès les premiers jours des juillet les <b><u>bleuets</u></b> mûrirent. (p. 58)
CITATION 2	Dans les brûlés, au flanc des couteaux pierreux, partout où les arbres plus rares laissaient passer le soleil, le sol avait été jusque-là presque uniformément roses, du rose if des fleurs qui couvraient les touffes des bois de charme ; les premiers <b><u>bleuets</u></b> , roses aussi, s'étaient confondus avec ces fleurs ; mais sous la chaleur persistante ils prirent lentement une teinte plus pale, puis bleu de roi, enfin bleu violet, et quand juillet ramena la fête de sainte Anne, leurs plants chargés de grappes formaient de larges taches bleues au milieu du rose des fleurs de bois de charme qui commençaient à mourir. (p. 58)
CITATION 3	Les forêts du pays de Québec sont riches en baies sauvages ; les atocas, les grenades, les raisins de cran, la salsepareille ont poussé librement dans le sillage des grands incendies ; mais le <b><u>bleuet</u></b> , qui est la luce ou myrtille de France, est la plus abondante de toutes les baies et la plus savoureuse. (p. 58)
CITATION 4	Deux ou trois fois au début du juillet Maria alla cueillir des <b><u>bleuets</u></b> avec Téléphore et Alma-Rose ; mais l'heure de la maturité parfaite n'était pas encore venue, et le butin qu'ils rapportèrent suffit à peine à la confection de quelques tartes de proportions dérisoires. (p. 59)
CITATION 5	Les <b><u>bleuets</u></b> étaient bien mûrs. Dans les brûlés, les violets de leurs grappes et le vert de leurs feuilles noyaient maintenant le rose éteint des dernières fleurs de bois de charme. Les enfants se mirent à les cueillir de suite avec des cris de joie ; mais les grandes personnes se dispersèrent dans le bois, cherchant des grosses tales au milieu desquelles on peut s'accroupir et remplir un seau en une heure. (p. 71-72)
CITATION 6	Maria se redressa, le cœur en émoi, et alla rejoindre François Paradis qui s'agenouillait derrière les aunes. Côte à côte il ramassèrent des <b><u>bleuets</u></b>

	quelque temps avec diligence, puis s'enfoncèrent ensemble dans le bois, enjambant les arbres tombés, cherchant du regard autour d'eux les taches violettes des baies mûres. (p. 72)
CITATION 7	Il n'y a encore des <b>bleuets</b> à cueillir, puisque c'est le printemps ; mais ils trouvent quelques bonnes raisons pour s'en aller ensemble dans le bois ; il marche à côté d'elle sans la toucher ni rien lui dire, à travers le bois de charmes qui commence à se couvrir des fleurs roses, et rien que le voisinage est assez pour leur mettre à tous deux un peu de fièvre aux tempes et leur pincer le cœur. (p. 81)

### ANALYSE INTRALINGUISTIQUE :

En comparant les articles des dictionnaires monolingues du français du Québec et du français de référence consultés, nous comprenons que ce mot désigne une espèce d'airelle typique du territoire québécois. En fait, le Petit Robert, l'Usito et le DUF l'indiquent avec la marque « UQ » (Usage Québécois), « régional » ou avec l'indication du pays entre parenthèses : « (Québec) ».

Ce mot est absent de la BDLP où il est mentionné seulement dans un renvoi analogique à *tarte aux bleuets*, mais aucune information sur le mot n'est présentée.

Le DQA et le DQF donnent une définition plutôt similaire à celle du Petit Robert et de l'Usito, mais sans la marque « régional », ce qui est normal s'agissant de dictionnaires différentiels.

Le seul dictionnaire qui fournit plus d'informations est le DFP où on trouve une explication de l'histoire botanique de ce québécoisme.

Après cette brève explication, nous montrons ici les définitions données par les dictionnaires français et québécois à propos du québécoisme *bleuet* :

RESSOURCE	DESCRIPTION
PR	n. m. <u>Région. (Canada)</u> Baie bleu de l'airelle des bois, ou myrtille d'Amérique. <i>Tarte aux bleuets</i> .

<b>TLFI</b>	<u>Bluet du Canada</u> (BESCH. 1845, LITTRÉ, Lar. 19e, Nouv. Lar. ill., GUÉRIN 1892) Nom commun d'une airelle ou myrtille. bleuet (Canada 1930)
<b>USITO</b>	<u>Q/C</u> 1 Baie d'un bleu noirâtre, à saveur douce et acidulée, que produisent diverses espèces d'airelles à port dressé, notamment des espèces indigènes de l'est de l'Amérique du Nord; arbuste produisant ce fruit. renvoi synonymique → myrtille, bleuetier.
<b>DHFQ (BDLP)</b>	Absent – seulement renvoi analogique à : <i>tarte aux bleuets</i>
<b>DFP</b>	<b>BLEUET</b> : n.m. 1. Petit arbrisseau (genre <i>Vaccinium</i> , fam. éricacées) produisant des baies bleues ou noirâtres, comestibles. Un pied, une talle de bleuets. 2. Le fruit de cet arbrisseau. Un pudding aux bleuets. Du vin aux bleuets. ENCYCL. Le bleuet nain a une aire de distribution très vaste dans l'est de l'Amérique du Nord. On le retrouve dans toute l'Ontario septentrional, le Québec méridional, les Maritimes et dans plusieurs États de la Nouvelle-Angleterre. Au Québec, le bleuet trouve son optimum écologique entre le 48° et le 49° degrés de latitude N. Il croit dans un sol acide et sablonneux et est particulièrement abondant après un incendie forestier ou après l'abattage des arbres. Les principales espèces de bleuet nain sont le <i>Vaccinium myrtilloides</i> et le <i>Vaccinium angustifolium</i> ( <i>bleuet bleu</i> ) qui comprend également la variété <i>nigrum</i> ( <i>bleuet noir</i> ). Comme ces espèces sont des petite taille (de 15 à 60 cm), le bleuet est protégé par la neige et peut ainsi survivre dans les régions où les périodes de gel sont importants.
<b>DQA</b>	<b>BLEUET</b> : n.m. 1. Petit arbrisseau ligneux à feuille coriaces qui produit des baies comestibles qui deviennent bleues ou noirâtres en mûrissant. Pénétrer dans une talle de bleuets. → bleuetier 2. Le fruit de cet arbrisseau. → airelle, myrtille. Une tarte aux bleuets.
<b>DUF</b>	<b>BLEUET</b> : n.m. (Québec) Petit arbrisseau (fam. éricacées), qui produit de baies bleues ou noirâtres, comestibles. – <i>Une tarte aux bleuets. Du vin de bleuet.</i>
<b>DQF</b>	<b>BLEUET</b> : 1. [airielle fausse myrtille ( <i>Vaccinium myrtilloides</i> ) et airelle à feuille étroite ( <i>Vaccinium angustifolium</i> ) qui donnent de baies bleues] équival. Myrtille (n. fém., cour.) ( <i>Vaccinium myrtillus</i> ) ; brimbelle (n. fém., région. : Normandie, Provence, Est de la France) - C'est alors qu'il fait la connaissance d'une pauvre fille qui lui apportait des bleuets de la rive opposé de fleuve, où

	elle habitait, dans la concession de la Petite-Misère (Honoré Beaugrand)
<b>Glossaire du parler français au Canada</b>	BLEUET : une espèce d'airielle

À partir de ces informations, *bleuet* peut être classifié parmi les québécismes lexématiques, selon l'axe différentiel parce qu'il n'est pas attesté en français de référence. Selon l'axe historique, *bleuet* est un québécisme d'innovation, puisque, faute d'informations approfondies dans les ressources consultées, nous supposons que l'origine immédiate de son emploi est le Français du Québec.

De plus, *bleuet* est une *realia* québécoise qui indique une « *baie d'un bleu noirâtre, à saveur douce et acidulée, que produisent diverses espèces d'airielles à port dressé, notamment des espèces indigènes de l'est de l'Amérique du Nord* » (Usito). Les *realia* sont de mots et expressions désignant des éléments spécifiques à une culture. À cause de leur lien référentiel avec la réalité, ils sont issus de la culture populaire ou de l'histoire culturelle d'un pays ou d'une région. Encore, les références aux *realia* peuvent comprendre aussi des notions et phénomènes liés aux concepts religieux, éducationnels, tabous, valeurs et institutions. C'est justement pour cette raison que les *realia* sont souvent sources de problèmes pour les traducteurs, puisqu'ils n'ont pas d'équivalent dans la langue cible. (LEPPIHALME, R., 2011 : 126)

Le québécisme *bleuet* figure dans sept citations du roman et, pour cette raison, nous avons décidé d'analyser une citation à la fois que nous comparons ensuite avec les cinq traductions italiennes de notre corpus d'analyse.

### ***Citation 1***

Le beau temps continua et dès les premiers jours des juillet les <b>bleuets</b> mûrirent. (p. 58)	Continuando il bel tempo, ai primi di luglio le <b>more</b> furono mature. (p. 48, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b> ).
	Il bel tempo continuò e, fin dai primi giorni di luglio, i <b>mirtilli</b> maturarono. (p. 65, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b> )
	<i>La traduttrice n'a pas traduit le passage. (Traduction de Melitta, 1954)</i>

Il bel tempo continuò e, ai primi di Luglio le prime **more** erano mature. (p. 67, Traduction de **Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959**)

Ai primi di Luglio, grazie al bel tempo, i **mirtilli** erano maturi. (p. 62, Traduction de **Ugo Piscopo, 1986**)

## Citation 2

Dans les brûlés, au flanc des couteaux pierreux, partout où les arbres plus rares laissaient passer le soleil, le sol avait été jusque-là presque uniformément roses, du rose if des fleurs qui couvraient les touffes des bois de charme ; les premiers **bleuets**, roses aussi, s'étaient confondus avec ces fleurs ; mais sous la chaleur persistante ils prirent lentement une teinte plus pale, puis bleu de roi, enfin bleu violet, et quand juillet ramena la fête de sainte Anne, leurs plants chargés de grappes formaient de larges taches bleues au milieu du rose des fleurs de bois de charme qui commençaient à mourir. (p. 58)

Negli angoli brulli, sul fianco dei pendii rocciosi, dovunque gli alberi più radi lasciavano penetrare il sole, il terreno fino a quel momento era apparso tinto d'un uniforme color di rosa, il rosa vivo dei fiori di cui erano pieni i boschetti di carpini; le prime **more**, di color rosa anch'esse, s'erano confuse con codesti fiori; ma persistendo il caldo, avevano preso lentamente una tenue tinta azzurra ch'era divenuta poi più cupa per volgere infine al violaceo, così che quando giunse, col luglio, la festa di Sant'Anna, i cespugli carichi di grappoli mettevano larghe macchie oscure sullo sfondo rosa dei boschetti che cominciavano a cadere. (p. 48, Traduction de **Lorenzo Gigli, 1924**).

Nei boschi bruciati, sul fianco delle colline pietrose, ovunque gli alberi più radi lasciavano passare il sole, il suolo era stato fino allora quasi uniformemente rosa, del rosa vivo dei fiori che coprivano i boschi di carpini; i primi **mirtilli** di color rosa anch'essi, s'erano confusi coi fiori; ma sotto il caldo persistente presero lentamente una tinta azzurro pallido, poi azzurro vivo, infine azzurro viola e, quando luglio ricondusse la festa di Sant'Anna, le loro piantine, cariche di grappoli formavano larghe chiazze azzurre in mezzo al rosa dei fiori dei carpini che cominciavano a morire. (p. 65, Traduction **anonyme, Gentile Editore, 1945**)

*La traductrice n'a pas traduit le passage.*  
(Traduction de **Melitta, 1954**)

Negli angoli brulli, a fianco dei pendii rocciosi, ovunque gli alberi la, sciassero spiragli al penetrare del sole, il terreno era apparso fino allora di un colore rosa uniforme, dato dai fiori che rivestivano i boschetti di carpini; le prime **more**, dello stesso colore, si erano confuse con i fiori; ma col persistente calore divennero di un rosso più vivo, poi di un azzurro tenero e infine di un solido azzurro violaceo; e quando arrivò la festa di Sant'Anna, i cespugli di more erano larghe isole di azzurro nel mare roseo dei fiori dei carpini, che già cominciavano ad appassire. (p. 67, Traduction de **Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959**)

Prima, invece, negli angoli bui lungo i pendii rocciosi, dovunque passasse il sole e gli alberi si andassero diradando, il suolo appariva tutto un tappeto dal color rosa vivo dei fiori di cui erano pieni i boschetti dei carpini. All'inizio, quindi, i **mirtilli**, anch'essi rosacei, si erano confusi con i fiori, ma poi, persistendo il caldo, lentamente avevano preso una candida tinta azzurra, che era divenuta più cupa e infine violetta. Così a luglio, per la festa di Sant'Anna, i cespugli con i loro grappoli formavano ampie macchie d'azzurro sullo sfondo rosa dei fiori di bosco che ormai cominciavano a perdere i petali. (p. 62, Traduction de **Ugo Piscopo, 1986**)

### Citation 3

Les forêts du pays de Québec sont riches en baies sauvages ; les atocas, les grenades, les raisins de cran, la salsepareille ont poussé librement dans le sillage des grands incendies ; mais le **bleuet, qui est la luce ou myrtille de France, est la plus abondante de toutes les baies et la plus savoureuse.** (p. 58)

Le foreste della regione di Québec sono ricche di frutti selvatici : le bacche, le melegranate, i rāfani, la salsapariglia si sono liberamente sparsi per i varchi aperti dai grandi incendi; ma le **more, che corrispondono alle bacche del mirtillo di Francia, sono i frutti selvatici più abbondanti e più saporiti.** (p. 48, Traduction de **Lorenzo Gigli, 1924**).

Le foreste del paese di Québec sono ricche di bacche selvatiche; le *atocas*, le granate, l'uva di roccia, la salsapariglia son cresciute liberamente nel solco dei grandi incendi; ma il **mirtillo è la più abbondante di tutte le bacche e la più gustosa.** (p. 65, Traduction anonyme, **Gentile Editore, 1945**)

	<i>La traductrice n'a pas traduit le passage.</i> (Traduction de Melitta, 1954)
	Le foreste della regione di Québec sono ricche di frutti selvatici, bacche, melograne, uva spina, salsapariglia, che si sono sparse liberamente fra i varchi aperti dai grandi incendi; ma le <b>more</b> , che sono una specie di <b>mirtillo di Francia</b> , sono il frutto più abbondante e saporoso. (p. 67-68, Traduction de Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959)
	I boschi del Québec abbondano di frutti selvatici : le bacche, le melegrane, l'uva selvatica, la salsapariglia si sono potute espandere liberamente negli spazi aperti dai grandi incendi; ma i <b>mirtilli</b> sono i frutti selvatici più abbondanti e saporiti. (p. 62, Traduction de Ugo Piscopo, 1986)

#### Citation 4

Deux ou trois fois au début du juillet Maria alla cueillir des <b>bleuets</b> avec Télésphore et Alma-Rose ; mais l'heure de la maturité parfaite n'était pas encore venue, et le butin qu'ils rapportèrent suffit à peine à la confection de quelques tartes de proportions dérisoires. (p. 59)	Ai primi di luglio Maria si recò due o tre volte con Telesforo ed Alma Rosaa raccogliere le <b>more</b> ; ma il tempo della maturazione perfetta non era ancora venuto e le more che essi portarono a casa servirono appena a preparare qualche torta di proporzioni molto ridotte. (p. 49, Traduction de Lorenzo Gigli, 1924).
	Due o tre volte, al principio di luglio, Maria a raccogliere <b>mirtilli</b> con Télésphore e Alma-Rose; ma l'ora della perfetta maturazione non era ancora giunta, e il bottino che essi portarono a casa bastò appena alla confezione di poche torte di proporzioni ridicole. (p. 66, Traduction anonyme, Gentile Editore, 1945)
	<i>La traductrice n'a pas traduit le passage.</i> (Traduction de Melitta, 1954)
	Due o tre volte, ai primi di Luglio, Maria andò con Telesforo e Alma Rosa a cogliere le <b>more</b> ; ma la piena maturazione non era

ancora avvenuta, e il loro raccoltò bastò a malapena a confezionare qualche torta di proporzioni piuttosto minuscole. (p. 68, Traduction de **Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959**)

All'inizio di luglio, Maria, Alma-Rose e Télésphore andarono un paio di volte nel bosco per la raccolta dei **mirtilli**; ma non erano ancora ben maturi, così quelli che portarono a casa bastarono appena a preparare dei dolcetti davvero ridicoli. (p. 63, Traduction de **Ugo Piscopo, 1986**)

### Citation 5

<p>Les <b>bleuets</b> étaient bien mûrs. Dans les brûlés, les violets de leurs grappes et le vert de leurs feuilles noyaient maintenant le rose éteint des dernières fleurs de bois de charme. Les enfants se mirent à les cueillir de suite avec des cris de joie; mais les grandes personnes se dispersèrent dans le bois, cherchant des grosses tiges au milieu desquelles on peut s'accroupir et remplir un seau en une heure. (p. 71-72)</p>	<p>Le <b>more</b> erano mature. Nelle macchie i loro grappoli violacei ed il loro fogliame verde nascondevano il rosa pallido degli ultimi fiori di carpino. I ragazzi si misero tosto all'opera cogliendo i frutti con grida di gioia; ma i grandi si dispersero nel bosco alla ricerca dei cespugli più fitti che sono così carichi di more da poterne riempire un secchio in un'ora. (p. 62, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>I <b>mirtilli</b> erano ben maturi. Nei boschi bruciati, il viola dei loro grappoli e il verde delle foglie soffocava ora il rosa spento degli ultimi fiori dei carpini. I bambini cominciarono a coglierli subito con gridi di gioia; ma i grandi si sparsero nel bosco, cercando i grossi cespugli fra i quali ci si può accoccolare e riempire un secchio in un'ora. (p. 80-81, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b>)</p>
	<p>I <b>mirtilli</b> erano proprio perfettamente maturi: nelle radure bruciate dopo il disboscamento i loro pesanti grappoli color violetto-azzurro e il verde delle foglie brillanti faceva delle splendide masse di colore. I due bambini, Telesforo e Alma Rosa si misero subito a cogliere lanciando giubilanti grida a ogni nuovo cespuglio carico in cui si imbattevano. Telesforo era orgoglioso dell'incarico ricevuto da suo padre: a mezzogiorno doveva salire su una collinetta e</p>

dar fiato ad un enorme corno da pastore per avvertire i raccoglitori dispersi di radunarsi a mangiare. Gli adulti infatti si erano dispersi tra gli alberi cercando con l'occhio sperimentato, i cespugli più ricchi, in mezzo ai quali si accovacciavano col grosso secchio tra le ginocchia riempiendolo in un'ora... (p. 71-72, **Traduction de Melitta, 1954**)

Le **more** erano ben mature. Nelle macchie il loro color viola e il verde delle foglie soffocavano il tenue rosa degli ultimi fiori di capino. I ragazzi si misero subito all'opera con piccoli gridi di gioia, mentre i grandi si impegnavano a cercare, nel bosco più fitto, cespugli più grossi con i quali in un'ora si può riempire tutto un secchio. (p. 84-85, Traduction de **Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959**)

I **mirtilli** erano ormai maturi. Nelle macchie, col viola dei loro grappoli e col verde intenso delle foglie nascondevano il rosa pallido degli ultimi fiori di carpino. I ragazzi partirono subito all'assalto con gridolini di gioia, i grandi invece si sparpagliarono di qua e di là nel bosco alla ricerca dei cespugli più fitti e più carichi per poter comodamente riempire un secchio nel giro di qualche oretta. (p. 78, **Traduction de Ugo Piscopo, 1986**)

### Citation 6

<p>Maria se redressa, le cœur en émoi, et alla rejoindre François Paradis qui s'agenouillait derrière les aunes. Côte à côte il ramassèrent des <b>bleuets</b> quelque temps avec diligence, puis s'enfoncèrent ensemble dans le bois, enjambant les arbres tombés, cherchant du regard autour d'eux les tache violettes des baies mûres. (p. 72)</p>	<p>Maria si rialzò, col cuore che le balzava in petto, e raggiunse Francesco Paradis che stava inginocchiato dietro un gruppo di ontani. Per qualche tempo colsero insieme con attenzione i <b>frutti</b>, poi penetrarono nel bosco scavalcando i tronchi caduti e cercando di scoprire intorno le macchie violette delle bacche mature. (p. 62, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>Maria si alzò, col cuore palpitante, e raggiunse François Paradis che s'inginocchiava dietro gli ontani. Fianco a fianco raccolsero i <b>mirtilli</b> per un poco, diligentemente, poi s'inoltrarono insieme nel bosco, scavalcando gli alberi caduti, cercando con lo sguardo tutt'intorno le macchie viola</p>

	delle bacche mature. (p. 81, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b> )
	Maria si levò tosto di lì e si diresse verso la voce; era davvero superbo quel cespuglio! I flessibili rami si piegavano fino a terra per il peso dei frutti; Francesco era proprio stato fortunato. Si misero a sgranare <b>bacche</b> con tale sveltezza che in breve i loro due secchi furono colmi... E ancora nereggiavano tanti mirtilli! Si sedettero per riposare su un tronco d'albero. (p. 73, <b>Traduction de Melitta, 1954</b> )
	Maria si alzò, con il cuore che le batteva forte, e andò a raggiungere Francesco Paradis che stava inginocchiato dietro a un gruppo di ontani. Fianco a fianco stettero per qualche minuto a cogliere <b>more</b> in silenzio, poi si inoltrarono nel bosco, scavalcando i tronchi abbattuti, cercando con gli occhi attorno i cespuglio violacei di more mature. (p. 85, Traduction de <b>Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959</b> )
	Maria si girò col cuore in gola e raggiunse François, che stava in ginocchio dietro alcuni ontani. A fianco a fianco raccolsero i <b>mirtilli</b> con estrema diligenza, poi si avviarono insieme nel profondo del bosco, scavalcando i tronchi caduti, alla ricerca delle macchie violette delle bacche mature. (p. 78-79, <b>Traduction de Ugo Piscopo, 1986</b> )

### Citation 7

Il n'y a encore des <b>bleuets</b> à cueillir, puisque c'est le printemps ; mais ils trouvent quelques bonne raison pour s'en aller ensemble dans le bois ; il marche à côté d'elle sans la toucher ni rien lui dire, à travers le bois de charmes qui commence à se couvrir des fleurs roses, et rien que le voisinage est assez pour leur mettre à tous deux un peu de fièvre aux tempes et leur pincer le cœur. (p. 81)	Non vi sono ancora le <b>more</b> da cogliere, perché è primavera, ma essi trovarono qualche altra buona ragione per andarsene insieme nel bosco. (p. 71, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b> ).
	Non ci sono ancora <b>mirtilli</b> da cogliere, perché è primavera; ma essi trovarono qualche

	buona scusa per andarsene insieme nel bosco; egli le cammina accanto senza toccarle e dirle niente, attraverso i carpini che cominciano a a coprirsi di fiori rosa, e la vicinanza sola basta a metter loro un po' di febbre alle tempie e a stringere i loro cuori. (p. 91, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b> )
	<i>La traductrice n'a pas traduit le passage.</i> ( <b>Traduction de Melitta, 1954</b> )
	Non ci sono ancora <b>more</b> da cogliere, ma essi trovarono lo stesso un pretesto per andarsene soli nel bosco : lui cammina a fianco di lei, senza sfiorarla né rivolgerle la parola, perché il solo sentirsi vicini basta a dar loro calore alle tempie e palpiti al cuore. (p. 95, Traduction de <b>Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959</b> )
	È primavera, e non è ancora il tempo dei <b>mirtilli</b> , tuttavia riescono a trovare qualche scusa valida per addentrarsi nel bosco loro due soli. Lui è al suo fianco senza toccarla e dirle nulla, attraverso i boschetti di carpini dove cominciano a spuntare i primi fiori rosa : la sola vicinanza basta a metter la febbre nelle vene a tutt'e due e a schiacciar loro il cuore per l'emozione. (p. 88-89, <b>Traduction de Ugo Piscopo, 1986</b> )

## ANALYSE CONTRASTIVE

Le québécoisisme lexématique *bleuet* est une *realia*. Ce mot dénote donc une réalité qui est typique du Québec, comme on l'a déjà remarqué dans les pages précédentes.

Une occurrence qui mérite de l'attention est la troisième où Louis Hémon lui-même donne des informations sur le mot par le biais d'une glose explicative. Cette glose résulte être une véritable aide au traducteur qui peut, ainsi, mieux comprendre les caractéristiques du *bleuet*, une variété inconnue en Europe.. Il écrit : « [...] *le bleuet, qui est la luce ou myrtille de France, est la plus abondante de toutes les baies et la plus savoureuse* » (HÉMON, 1924 : 58). Cette glose explicative pourrait être utile aussi aux traducteurs afin d'expliquer le parallèle avec le myrtille de France, même si dans les faits tous les traducteurs rendent la *realia* avec « *mirtillo* » ou avec « *mora* ».

En général, on peut affirmer que les traducteurs italiens se sont partagés dans le choix des traduisants : deux, Gigli et Cadeddu Fanciulli, ont choisi de rendre toujours le québécoisme avec « *mora* » qui n'est pas le mot approprié parce que en italien, avec ce traduisant, on désigne un autre référent. Ci-dessous nous avons recopié les images qui représentent le *bleuet* (img.1) et la « *mora* » (img.2) qui montrent la différence entre les deux baies. Cette distinction peut sembler banale aux yeux d'un lecteur italien, mais nous avons décidé de l'illustrer pour des raisons de clarté :



Bleuet (img.1)



Mora (img. 2)

Les deux autres traducteurs, celui anonyme et Piscopo, ont décidé d'utiliser dans toutes les occurrences, comme traduisant, l'hypéronyme italien « *mirtillo* » qui est le nom général de l'espèce de baie désignée, en fait on parle des deux variété différentes de la même espèce botanique. Cette proposition est plus adéquate par rapport à « *mora* ».

À ce propos, nous avons cherché sur Google Images deux images qui représentent le myrtille européen, mot employé aussi dans les pays francophones en Europe pour indiquer la variété européenne de cette baie (img. 3) et le *bleuet* (img. 4) pour montrer que par cette proposition de traduction, on est plus proche du référent québécois.



Myrtille européen (img.3)



Bleuet (img.4)

En regardant ces deux images on comprend que les référents dénotent deux réalités similaires, le *bleuet* est plus grand. Voyons maintenant les définitions de ces mots données par le dictionnaire monolingue italien consulté : Treccani.

## MIRTILLO

RESSOURCE	DESCRIPTION
TRECCANI	<i>mirtillo s. m. [dal fr. myrtille, der. del lat. myrtus «mirto»]. – Nome di varie specie di piante ericacee del genere vaccinio, e in partic. di <i>vaccinium myrtillus</i>, piccolo arbusto che cresce anche in Italia su suolo acido di boschi, brughiere e pascoli oltre i 1000 m, comune sulle Alpi e raro nell'Appennino centro-settentr.: ha rami angolosi, foglie seghettate e, per frutto, una bacca (detta anch'essa mirtillo) nero-azzurrognola, grossa poco più di un pisello, usata nella preparazione di marmellate e liquori, e contenente principî con proprietà antidiarroiche. M. rosso (<i>Vaccinium vitisidaea</i>), altro nome della vite d'orso. M. blu, o m. falso (<i>Vaccinium uliginosum</i>), arbusto diffuso sui monti dell'emisfero boreale, con bacche più grosse e scure di quelle del mirtillo comune e come queste utilizzate nella preparazione di marmellate; da esse, inoltre, si ricava un succo adoperato per colorare i vini o, fermentato, per produrre una bevanda a bassa gradazione alcolica, il cosiddetto vino di mirtilli.</i>

La définition du Treccani est assez exhaustive mais elle n'est pas suffisante à montrer la différence entre le « *mirtillo* » italien et le *bleuet* québécois.

Nous avons fait une recherche aussi dans les quatre dictionnaires bilingues les plus commercialisés : le Boch, le Garzanti 2007, le Dif Paravia 2007 et le Larousse 2006.

RESSOURCE	DESCRIPTION
BOCH	BLEUET: bleuet /bløε/ o bluet s. m.(bot.) fiordaliso. → bleuetière /bløεtjεr/ o bleuetterie /bløεtri/ s. f.(quebec.) terreno coltivato a mirtilli.
GARZANTI 2007	BLEUET : 2. mirtillo (Canada)
DIF PARAVIA 2007	BLEUET : 1. (réchaud) Fornello a (gas) per picnic, 2.CAN. (myrtille) mirtillo.
LAROUSSE 2006	BLEUET s.m. 1 (Bot) fiordaliso. 2 (Canada) (fruit) mirtillo

Dans ce cas les dictionnaires bilingues donnent comme correspondant le mot « *mirtillo* » qui est le même traduisant utilisé par le traducteur anonyme et par Ugo Piscopo. De plus, tous les dictionnaires soulignent l'appartenance de ce mot au français du Québec en utilisant les marques topolectales « Can. », « Canada » et « Québec ».

Nous avons jugé utile pour notre analyse de consulter un texte italien qui traite les différents espèces botaniques en Italie et dans le monde : *Atlante dei frutti antichi in Italia* de Elena Tibiletti et Mariagrazia Tibiletti Bruno (2010). Dans ce livre, tous les

fruits sont décrits et parmi eux, il y a aussi des pages dédiées aux baies. Aux pages 218-219, on parle du myrtille :

#### MIRTILLO BLU

Nome scientifico : *Vaccinium myrtillus*

Famiglia : Ericacee

Caratteristiche botaniche : è diffuso nei boschi di varie parti d'Italia (e d'Europa), e nel sottobosco del castagneto forma solitamente un "prato" di piantine. La pianta del mirtillo è un cespuglio alto 10-15 cm, con radici robuste ma superficiali, rametti consistenti, e foglie coriacee, piccole, ovali, alterne, di colore verde scuro, con un picciolo cortissimo, le quali in autunno si arrossano prima di cadere.

I fiori sono isolati, portati all'ascella delle foglie, di forma quasi globulare.

Da fiori nascono i frutti, piccole bacche globose che da verdi divengono prima rossicce e poi nere a maturazione, ricoperte da una pruina durevole, per cui ogni bacca sembra azzurrognola. Il sapore è acidulo e aromatico ma dolce, e la polpa succosa contiene piccolissimi semi. Maturano fra la fine di luglio e settembre, a seconda della zona geografica.

#### MIRTILLO AMERICANO

Nome scientifico : *Vaccinium corymbosum*

Famiglia : Ericacee

Caratteristiche botaniche : ne esistono parecchie varietà ottenute per incroci, a fruttificazione scalare, cioè di tipo precoce, medio o tardivo. È una pianta piuttosto alta (fino a 1m, mentre in natura arriva a 2-3 m). Nell'aspetto ricorda un po' il ribes nero. Le foglie sono molto più grandi di quelle del mirtillo nostrano, glabre, ovato-allungate con apice appiattito e margini interi o appena seghettati, ma ugualmente ingialliscono e si arrossano per poi cadere in autunno.

I fiori sono invece uguali a quelli del mirtillo europeo, bianchi con una sfumatura rosa, però riuniti in grappoli.

I frutti nero-azzurri, pruinosi, maturano in genere tra giugno e luglio, e sono di dimensioni maggiori.

VARIETÀ BLACK GIANT MISSOURI:

Denominazione comune : Mirtillo Nero Gigante Americano (BLEUET GÉANT)

Caratteristiche del frutto: frutto grosso come una ciliegia, di colore blu.

En lisant ces descriptions on comprend bien la différence qu'il y a entre le « mirtillo » et le *bleuet* dont son traduisant correct pourrait être « *Mirtillo Americano* ». Nous reprendrons ce raisonnement dans les prochaines pages.

Analysons maintenant les traductions de *bleuet* dans la sixième occurrence du corpus : Gigli et Melitta ont traduit le québécois avec les mots italiens « *frutti* » et « *bacche* » qui sont la traduction de fruits sauvages et baies. Ces deux traduisants sont le résultat d'une stratégie traductive qui se sert de l'utilisation d'un hyperonyme italien pour rendre le mot vedette français. De plus, en utilisant ces deux mots pour traduire *bleuet*, les deux traducteurs recourent à deux mots différents par rapport à ceux qu'ils

ont utilisé jusqu'à ce moment, probablement à cause du fait que le même mot était écrit aussi dans les lignes précédentes.

Après avoir effectué des recherches sur Internet, sur Google Images, et avoir consultés toutes les définitions des dictionnaires français, québécois et italiens aussi, on est arrivé à la conclusion qu'un traduisant approprié pourrait être « *mirtillo americano* ». En italien il n'y a pas de mot qui puisse rendre exactement la signification du québécisme lexématique *bleuet*.

En faisant le choix de ce traduisant qui fonctionnerait dans tous les contextes, on utilise la technique traductive de l'adaptation avec une opération d'adjonction qui consiste en l'ajout d'informations inexistantes dans le texte original (« *americani* ») par le biais d'une expansion. L'adaptation est citée au septième rang des procédés de traduction de Vinay et Darbelnet (1958) dans *Stylistique comparée du français et de l'anglais* et, normalement, elle intervient lorsque la réalité à laquelle se réfère le texte original n'existe pas dans la culture cible. Son objectif est celui de réaliser une sorte d'équivalence de situations. (GUIDÈRE, 2008 : 86)

En conclusion, on peut affirmer que « *mirilli americani* » serait la traduction la plus adéquate à notre avis, hors du contexte littéraire, car la référence à la réalité de l'Amérique du Nord, dont le Canada fait partie, devient explicite.

Il faut cependant prendre en considération un autre facteur qui se révèle être fondamental en traduction. C'est le genre littéraire, vu que le québécisme *bleuet* apparaît dans un roman.

Pour cette raison on est convaincu qu'on peut accepter le traduisant proposé par le traducteur anonyme de Gentile Editore, en 1945, et par Piscopo en 1986 : « *mirilli* ». Leur proposition est adéquate, compte tenu du contexte. Le traduisant qu'on a proposé, « *mirilli americani* », est sans doute plus spécifique et rend mieux la réalité québécoise mais il est aussi moins approprié dans un texte littéraire qui doit être directe, immédiate et pas nécessairement trop spécifique.

### 3.2.2 *Le québécisme sémantique « drave »*

Les québécismes sémantiques sont des mots dont le signifiant existe dans le Français de référence, mais avec un ou d'autres sens. Ici, on analysera les deux signifiés

relatifs aux systèmes linguistiques du français de référence et du français du Québec et on se concentrera sur leur différence.

On va voir ainsi les citations dans lesquelles il y a le québécoisme sémantique *drave* dans *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*, Louis Hémon, 1924 :

CITATION 1	La mère Chapdelaine, qui l'aimait et que l'idée de son labeur solitaire pour la bonne cause remplissait d'ardente sympathie, prononça des paroles d'encouragement. -Ça ne va pas si vite seul, c'est vrai ; mais un homme seul nourrit sans grande dépense, et puis votre frère Égide va revenir de la <b>drave</b> avec deux, trois cents piastres pour le moins, en temps pour les foins et la moisson, et si vous restez tous les deux icitte l'hiver prochain, dans moins de deux ans vous aurez une belle terre. (p. 59-60)
CITATION 2	Les chantiers, <b>la drave</b> , ce sont les deux chapitres principaux de la grande industrie du bois, qui pour les hommes de la province de Québec est plus importante encore que celle de la terre. D'octobre à avril les haches travaillent sans répit et les forts chevaux traînent les billots sur la neige jusqu'aux berges des rivières glacées ; puis, le printemps venu, les piles des bois s'écroulent l'une après l'autres dans l'eau neuve et commencent leur longue navigation hasardeuse à travers les rapides. (p. 60)
CITATION 3	-C'est vrai que j'avais coutume de prendre un coup pas mal, quand je revenais des chantiers et de la <b>drave</b> ; mais c'est fini. Voyez-vous, quand un garçon a passé six mois dans le bois à travailler fort et à avoir de la misère et jamais de plaisir, et qu'il arrive à la Tuque où à Jonquière avec toute la paye de l'hiver dans sa poche, c'est quasiment toujours que la tete lui tourne un peu : il fait de la dépense et il se met chaud, des fois... Mais c'est fini. (p. 74-75)
CITATION 4	-Je les aimais bien tous les deux, a-t-elle avoué à Maria. Et je pense bien que c'était Zotique que j'aimais le mieux ; mais il est parti <b>faire la drave</b> sur la rivière Saint-Maurice ; il ne devait pas revenir avant l'été ; alors Roméo m'a demandée et j'ai répondu oui. Je l'aime bien lui aussi. (p. 82)

### ANALYSE INTRALINGUISTIQUE

Le québécoisme *drave* est sémantique : le signe est absent seulement de la BDLP, mais dans les autres dictionnaires monolingues il est indiqué comme régionalisme du Canada, ce qui est souligné par la marque topolectale spécifique « Québec » ou « Canada ». De plus, dans USITO, le DFP, le DQA et le DUF, on souligne son appartenance à une langue vieillie par la marque « Anc. ».

On peut classer *drave* sur l'axe différentiel comme un québécoisme sémantique et sur l'axe historique comme un anglicisme. En fait, dans le PR, DFP et dans le Glossaire du Parler québécois son étymologie est signalée. Il dérive de l'anglais « *to drive* ». En

s'agissant d'un québécisme sémantique, *drave* a deux significations différentes selon que l'on parle du français de référence ou de celui du Québec. La signification du mot en français de référence est « Petite plante herbacée de la famille des Crucifères qui pousse notamment dans les Alpes ». Elle figure dans le PR et le TLFI et est précédée de la marque « BOT. ». On découvre ainsi que *drave* est un technoclecte. Au contraire, en Français du Québec, on entend, par *drave*, le transport du bois sur un cours d'eau : « *flottage du bois* » (DQF).

C'est à cause de leur double signification que les québécismes sémantiques comme *drave* peuvent causer beaucoup de problèmes aux traducteurs qui risquent de ne pas reconnaître le québécisme en considérant seulement le sens du français de référence.

Voyons ci-dessous les définitions proposées par les dictionnaires monolingues consultés :

RESSOURCE	DESCRIPTION
PR	<p><b><u>DRAVE : 1</u></b>, n.f.- espagnol draba- Plante herbacée (crucifères) à fleurs blanches.</p> <p><b><u>DRAVE : 2</u></b>, n.f. -1880, adaptation de l'anglais <i>drive</i> – anglic.</p> <p>RÉGION. (Canda) Flottage du bois ; action de diriger le transport du bois flotté par eau. « Ce n'était pas le torrent des hommes lorsque après les draves, ils dévalaient de la montagne, et se précipitaient dans le chemin des maisons » Savard → faire la drave : draver.</p>
TLFI	<p><b><u>DRAVE : 1</u></b>, subst. fém.</p> <p>BOT. Petite plante herbacée de la famille des Crucifères qui pousse notamment dans les Alpes.</p> <p><b><u>DRAVE : 2</u></b>, subst. fém.</p> <p>Région. (Canada). Transport de troncs d'arbres flottés; p. méton. époque de l'année où il s'effectue. Synon. flottage.</p> <p>P. méton.</p> <p>Ensemble de troncs ainsi transportés. Au printemps, la drave recouvrait le fleuve de ses trains de bois flottés (...) que les draveurs (...) dirigeaient de méandres en méandres (GENEVOIX, Routes avent., 1958, p. 103).</p> <p>Chantier de flottage. Votre frère Égide va revenir de la drave avec deux, trois cents piastres pour le moins (HÉMON, Chapdelaine, 1916, p. 72)</p>
USITO	<p><b><u>DRAVE</u></b> : [drav] n. f.</p> <p>Q/C ancien Action de transporter du bois (généralement des troncs d'arbres abattus) en le faisant flotter sur un cours d'eau. renvoi synonymique flottage.</p> <p>« il est parti faire la drave sur la rivière Saint-Maurice; il ne devait</p>

	pas revenir avant l'été » (L. Hémon, 1916).
<b>DHFQ (BDLP)</b>	Absent
<b>DFP</b>	<b><u>DRAVE</u></b> : n. f. ANC Transport, flottage du bois par eau. Faire la drave. – De l'angl. <i>To drive</i> .
<b>DQA</b>	<b><u>DRAVE</u></b> : n.f. (Anciennt.) Transport de billes de bois par flottage. Faire la drave était très dangereux.
<b>DUF</b>	<b><u>DRAVE</u></b> : n. f. (Québec) Anc. Transport, flottage du bois par eau vers une scierie ou une usine de pâte à papier.
<b>DQF</b>	<b><u>DRAVE</u></b> : (n. fém.) [transport du bois par flottage sur les rivières] : flottage du bois ; flottage -L'activité de la drave consistait à diriger les billes de bois sur la rivière et à les acheminer jusqu'à l'usine de transformation.
<b>Glossaire du Parler français au Canada</b>	<b><u>DRAVE</u></b> : s.f, Flottage, transport du bois par eau. Ex. faire la drave = flotter du bois Etym. Angl. <i>To drive</i>

Le québécoisisme *drave* figure dans quatre citations du roman *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*. Dans ce paragraphe, nous analyserons chaque citation avec ses cinq traductions. Les traducteurs ont décidé d'utiliser des stratégies différentes pour traduire le québécoisisme Sémantique *drave*. Gigli, le traducteur anonyme et Fanciulli ont opté pour le traduisant italien « *segheria* ». Dans la plupart des cas, Melitta n'a pas traduit le passage où *drave* était employé et Piscopo a décidé de ne pas traduire le mot en le gardant en français. Il utilise ainsi la stratégie traductive de l'emprunt théorisé par Vinay et Darbelnet (1958) (PODEUR, 2002) a repris ces théories et les a appliquées à l'italien).

### ***Citation 1***

<p>La mère Chapdelaine, qui l'aimait et que l'idée de son labeur solitaire pour la bonne cause remplissait d'ardente sympathie, prononça des paroles d'encouragement. -Ça ne va pas si vite seul, c'est vrai ; mais un homme seul nourrit sans grande dépense, et puis votre frère Égide va revenir de la <b><u>drave</u></b> avec deux, trois cents piastres pour le moins,</p>	<p>La mamma Chapdelaine, che voleva bene ad Eutropio e che il pensiero del suo lavoro solitario per la buona causa riempiva d'ardente simpatia, gli rivolse alcune parole d'incoraggiamento. -Non si cammina molto in fretta quando si è soli, è vero; ma un uomo solo vive senza grande spesa, e poi vostro fratello Egidio sta per tornare dalla <b><u>segheria</u></b> con duecento o</p>
--	--

<p>en temps pour les foins et la moisson, et si vous restez tous les deux icitte l'hiver prochain, dans moins de deux ans vous aurez une belle terre. (p. 59-60)</p>	<p>trecento piastre per lo meno, proprio in tempo per la falciatura del fieno e per la mietitura, e se l'inverno prossimo restate qui tutt'e due, entro un paio d'anni avrete anche voi il vostro bel pezzo di terra. (p. 50, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>Mamma Chapdelaine, che gli voleva bene e che l'idea del suo lavoro solitario per la buona causa riempiva di ardente simpatia, pronunciò parole di incoraggiamento. «Le cose non così presto da solo, è vero; ma un uomo solo si nutre senza grandi spese, e poi vostro fratello Egide sta per tornare dalla <u>«segheria»</u> con due, trecento piastre almeno, in tempo per la fienangione e la mietitura, e se rimarrete tutti e due qui l'inverno prossimo, in meno di due anni avrete una bella terra.» (p. 67, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b>)</p>
	<p><i>La traductrice n'a pas traduit le passage.</i> <b>(Traduction de Melitta, 1954)</b></p>
	<p>Mamma Chapdelaine, che gli voleva bene e lo teneva in gran simpatia per quel suo lavoro solitario a favore della buona causa, ebbe per lui delle parole d'incoraggiamento. « Certo non si va molto in fretta da soli, ma un uomo solo si mantiene anche una spesa molto minore; e poi vostro fratello Egidio sta per tornare dalle <u>segherie</u> con due o trecento piastre e sarà qui in tempo per la falciatura del fieno e per la mietitura. Se l'inverno prossimo rimarrete qui entrambi, vedrete che in un paio d'anni avrete anche voi il vostro bel pezzo di terra». (p. 69, Traduction de <b>Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959</b>)</p>
	<p>Mamma Chapdelaine, che gli voleva bene e soprattutto per lui una gran simpatia a causa della sua solitudine, ebbe parole d'incoraggiamento : «Certo, da soli è una sofferenza, in cambio però c'è il vantaggio di non spendere tanto. Inoltre, vostro fratello Egide sta per tornare dalla <u>drave</u> con almeno due-trecento piastre, e si è ancora in tempo di falciatura del fieno e la mietitura. Poi, se l'inverno prossimo restate qui insieme, in un paio di anni esce anche per voi due un bel pezzo di terra». (p. 64, <b>Traduction de Ugo Piscopo, 1986</b>)</p>

## Citation 2

<p>Les chantiers, <b>la drave</b>, ce sont les deux chapitres principaux de la grande industrie du bois, qui pour les hommes de la province de Québec est plus importante encore que celle de la terre. D'octobre à avril les haches travaillent sans répit et les forts chevaux traînent les billots sur la neige jusqu'aux berges des rivières glacées ; puis, le printemps venu, les piles des bois s'écroulent l'une après l'autre dans l'eau neuve et commencent leur longue navigation hasardeuse à travers les rapides. (p. 60)</p>	<p>I cantieri, <b>la segheria</b> : ecco le due basi della grande industria del legno che per gli uomini della regione di Québec è più importante ancora di quella della terra. Dall'ottobre all'aprile le scuri lavorano senza posa e i forti cavalli trascinano i tronchi sulla neve sino agli argini dei fiumi ghiacciati; poi, venuta la primavera, le cataste precipitano l'una dopo l'altra nell'acqua corrente ed iniziano la loro lunga e fortunosa navigazione trasportate dalle rapide. (p. 50, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>I cantieri, la <b>segheria</b> sono i due principali settori della grande industria del legno che, per gli uomini della provincia di Québec, è ancor più importante di quella della terra. Da ottobre ad aprile, le accette lavorano senza posa e forti cavalli, trascinano i tronchi sulla neve alle sponde dei fiumi ghiacciati; poi, venuta la primavera. Le cataste di legno crollano una dopo l'altra nell'acqua nuova e cominciano la loro lunga perigliosa navigazione attraverso le rapide. (p. 67-68, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b>)</p>
	<p><i>La traductrice n'a pas traduit le passage.</i> (Traduction de <b>Melitta, 1954</b>)</p>
	<p>Cantiere e <b>segheria</b> sono le due grandi basi dell'industria del legname nelle forsete, che per gli uomini del Québec rappresenta un'industria ancora più importante di quella della coltivazione. Dall'Ottobre all'Aprile le scuri lavorano senza posa, mentre i robusti cavalli trascinano i tronchi sulla neve fino agli argini dei fiumi ghiacciati; poi, venuta la primavera, le cataste precipitano una dopo l'altra nell'acqua e iniziano la loro fortunosa navigazione, trasportate dalla corrente. (p. 70, Traduction de <b>Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959</b>)</p>
	<p>Il cantiere e la <b>drave</b> sono le due voci fondamentali della grande industria del legno, che nel Québec è più importante dell'attività agricola. Da ottobre ad aprile si lavora di</p>

scure senza sosta, mentre cavalli gagliardi trascinano i tronchi sulla neve fino alle rive dei fiumi ghiacciati. Poi, all'arrivo della primavera, le pile scivolano una dietro l'altra nell'acqua corrente, **e così, in una lunga avventura attraverso rapide e cascate, inizia la drave, la navigazione del legname.** (p. 64-65, Traduction de Ugo Piscopo, 1986)

### Citation 3

<p>C'est vrai que j'avais coutume de prendre un coup pas mal, quand je revenais des chantiers et de la <b><u>drave</u></b> ; mais c'est fini. Voyez-vous, quand un garçon a passé six mois dans le bois à travailler fort et à avoir de la misère et jamais de plaisir, et qu'il arrive à la Tuque où à Jonquière avec toute la paye de l'hiver dans sa poche, c'est quasiment toujours que la tête lui tourne un peu : il fait de la dépense et il se met chaud, des fois... Mais c'est fini. (p. 74-75)</p>	<p>-É vero che, quando ritornavo dai lavori delle <b><u>segherie</u></b> e dei cantieri, avevo l'abitudine di prendere qualche sbornia ; ma ora è finita. Perché, sapete, a un giovanotto che ha passato sei mesi in un bosco a lavorare come un bue e a fare della miseria senza mai un momento di sollievo, quando arriva alla Tuque o a Jonquières con l'intera paga dell'inverno in tasca, la testa deve girare per forza : si dà alla pazzia gioia, si riscalda, e certe volte... Ma ora è finita. (p. 64, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>«È vero che una volta avevo l'abitudine di bere molto, quando tornavo dai cantieri o dalla <b><u>chiusa</u></b>; ma è finita. Vedete quando un giovane ha passato sei mesi nei boschi lavorando molto e pieno di guai senza alcun piacere, e se ne viene a la Tuque o a Jonquières con tutta la paga dell'inverno in tasca, succede quasi sempre che la testa gira un poco: fa delle spese e si scalda, qualche volta... Ma è finita. » (p. 83-84, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b>)</p>
	<p>«Ebbene è vero; quando ritornavo dai <b><u>cantieri</u></b>, dopo sei mesi di privazioni e di fatiche, con tutta la paga in tasca, è vero che prendevo delle sbornie solenni e per molte volte in fila. Ma ora basta!». (p. 75-76, <b>Traduction de Melitta, 1954</b>)</p>
	<p>« È vero che avevo l'abitudine di bere un po' troppo quando tornavo dai cantieri e dalla <b><u>segheria</u></b>; ma ora è finita. Vedete, quando un giovane ha passato sei mesi a lavorare duramente nel bosco, conoscendo spesso la miseria, e mai un piacere, e finalmente arriva a Tuque o a Gonquères, con tutta la sua paga</p>

di un'invernata in tasca, è il momento che a uno gira la testa : così si comincia a far spese e a voler stare allegri... Ma ora basta! ». (p. 87-88, Traduction de **Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959**)

«Purtroppo devo ammettere che avevo la cattiva abitudine di alzare forte il gomito, al ritorno dai cantieri e dalla *drave*; ma ormai è tutto finito. Vede, quando un giovane ha passato sei mesi nel bosco sempre e soltanto a lavorare duro e senza un minimo di distrazione, e si trova a la Tuque o a Jonquières con tutto il salario dell'inverno in tasca, per forza gli deve girare un po' la testa. Non ci pensa tanto a buttar via qualche soldo e a darsi alla pazza gioia. Ma ormai si tratta di un ricordo del passato.» (p. 81, **Traduction de Ugo Piscopo, 1986**)

#### Citation 4

<p>-Je les aimais bien tous les deux, a-t-elle avoué à Maria. Et je pense bien que c'était Zotique que j'aimais le mieux ; mais il est parti <b>faire la drave</b> sur la rivière Saint-Maurice ; il ne devait pas revenir avant l'été ; alors Roméo m'a demandée et j'ai répondu oui. Je l'aime bien lui aussi. (p. 82)</p>	<p>-Io li ho amati tutti e due – confessò la cugina a Maria. – E penso che era Zotique quello che amavo di più; ma egli è partito <b>per lavorare ai carichi di legname</b> lungo il fiume Saint-Maurice; non sarebbe ritornato prima dell'estate; allora Romeo mi ha chiesta in sposa ed io gli ho risposto di sì. Del resto amo anche lui... (p. 72, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>«Mi piacevano tutti e due», ha confessato a Maria. «E credo che era Zotique che mi piaceva di più; ma egli se n'è andato alla <b>chiusa</b> sul fiume Saint-Maurice; non sarebbe tornato prima dell'estate; allora Romeo mi ha chiesta e ho risposto di sì. Voglio bene anche a lui.» (p. 92, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b>)</p>
	<p><i>La traductrice n'a pas traduit le passage.</i> (<b>Traduction de Melitta, 1954</b>)</p>
	<p>« Volevo molto bene ad entrambi » confessava a Maria. « Forse a Zotique ne volevo di più, ma è partito <b>per fare lo scaricatore sul fiume</b> Saint-Maurice e non sarebbe tornato prima dell'estate; allora</p>

Romeo mi ha chiesta e io gli ho detto di sì. Del resto, voglio bene anche a lui... ». (p. 96, Traduction de **Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959**)

« Ora » le aveva detto quella sua cugina « io voglio bene a tutti e due. Forse la mia preferenza andrebbe a Zotique, ma lui se n'è andato alla *drave* a Saint-Maurice, né potrà essere di ritorno prima dell'estate. Così ha chiesto la mia mano Romeo e io gli ho risposto di sì: d'altra parte voglio bene anche a lui ». (p. 89-90, Traduction de **Ugo Piscopo, 1986**)

### ANALYSE CONTRASTIVE

En général on peut affirmer que les traducteurs ont bien compris lequel des deux sens de *drave* il fallait utiliser. Ce n'est pas le québécoisisme sémantique qui a donc posé des problèmes, mais encore une fois, le charge culturelle de cette réalité spécifique du Canada (ou des pays nordiques). Les traducteurs ont rendu ce québécoisisme sémantique de différentes manières.

Comme trois différentes lignes directrices ont été utilisées par les traducteurs, il est nécessaire de voir cas pour cas et chercher à comprendre les motivations de leurs choix. Gigli et Cadeddu Fanciulli ont opté pour l'italien « *segheria* », sauf pour la dernière citation où les deux traducteurs ont traduit l'expression *faire la drave* par une autre expression italienne : « *per lavorare ai carichi di legname* » et « *per fare lo scaricatore al fiume* ».

Le traducteur anonyme a décidé lui aussi de traduire avec « *segheria* » mais dans le cas des deux dernières citations, il a utilisé le traduisant italien « *chiusa* ».

En fait, avec le québécoisisme *drave* on décrit une action liée à la culture du Canada qui consiste dans le transport du bois en le faisant flotter sur un cours d'eau. De plus cette définition est précédé dans Usito par « Q/C », une marque qui signale son appartenance spécifique à la réalité québécoise et canadienne.

Voyons les définitions que donnent les dictionnaires monolingues italiens à propos de « *segheria* » et « *chiusa* ».

## SEGHERIA

RESSOURCE	DÉFINITION
<b>TRECCANI</b>	<b>segherìa</b> s. f. [der. di segare]. – 1. Stabilimento attrezzato per segare i tronchi riducendoli in legname da costruzione.

## CHIUSA

RESSOURCE	DÉFINITION
<b>TRECCANI</b>	<b>chiusa</b> s. f. [femm. sostantivato di chiuso <sup>1</sup> , part. pass. di chiudere]. 3. Nelle valli d'erosione fluviale restringimento del letto del fiume, con notevole avvicinamento dei fianchi vallivi che talvolta formano un vero sbarramento. Frequente anche come toponimo, nella zona alpina. 4. Nelle costruzioni idrauliche, sbarramento artificiale di un corso d'acqua ottenuto con una diga, una traversa o una saracinesca o anche, nel caso delle conche di navigazione, con porte metalliche.

On comprend bien que ces deux traduisants ne dénotent pas la même réalité de *drave*. Acerenza (2011 : 410) nous dit que « dans le langage des travailleurs des chantiers forestiers, la *drave* correspond à la mise en dérive des troncs d'arbre qu'on livre au courant du fleuve pour les transporter vers les ports fluviaux ». Il n'existe pas de mots correspondants en italien standard de ce québécoïsme, car il décrit une réalité d'autrefois typique du Québec. Pour cette raison, les mots *scierie* et *écluse* (les traduisants français de « *segheria* » et « *chiusa* ») sont des compromis qui pourraient être acceptés en utilisant la stratégie traductive de l'adaptation qui consiste en l'utilisation d'une équivalence reconnue entre deux situations qui posent des problèmes de divergence culturelle, comme dans le cas de *drave* (PODEUR, 2002 : 111).

Melitta a décidé de ne pas traduire en italien le passage ou, dans le cas de la troisième citation, elle l'a traduit mais sans rendre le mot *drave* en italien et elle a utilisé la stratégie traductive de l'omission (LEPPIHALME, 2011 : 129).

À la différence des autres traducteurs, Ugo Piscopo est le seul à être cohérent avec sa ligne traductive du début jusqu'à la fin. En fait, pour rendre en italien le mot *drave*, il a décidé de faire un emprunt, il ne l'a jamais traduit et il n'a proposé non plus des notes de bas de page. Il a détaché le québécoïsme du reste du texte en l'écrivant en italique et il a utilisé le procédé direct de traduction théorisé par Podeur et Vinay et Darbelnet dans *La Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1958). Avec cette solution, qu'on considère être la meilleure parmi celles utilisées, Ugo Piscopo introduit dans le texte italien, un mot qui dénote une réalité précise appartenant à l'univers québécois qui est

expliqué par Louis Hémon lui-même quelques lignes après la première apparition de ce régionalisme :

Et à tous les coudes des rivières, à toutes les chutes, partout où les innombrables billots bloquent et s'amoncellent, il faut encore le concours des draveurs forts et adroits, habitués à la besogne périlleuse, pour courir sur les troncs demi-submergés, rompre les barrages, aider tout le jour avec la hache et la gaffe à la marche heureuse des pans de forêt qui descendent (HÉMON, 1924 : 60-61).

Nous avons consulté aussi les quatre dictionnaires bilingues français-italien mentionnés plus haut dans le but de bien comprendre la signification de ce québécois :

	<b>DESCRIPTION</b>
<b>BOCH</b>	DRAVE: drave (1) /drav/ s. f.(bot.) draba. drave (2) /drav/ s. f.(quebec.) fluitazione.
<b>GARZANTI 2007</b>	DRAVE: n.f. (bot) draba
<b>DIF PARAVIA 2007</b>	DRAVE: absent
<b>LAROUSSE 2006</b>	DRAVE: s.f. (Canad) (flottage du bois) flottazione, fluitazione.

Comme on le voit, chaque dictionnaire traite ce québécois d'une manière différente. Le Boch est le seul dictionnaire à indiquer les deux sens de *drave* en distinguant celui du français du Québec par la marque topolectale « (québec) » et le sens du français de référence. Le Garzanti 2007 donne seulement la signification du français de référence, celle botanique en l'indiquant avec la marque « Bot. ». Dans le Dif Paravia 2007, le québécois est absent et le Larousse 2006 signale seulement le sens du français du Québec par la marque « Canad ».

En conclusion, on pourrait dire que dans le cas de ce québécois sémantique, la stratégie meilleure est celle de Piscopo, vu que l'explication que Louis Hémon écrit déjà dans le texte original suffit à expliquer la signification du mot aux lecteurs. De plus, avec l'emprunt, on maintient l'exotisme du roman qui caractérise aussi le texte original en français.

Cependant, il est nécessaire de préciser que cette proposition de traduction fonctionne dans ce contexte où il y a l'explication du québécois donnée par l'auteur lui-même. Dans d'autres romans ou d'autres genres littéraires, cette solution n'aurait pas fonctionné et on aurait dû faire recours à une stratégie traductive différente.

### 3.2.3 Le québécoisisme grammatical « mouver »

Le québécoisisme grammatical est un mot qui existe en français de référence et qui présente un comportement grammatical original, concernant le genre ou le nombre, la catégorie grammaticale ou la construction.

Citations dans lesquelles il y a le québécoisisme grammatical *mouver* dans *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*, Louis Hémon, 1924 :

CITATION 1	[...] C'est une belle paroisse, et qui m'aurait bien « adonné » ; du beau terrain « planche » aussi loin qu'on peut voir, pas de crans ni de bois, rien que des champs carrés avec de bonnes clôtures droites, de la terre forte, et les chars à moins de deux heures de voiture... C'est peut-être péché de le dire ; mais tous mon « règne », j'aurai du regret que ton père ait eu le gout de <b>mouver</b> si souvent et de pousser plus loin et toujours plus loin dans le bois, au lieu de prendre une terre dans une des vieilles paroisses. (p. 29)
CITATION 2	« Alors ta mère venait par derrière sans faire du bruit ; elle regardait aussi notre bien, et je savais qu'elle était contente dans le fond de son cœur, parce que ça commençait à ressembler aux vieilles paroisses où elle avait été élevée et où elle aurait voulu faire tout son règne. Mais au lieu de me dire que je n'étais qu'un vieux simple et un fou de vouloir m'en aller, comme bien des femmes auraient fait, et de me chercher des chicanes pour ma folie, elle ne faisait rien que soupirer un peu, en songeant à la misère qui allait recommencer dans un autre place dans les bois, et elle me disait comme ça tout doucement : « Eh, bien, Samuel ! C'est-y qu'on va encore <b>mouver</b> bientôt ? » ( p. 179)

#### ANALYSE INTRALINGUISTIQUE

Le québécoisisme *mouver* est grammatical : le signe est présent seulement dans le TLFi, le DQF et dans les Glossaire du Parler français au Canada. Dans tous les autres dictionnaires le mot est absent.

On peut classer *mouver* sur l'axe différentiel comme un québécoisisme grammatical et sur l'axe historique comme un anglicisme. En fait, dans le TLFi et dans le Glossaire du Parler français au Canada, on signale son étymologie : il dérive de l'anglais « *to move* ». De plus, ce verbe existe et dans le français de référence et dans le français du Québec, mais avec un comportement grammatical différent : dans le premier cas l'emploi du verbe est transitif tandis que dans l'autre c'est intransitif. Voyons ci-dessous les définitions proposées par les dictionnaires monolingues consultés :

RESSOURCE	DESCRIPTION
PR	Absent
TLFI	<p><b>MOUVER</b>, verbe</p> <p>A. Emploi trans.</p> <p>1. AGRIC. Remuer superficiellement la terre; procéder à un léger labour (d'apr. FÉN. 1970).</p> <p>2. B. Emploi intrans., région. (Centre et Canada). Remuer, bouger. Peut-être, se dit Nazaire, que si j'avais eu une vie de même j'aurais moins envie de mouver (GENEVOIX, Laframboise, 1942, p. 18). [1853 fig. (SAND, loc. cit.). Emploi techn., pop. et dial. (Nord, Ouest, Centre et Canada) de l'anc. verbe mouver, issu par changement de conjugaison de mouvoir dont il a hérité les sens (XIIe s. [ms.] muver, trans. « mouvoir, déplacer », Psaume, Brit. Mus. Arundel 230, fol. 49 ro ds GDF.; ca 1230 mover, intrans. « se mouvoir, se déplacer », St Eustache, éd. H. Petersen ds Romania t. 48, 1922, p. 391, 1497) et encore en usage jusqu'au XVIIe s. Voir FEW t. 6, 3, p. 164a-b. Fréq. abs. littér. : 10. Bbg. DAUZAT Ling. fr. 1946, p. 156.]</p>
USITO	Absent
DHFQ (BDLP)	Absent
DFP	Absent
DQA	Absent
DUF	Absent
DQF	<p><b>MOUVER</b> : (v. intrans.) :</p> <p>1. bouger ( v.intrans.). – Mouve ossti mouve ! (Jean-Claude Germain) : Bouge, bon Dieu, bouge ! bouge ; Remue-toi, bordel !</p> <p>[moy.fr., doublet de « mouvoir » ; par ailleurs, l'angl. dit « to move »]</p>
Glossaire du parler français au Canada	<p><b>MOUVER</b> : 1° tr. Mouvoir, transporter d' un lieu dans un autre. Il a mouvé sa grange pour la mettre dans la ligne = il a transporté sa grange</p> <p>3° intr. Déménager, changer de logement. Ex. : il va falloir <i>mouver</i>, la maison est vendue = il va falloir déménager..</p> <p>Etym. – <b>Ang.</b> <i>To move</i></p>

Le québécoisisme *mouvoir* figure dans deux citations du roman de Louis Hémon et encore une fois, dans ce paragraphe, on analysera d'abord chaque citation avec ses cinq traductions. Pour traduire ce québécoisisme, les cinq traducteurs ont opté pour des verbes intransitifs qui indiquent tous l'idée de se déplacer d'un lieu à un autre en respectant la signification du québécoisisme. Lorenzo Gigli a utilisé « *cambiare* » et « *muoversi* ». Le traducteur anonyme « *muoversi* » et « *dobbiamo andarcene* ». Melitta a traduit *mouvoir* avec « *andare* » et « *partiamo di nuovo* ». Fanciulli a opté pour « *ha sempre preferito lottare con il bosco* » (en donnant son interprétation amplifiée du texte) et « *trasferisci* » et Ugo Piscopo a décidé d'utiliser « *muoversi* » et « *togliamo le tende* ».

### **Citation 1**

<p>[...] C'est une belle paroisse, et qui m'aurait bien « adonné » ; du beau terrain « planche » aussi loin qu'on peut voir, pas de crans ni de bois, rien que des champs carrés avec de bonnes clôtures droites, de la terre forte, et les chars à moins de deux heures de voiture... C'est peut-être péché de le dire ; mais tous mon « règne », j'aurai du regret que ton père ait eu le gout de <b>mouvoir</b> si souvent et de pousser plus loin et toujours plus loin dans le bois, au lieu de prendre une terre dans une des vieilles paroisses. (p. 29)</p>	<p>[...] È una bella parrocchia, che mi sarebbe tanto piaciuta! Poi c'è tanta terra coltivata, a perdita d'occhio, senza sterpi e boscaglie : un'immensa distesa di campi quadrati, ben citati; terra feconda, con le fattorie a meno di due ore di vettura. Questo, forse, è peccato il dirlo : ma per tutta la mia vita mi resterà il rammarico che tuo padre abbia avuto gusto a <b>cambiare</b> così spesso e a spingersi sempre più lontano, nel bosco, invece di prendere una tenuta nei dintorni di qualche parrocchia... (p. 19, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>[...] È una bella parrocchia, che mi sarebbe piaciuta; un bel terreno liscio a perdita d'occhio, niente dossi né boschi, solo dei campi quadrati con belle palizzate dritte; una terra forte, e la ferrovia a meno di due ore di vettura. Forse è peccato dirlo : ma tutta la mia vita, rimpiangerò che tuo padre abbia avuto il gusto di <b>muoversi</b> così spesso e di spingersi più lontano e sempre più lontano nei boschi, invece di prendere una terra in una delle vecchie parrocchie. (p. 30, Traduction <b>anonime, Gentile Editore, 1945</b>)</p>
	<p>[...] Che bella che deve pur essere... Mah! – sospirava – sarebbe pur bello se tuo padre non avesse la smania di <b>andare</b> sempre più lontano a far terra! A S.Primo quando ero giovane, come mi pareva tutto quel bel terreno già arato e cintato e piano piano fino alla linea del cielo... che non se ne vede la fine! E la</p>

terra domata e la parrocchia vicina... e anche l'aferrovia! Pensate! Con due ore di slitta si arriva al treno! Forse, o Signore, faccio male a dirlo a voi... ma è inutile... per tutta la mia vita continuerò a rimpiangere le terre vecchie delle parrocchie con tante case vicine, che ci si vede sempre tra amici... Ma... (p. 33 **Traduction de Melitta, 1954**)

« [...]Che bella parrocchia ! proprio quello che ci vuole per me! Un bel terreno piano che si stende a vista d'occhio, senza buche, né sterpi, né boscaglia, ma solo campi regolari e squadrati da belle siepi; una terra feconda e l'abitato a meno di due ore di strada... Forse è peccato dirlo, ma non riuscirò mai ad adattarmi ai gusti di tuo padre, che **ha sempre preferito lottare con il bosco**, piuttosto che scegliersi un bel terreno in una delle vecchie parrocchie ». (p. 31, Traduction de **Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959**)

« [...] È una bella parrocchia, dove sarei stata con tanto piacere, con quella bella terra che si stende pianeggiante a perdita d'occhio, senza sterpi né boschi : solo campi squadrati e recinti ordinati, una terra fertile, e la ferrovia a meno di due ore di carrozza. Forse è peccato dirlo: ma per tutta la vita avrò il rimpianto che al tuo babbo sia piaciuto **muoversi** così spesso, spingendosi lontano nel cuore dei boschi, invece di prendersi una terra in una vecchia parrocchia ». (p. 29, **Traduction de Ugo Piscopo, 1986**)

## *Citation 2*

« Alors ta mère venait par derrière sans faire du bruit ; elle regardait aussi notre bien, et je savais qu'elle était contente dans le fond de son cœur, parce que ça commençait à ressembler aux vieilles paroisses où elle avait été élevée et où elle aurait voulu faire tout son règne. Mais au lieu de me dire que je n'étais qu'un vieux simple et un fou de vouloir m'en aller, comme bien des femmes auraient fait, et de me chercher des chicanes pour ma folie, elle ne faisait rien que soupirer un peu, en songeant à la misère qui allait recommencer

[...] Allora tua madre si avvicinava a me, senza far rumore, e dietro le mie spalle osservava pure il nostro podere, ed io sapevo che in fondo al cuore era contenta perchè aveva la sensazione di cominciare a vivere in una di quelle vecchie parrocchie dove era nata e dove avrebbe voluto trascorrere tutta l'esistenza. Ma invece di dirmi che ero uno stupido e un pazzo a volermene andare, come tante altre donne avrebbero detto, tua madre si limitava a sospirare un poco pensando alla miseria che stava per ricominciare in un altro

<p>dans un autre place dans les bois, et elle me disait comme ça tout doucement : « Eh, bien, Samuel ! C'est-y qu'on va encore <u>mouvoir</u> bientôt ? » (p. 179)</p>	<p>posto nella foresta e poi concludeva con dolcezza : « Ebbene, Samuele, pensi di <u>muoverti</u> un'altra volta? » (p. 166, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>[...] « Allora tua madre mi veniva alle spalle senza far rumore ; anche lei guardava la nostra terra, e sapevo che in fondo al cuore era contenta, perché cominciava a somigliare alle vecchie parrocchie dove era stata allevata e dove avrebbe voluto trascorrere tutta la sua esistenza. Ma invece di dirmi che ero un vecchio stupido e un pazzo a volermene andare, come avrebbero fatto tante mogli, e di attar briga per la mia pazzia, sospirava solo un poco, pensando ai guai che stavano per ricominciare in un altro posto, nei boschi, e mi diceva così, piano : - Ebbene, Samuel! <u>Dobbiamo andarcene</u> ancora? - (p. 204, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b>)</p>
	<p>[...] E lei... oh, la impareggiabile donna dimentica di sé e dei suoi gusti e dei suoi terribili sacrifici, pareva che leggesse dentro di me; e quando io me ne stavo a fumar la pipa rimuginando le notizie del governo che offriva ai coloni nuove grandi concessioni di foresta sempre più lontano, nelle solitudini del nord; lei veniva pian piano dietro la mia sedia; e, invece di dirmi, come mi meritavo : “ma cosa ti frulla, vecchio pazzo, in quella testaccia caparbia” mi diceva con tanta dolcezza : “Eh! Ebbene Samuele, quand'è che <u>partiamo di nuovo</u> di qui?”(p. 169, Traduction de <b>Melitta, 1954</b>)</p>
	<p>[...] Tua madre allora veniva senza far rumore dietro di me; e sapevo che lei era felice nel contemplare la nostra terra, perché questo angolo somigliava già alle vecchie parrocchie della sua infanzia, dove avrebbe desiderato passare felicemente tutta la vita. Ma invece di dirmi che ero un vecchio scemo e un pazzo se pensavo di andarmene, come avrebbero detto tante donne, e di brontolare per la mia pazzia, non faceva altro che sospirare un poco prevedendo le nuove pene che ci avrebbero aspettato in un altro posto, e mi diceva con dolcezza : “Ebbene, Samuele, dovremo forse <u>trasferirci</u> ancora?”. (207-208, Traduction de <b>Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959</b>)</p>
	<p>« Allora tua madre si fermava alle mie spalle</p>

senza far rumore e si metteva a guardare anch'essa la nostra proprietà ; indovinavo che nel suo cuore era soddisfatta, perchè il tutto cominciava ad assomigliare alle parrocchie deve era cresciuta e avrebbe voluto passare la vita. Ma lei anziché rinfacciarmi che ero un vecchio sciocco e un pazzo a volermene andare, come avrebbe fatto qualunque altra donna, anziché contrastarmi con litigi e storie varie, si limitava semplicemente a sospirare un po' pensando alla vita dura che doveva di nuovo affrontare in un altro posto nella foresta, chiedendomi con dolcezza : "E allora, Samuel? Quando togliamo le tende?."»(p. 191, Traduction de Ugo Piscopo, 1986)

## ANALYSE CONTRASTIVE

Comme déjà affirmé avant, les traducteurs ont compris le signifié du verbe *mouvoir*, même s'ils ont opté pour des traduisants différents. Le traduisant le plus utilisé est « *muoversi* » qui a été choisi par Lorenzo Gigli, par le traducteur anonyme et par Ugo Piscopo. Dans ce cas les traducteurs ont choisi la stratégie traductive du calque qui est le procédé direct de traduction théorisé par Vinay et Darbelnet dans *La Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1958).

### **MUOVERSI**

RESSOURCE	DÉFINITION
<b>TRECCANI</b>	<p><b><u>Muoversi</u></b> :</p> <p>3. rifl. con valore intr.</p> <p>a. Riferito a uomini o ad animali, fare un movimento con una parte del corpo, compiere un gesto o una mossa, o anche spostarsi: il ferito non riesce a muoversi; si mosse con tanta violenza che per poco non cadde; nessuno si muova!; anche, viaggiare, cambiare sede o residenza: non si è mai mosso dal suo paese; per un mese almeno non ho intenzione di muovermi; non muoversi da (o di) casa; non muoversi dal letto, per malattia o grande pigrizia; prov., chi sta bene non si muove. Più chiaramente intr. con soggetto di cosa: eppur si muove!, con riferimento alla Terra (v. eppur si muove!); la barca seguitava a muoversi per forza d'inerzia; Dal centro al cerchio, e sì dal cerchio al centro Movesi l'acqua in un ritondo vaso (Dante). In partic., essere in moto: il treno si muove con una velocità oraria di 80 km; o mettersi in moto: l'autobus si mosse; Movesi il vecchierel canuto e bianco (Petrarca); quindi avviarsi, recarsi: tutti si mossero a incontrarlo; invocava aiuto, ma nessuno si mosse (sottint. per soccorrerlo).</p>

Comme on le voit, la signification de *mouvoir* est différente de celle de « *muoversi* » parce que le mot italien comprend un sens plus limité du mouvement par rapport à celui français. Le traduisant italien ne comprend pas le sens de déménager qui, au contraire, caractérise le québécisme.

Encore, on a consulté les quatre dictionnaires bilingues pour bien comprendre la signification de ce québécisme :

RESSOURCE	DESCRIPTION
<b>BOCH</b>	MOUVER: absent
<b>GARZANTI 2007</b>	MOUVER: absent
<b>DIF PARAVIA 2007</b>	MOUVER: absent
<b>LAROUSSE 2006</b>	MOUVER: absent

On peut ainsi affirmer que, dans ce cas, les quatre dictionnaires bilingues ne sont pas d'aide à la compréhension du québécisme *mouvoir* vu que le mot est absent de tous les dictionnaires consultés.

Fanciulli et Piscopo optent pour deux expressions pour traduire *mouvoir* : « *ha sempre preferito lottare con il bosco* » et « *togliamo le tende* ». Dans le premier cas, Fanciulli se sert de la stratégie de l'amplification qui, chez Nida (1964), est celle qui illustre le mieux l'explicitation : elle consiste à ajouter des informations inexistantes sur l'original. Fanciulli donne, ainsi, son interprétation personnelle du texte en amplifiant le sens original du québécisme. Pour cette raison, on pourrait dire que ce traduisant n'est pas le plus approprié. Pour ce qui concerne l'autre expression : « *togliamo le tende* », voyons l'explication que donne le dictionnaire monolingue italien De Mauro :

#### ***TOGLIERE LE TENDE***

RESSOURCE	DÉFINITION
<b>DE MAURO</b>	<b>levare le tende</b> : loc.v. CO andarsene, spec. precipitosamente

Comme on peut le voir, dans ce cas aussi, le sens de ce traduisant ne correspond pas totalement à celui du québécisme grammatical et on ne peut pas le considérer comme adéquat.

Pour traduire *mouvoir*, on a décidé d'accepter le traduisant que Fanciulli propose pour traduire la deuxième citation : « *trasferirsi* ». On l'accepte parce que le sens de ce

verbe italien correspond bien à celui français, comme on le voit dans le dictionnaire monolingue italien Sabbatini-Coletti :

RESSOURCE	DÉFINITION
<b>SABBATINI-COLETTI</b>	Trasferire [tra-sfe-rì-re] v. (trasferisco, trasferisci ecc.) trasferirsi • v.rifl. [sogg-v-prep.arg] Cambiare residenza, andare a vivere in altro luogo; cambiare sede di studio o di lavoro: vuole t. in un grande appartamento, all'Università di Roma; anche con l'arg. sottinteso: il vicino si è trasferito

En acceptant « *trasferirsi* » comme traduisant, on fait recours à une équivalence textuelle qui, selon Catford est « *toute forme de la langue cible observée comme équivalente d'une forme donnée de la langue source* » ( GUIDÈRE : 82).

### 3.2.4 Les québécoisismes phraséologiques « *sucre du pays* » et « *avoir de la misère* »

Le québécoisisme Phraséologique est une locution ou une expression originale.

- *Sucre du pays*

Citations dans lesquelles il y a le québécoisisme phraséologique *sucre du pays* dans *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français, Louis Hémon, 1924.*

CITATION 1	Nazaire Larouche continuait à se faire servir par paraboles. -Votre cochon était-il bien maigre ? demandait-il ; ou bien : -Vous aimez ça, vous, le <b>sucre du pays</b> ? Moi, j'aime ça sans raison... (p. 21)
CITATION 2	Azalma lui servait une seconde tranche de lard ou tirait de l'armoire le pain de <b>sucre d'érable</b> . Quand elle se fâcha de ce ses manières inusitées et le somma de se servir lui-même comme d'habitude, il l'apaisa avec des excuses pleines de bonne humeur. (p. 21)

## ANALYSE INTRALINGUISTIQUE

Le syntagme *sucre du pays* est phraséologique : l'expression est originale et n'existe pas dans le français de référence. En fait, ce syntagme n'est présent ni dans le

PR ni dans le TLFi. Dans l'Usito et le DUF, il est indiqué comme régionalisme du Canada, ce qui est mis en évidence par la marque topolectale spécifique « Québec ». Le DQA, qui ne présente pas de marques parce qu'il est différentiel comme nous l'avons déjà précisé, informe que *sucre du pays* est la variante archaïque de *sucre d'érable*, comme l'indiquent aussi l'USITO et le DFP. Par contre, la BDLP propose le renvoi analogique à *pain d'érable*. Pour ce qui concerne son origine, la BDLP classe cette expression comme « *innovation sémantique à partir du français du Québec* ». Dans cette fiche il est possible de lire aussi que l'emploi de *sucre de pays* ou *sucre d'érable* se « *réfère à une réalité propre au pays ou à la région de la variété de français, ou qui en provient* ». <sup>41</sup>

Finalement, on peut classer *sucre du pays* ou *sucre d'érable* sur l'axe différentiel parmi les québécismes phraséologique et sur l'axe historique comme une innovation. C'est expression n'est pas attestée dans le français de référence et est révélatrice d'une réalité et d'une culture propre au territoire québécois.

Voyons ci-dessous les définitions que nous proposent les dictionnaires monolingues consultés :

RESSOURCE	DESCRIPTION
PR	Absent
TLFI	Absent
USITO	<p><b>III Q/C</b> (exploitation de l'érable à sucre)</p> <p><b>1 sucre (d'érable) ou vx sucre du pays</b> : sucre, dont la couleur varie de l'ambre clair au brun foncé et la consistance de liquide à très dure, que l'on obtient par la cuisson de sirop d'érable qu'on laisse refroidir un temps avant de le brasser jusqu'à l'obtention d'une cristallisation uniforme. (in GDT)</p> <p>Sucre dur, sucre mou.</p> <p>nuance : Sucre de sève : sucre d'érable brun très foncé, d'un goût végétal parfois désagréable, que l'on produit à partir de l'eau de sève de la fin de la coulée des érables. (in GDT)</p> <p>nuance : Cabane à sucre.</p>

<sup>41</sup> BDLP : <http://www.bdlp.org/resultats.asp?base=QU>

<b>DHFQ (BDLP)</b>	Renvoi analogique à <b>PAIN DE SUCRE</b> : Brique de sucre d'érable. →Un pain de sucre du pays.
<b>DFP</b>	<b>SUCRE DU PAYS</b> : II. ( Dans le voc. de l'exploitation de l'érable à sucre.) 1. Sucre d'érable (vx sucre du pays) : sucre doré obtenu par évaporation de la sève de l'érable à sucre. Pain de sucre.
<b>DQA</b>	<b>SUCRE DU PAYS</b> : n.m. <b>II.</b> Dans l'exploitation de l'érable à sucre. <b>1.</b> <i>Sucre ( d'érable ou vx, du pays)</i> , produit solide provenant de la concentration de la sève d'érable à sucre. <i>Acheter un pain de sucre.</i>
<b>DUF</b>	<b>SUCRE DU PAYS</b> : (Québec) : <b>SUCRE</b> : 2. (Québec) sucre doré obtenu par évaporation de la sève d'érable
<b>DQF</b>	<b>SUCRE DU PAYS</b> : [sève d'érable à sucre évaporée jusqu'à ce qu'elle atteigne une consistance solide] : sucre d'érable (n. masc.) □ <b>SUCRE D'Érable</b> : [produit dur et sucré, résultat de l'évaporation totale de la sève d'érable] : - Pour faire du sucre d'érable, l'eau doit monter à 242° F.
<b>Glossaire du parler français au Canada</b>	<b>SUCRE DU PAYS</b> : sucre d'érable

Le syntagme *sucre du pays/ sucre d'érable* figure dans deux citations du roman *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français* de Louis Hémon. Dans ce paragraphe, on analysera chaque citation et ses cinq traductions.

### *Citation 1*

Nazaire Larouche continuait à se faire servir par paraboles. -Votre cochon était-il bien maigre ? demandait-il ; ou bien : -Vous aimez ça, vous, le <b>sucre du pays</b> ? Moi, j'aime ça sans raison... (p. 21)	Nazario Larouche continuava a farsi servire da sua cognata, spiegandosi per allegorie. -Il vostro maiale è così magro? – domandava egli; oppure: - Vi piace molto lo <b>zucchero del paese</b> ? A me piace infinitamente... (p. 11, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b> ).
	Nazaire Larouche continuava a farsi servire con parabole. « Il vostro maiale era magro? » domandava; oppure: « Vi piace lo <b>zucchero paesano</b> ? Io ne vado matto... ». (p. 20, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b> )
	Nazario continuava con le sue domande-enigmi: « Il tuo maiale era molto magro? » ossia; «

Dammi un'altra fetta di lardo », oppure « Piace a te lo **zucchero del paese** » ossia « **Dammi un po' di zucchero d'acero** » ( **in Canadà si trae lo zucchero da un albero, l'acero zuccherino**). (p. 24-25, Traduction de Melitta, 1954)

Nazaro Larouche continuava a farsi servire a suon di allegorie.  
« Il vostro maiale era poi tanto magro? » domandava egli; oppure :  
« Vi piace a voi lo **zucchero nostrano**? Io ne vado pazzo... » (p. 21, Traduction de Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959)

Intanto Nazaire Larouche continuava a farsi servire per parabole:  
« Codesto maiale era la carestia in persona? » chiedeva. O anche: « A voi forse non piace lo **zucchero locale**? A me invece piace infinitamente ». (p. 20, Traduction de Ugo Piscopo, 1986)

## *Citation 2*

<p>Azalma lui servait une seconde tranche de lard ou tirait de l'armoire <b><u>le pain de sucre d'érable</u></b>. Quand elle se fâcha de ce ses manières inusitées et le somma de se servir lui-même comme d'habitude, il l'apaisa avec des excuses pleines de bonne humeur. (p. 21)</p>	<p>Azalina allora gli serviva un secondo pezzo di lardo, o prendeva dall'armadio il <b><u>pan di zucchero di canna</u></b>. Ad un certo punto però la donna, irritata per questi giuochi di parole, gli intimò di servirsi da solo come d'abitudine; allora egli cercò di rabbonirla con certe scuse piene d'arguzia. (p. 11, Traduction de Lorenzo Gigli, 1924).</p>
	<p>Azalma gli serviva una seconda fetta di lardo o cavava dall'armadio il <b><u>pan di zucchero d'acero</u></b>. Quando si stizzì di quei modi inusitati e gli ordinò di servirsi da solo come sempre, egli la calmò con scuse piene di giovialità. (p. 20-21, Traduction anonyme, Gentile Editore, 1945)</p>
	<p>E Azalma premurosa e ridente tagliava il lardo, offriva <b><u>una vecchia latta piena di sciroppo di zucchero scuro</u></b>... E quando Azalma, un po' stufa, e temendo</p>

soprattutto di essere oggetto di ridicolo, lo scridò di usare quello strano modo, Nazario con una faccia mansueta rispose : [...]. ( p. 25, **Traduction de Melitta, 1954**)

Alzima gli allungava una seconda fetta di lardo, o andava all'armadio a prendere **un pan di zucchero**. Alla fine, però, ella si spazientì di questo giochetto di parole e gli intimò bellamente di servirsi da sé, come faceva sempre; e allora egli cercò di rabbonirla, con piccole, garbate facezie. (p. 21-22, Traduction de **Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959**)

Azalma, allora, gli serviva una seconda fetta di lardo o tirava fuori dal cassetto della dispensa **un pan di zucchero d'acero**. Alla fine, però, irritata di questo atteggiamento, gli ordinò di servirsi da sé, come al solito, e quello cercò di rabbonirla con scuse non prive di garbo. (p. 20, **Traduction de Ugo Piscopo, 1986**)

En général, toutes les traductions de l'expression *sucre du pays/sucre d'érable* posent des problèmes aux traducteurs. Les syntagme *sucre du pays, pain de sucre d'érable* renvoient tous à la production et à la consommation du sirop d'érable sous forme de sucre ou en forme de pain. À ce propos, en cherchant sur Internet des informations supplémentaires sur ce syntagme, nous avons trouvé un document officiel de l'Office québécois de la langue française qui fournit aux usagers des fiches explicatives sur les expressions liées à l'exploitation de l'érable au Québec. Ci-dessous on a rapporté la définition et l'explication du syntagme *sucre du pays / sucre d'érable* :

« **Sucre d'érable / sucre du pays / sucre d'habitant** : sucre, dont la couleur varie de l'ambre clair au brun foncé et la consistance de molle à très dure, que l'on obtient par la cuisson de sirop d'érable qu'on laisse refroidir un temps avant de le brasser vigoureusement jusqu'à l'obtention d'une cristallisation uniforme. À l'origine, le sucre d'érable était moulé en blocs très durs. Aujourd'hui, la consistance peut varier selon la cuisson. On obtient du sucre mou lorsque le degré de cuisson est porté à 114,4 °C, du sucre dur, ou très dur, s'il varie entre 117,7 °C et 120 °C, et du sucre granulé s'il atteint 123,3 °C.

En Nouvelle-France, le sucre d'érable était le plus recherché des produits de l'érable. On en produisait en grande quantité et pendant un temps, c'était même le seul sucre consommé dans les campagnes. Il était aussi apprécié des milieux aisés et des Français européens. Les ethnologues rapportent que, dès le XVIIe siècle, on

en expédiait en France sous forme de petits pains ou de tablettes facilement transportables en bateaux. Jusqu'aux années 1930, la production et la consommation du sucre d'érable étaient bien supérieures à celles du sirop.

Les synonymes sucre du pays et sucre d'habitant sont rarement utilisés de nos jours. Dans le parler populaire, ces appellations servaient à préciser que le sucre d'érable n'était pas le sucre de canne, raffiné, blanc, importé, mais le sucre brut produit au pays et pour les besoins de ses habitants »<sup>42</sup>.

Grace à cette explication le contexte culturel de l'expression est plus clair. Voyons maintenant comment les traducteurs l'ont traduite.

Dans le cas de la première citation, les traducteurs ont opté pour une traduction mot-à mot comme pour *sucre du pays*. Gigli et Melitta rendent le syntagme par « *zucchero del paese* » et Melitta fait suivre le traduisant d'une brève explication. Le traducteur anonyme et Piscopo la rendent respectivement par « *zucchero paesano* » et « *zucchero nostrano* » qui renvoie au même signifié italien, c'est-à-dire un type de sucre qui est typique d'un village ou d'un lieu comme pour le traduisant « *zucchero locale* ».

Les mêmes stratégies ont été utilisées aussi pour les traduisants de *pain de sucre d'érable* qui a été rendu par une traduction mot-à-mot qui ne considère pas la réalité de référence de départ.

## ANALYSE CONTRASTIVE

Comme on l'a affirmé dans le paragraphe précédent, les traducteurs du roman ont presque toujours décidé de traduire le québécois phraséologique *sucre du pays* et son synonyme *sucre d'érable* littéralement. Pour ce qui concerne la traduction de *pain de sucre d'érable*, ils l'ont traduit en utilisant une stratégie traductive qui peut être critiquée : l'adaptation qui consiste dans la suppression la distance entre la réalité du texte original, et de son lecteur, et celle du deuxième texte traduit et de son lecteur. À ce point, le traducteur ne demande plus au lecteur du texte traduit de comprendre une réalité appartenant à une culture différente, mais il intervient en substituant les concepts ou les phénomènes familiers au lecteur du texte de départ avec d'autres familiers au lecteur du texte d'arrivée (POIRIER, 2002 : 113). On peut voir un exemple avec le traduisant que Gigli propose : « *pan di zucchero di canna* » pour *pain de sucre d'érable* où la référence culturelle est remplacée. Évidemment, cette traduction pose des

---

<sup>42</sup> Fiche sur **sucre d'érable** et son synonyme **sucre du pays** : [https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/terminologie\\_sucres/sucre\\_erable.html](https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/terminologie_sucres/sucre_erable.html)

problèmes parce que le traduisant italien renvoie à une réalité complètement différente que celle introduite de Louis Hémon. Avec cette traduction, c'est comme si on déplacerait l'action du roman dans les Îles des Caraïbes, car au Canada il n'y a pas de cannes à sucre. Au contraire, l'érable est un arbre qui croît dans le territoire canadien et la feuille d'érable est aussi le symbole du Canada. De cette manière il est évident que la stratégie traductive que Gigli a utilisée serait à revoir pour ne pas confondre les lecteurs et pour rester cohérents avec l'histoire racontée (ACERENZA, 2011 : 412).

Encore, il y a d'autres exemples de stratégies traductives qui peuvent être critiquées, comme pour *sucre du pays* qui a été rendu par « *zucchero nostrano* » ou « *zucchero del paese* » avec une traduction mot-à-mot. Dans ce cas, les deux traduisants se réfèrent au sucre local et en considérant que l'intrigue se déroule au Québec, on pourrait les accepter.

Cependant, selon nous, la technique la plus appropriée pour rendre en italien ce québécoisme phraséologique serait la diffusion. Le linguiste Tylor (1998) explique que la diffusion est une stratégie traductive selon laquelle le lexique du texte original se dilate dans sa langue d'arrivée, sans ajouter de l'information supplémentaire. Cette technique est définie par Schreiber comme un « *procédé d'explicitation qui transforme une information implicite du texte source en une information explicite dans le texte cible* » (SCHREIBER, M., 2007).

Ainsi, *sucre du pays*, devient en italien « *zucchero d'acero* » qui est notre proposition de traduction. Avec ce procédé, nous pouvons compenser des différences entre les connaissances présumées des lecteurs cible et des lecteurs source.

Comme on a vu, en italien les expressions « *zucchero nostrano* » et « *zucchero del paese* » ne désignent pas directement le *sucre d'érable* qui est un produit alimentaire typique du Québec et qui, comme le rapportent les dictionnaires consultés, est un « *produit dur et sucré, résultat de l'évaporation totale de la sève d'érable* » (DQF).

Il faut faire ainsi une différence. Dans la première citation, Louis Hémon parle de *sucre du pays* qui selon nous pourrait être rendu en italien par « *zucchero d'acero* ». Au contraire, dans l'autre citation, l'auteur nous parle de *pain de sucre d'érable* qui désigne un aliment à la consistance solide comme on le lit sur le site Internet de l'Office québécois de la langue française :

« Sucre d'érable formé en bloc de forme carrée ou rectangulaire.

Les anciens moules à sucre commerciaux étaient en bois et conçus pour former des blocs dont le poids pouvait varier d'une à dix livres (500 grammes à 5 kilogrammes). Aujourd'hui, les pains de sucre sont plus petits, leur poids le plus courant étant de 250 grammes ». <sup>43</sup>

Après cette brève description du pains de sucre d'érable, on pourra proposer comme traduisant « *panetto di zucchero d'acero* ». Voyons la définition que donne le dictionnaire monolingue italien Treccani<sup>44</sup> de « *panetto* » :

***Panetto di zucchero d'acero***

RESSOURCE	DÉFINITION
<b>TRECCANI</b>	<b>Panetto</b> : b. Tipo di confezione di alcune sostanze in piccole forme regolari e compatte: un p. di burro, di cioccolato.

En fait, comme on le lit dans le Treccani, « *panetto* » est utilisé pour une confection de certaines substances alimentaires en petites formes régulières et compactes. Cette description correspond bien à celle française de pain de sucre donné de l'Office québécois de langue française. Vu que la définition italienne de « *panetto* » correspond et l'expression que nous avons proposée comme traduisant est à notre avis approprié, voyons aussi la définitions de ce syntagme proposée par les dictionnaire bilingues consultés :

RESSOURCE	DESCRIPTION
<b>BOCH</b>	SUCRE DU PAYS: absent mais : <u>du pays</u> : nostrano, locale, del paese, del luogo
<b>GARZANTI 2007</b>	SUCRE DU PAYS: absent
<b>DIF PARAVIA 2007</b>	SUCRE DU PAYS: <u>sucre d'érable</u> : m. zucchero d'acero,
<b>LAROUSSE 2006</b>	SUCRE DU PAYS: <u>SUCRE</u> s.m. [...] (Alim) sucre d'érable zucchero di acero

Parmi les quatre dictionnaires bilingues, seulement dans le Dif Paravia et dans le Larousse est présente l'expression *sucre d'érable*, dans le lemme *sucre*, qui est synonyme de *sucre du pays* et est rendu en italien par « *zucchero d'acero* ». Dans le

<sup>43</sup> Fiche sur **pain de sucre** : [https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/terminologie\\_sucres/pain\\_sucre.html](https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/terminologie_sucres/pain_sucre.html)

<sup>44</sup> **TRECCANI** : <http://www.treccani.it/vocabolario/tag/panetto/>

Garzanti, le syntagme est absent et dans le *Boch* on trouve seulement un renvoi à *du pays* qui est traduit « *del paese* » et « *locale* ».

En conclusion, on pourra affirmer que la traduction que nous proposons varie selon le contexte. Dans la première citation on propose comme traduisant « *zucchero d'acero* » et dans la deuxième, « *panetto di zucchero di acero* ». Cependant, il faut admettre que les traductions proposées par les traducteurs du roman pourront elles-mêmes être acceptées. Celles que nous proposons ont le mérite d'explicitier et de rendre plus clair leur sens.

- *Avoir de la misère*

**Citations dans lesquelles figure le québécoisme phraséologique *avoir de la misère* dans *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*, Louis Hémon, 1924.**

CITATION 1	-« C'est vrai que j'avais coutume de prendre un coup pas mal, quand je revenais des chantiers et de la drave; mais c'est fini. Voyez-vous, quand un garçon a passé six mois dans le bois à travailler fort et à <b>avoir de la misère</b> et jamais de plaisir, et qu'il arrive à la Tuque où à Jonquière avec toute la paye de l'hiver dans sa poche, c'est quasiment toujours que la tête lui tourne un peu : il fait de la dépense et il se met chaud, des fois... Mais c'est fini ». ( p. 74)
CITATION 2	- « Il doit faire méchant dans le bois ! » songea Maria. Et elle s'est aperçut qu'elle avait parlé tout haut. « Dans le bois, il fait moins méchant qu'icitte, répondit son père. Là où les arbres sont pas mal drus on ne sent pas le vent. Je te dis qu'Esdras et Da' Bé <b>n'ont pas de misère</b> .». « Non ? ». Ce n'était pas à Esdras ni à Da'Bé qu'elle avait songé d'abord. (p. 93)
CITATION 3	Maria tourna les yeux vers la fenêtre et soupira. -Et justement il a neigé il y a deux jours : ça va poudre certain ! les chemins étaient déjà méchants ; son père et M. le curé vont <b>avoir de la misère</b> . (p. 167)
CITATION 4	Le remmancheur secoua la tête. « Ils <b>auront</b> peut-être un peu <b>de misère</b> en route ; mais ils arriveront pareil. Un prêtre qui apporte le Saint Sacrement, c'est fort ! » Ses yeux doux étaient remplis d'une fois sans borne. (p. 167)

### ANALYSE INTRALINGUISTIQUE

Le québécoisme *avoir de la misère* est phraséologique : l'expression est présent edans tous les dictionnaires à l'exception de la BDLP.

On peut classer *avoir de la misère* sur l'axe différentiel comme un québécoisme phraséologique et sur l'axe historique comme une innovation. En fait, dans le PR, le TLFI, l'Usito et dans le DUF, on signale son appartenance au français du Québec à

travers l'utilisations de marques topolectales comme : « (*Ouest, Nord, Canada*) » dans le cas du PR, « (*Ouest, Canada*) » dans le TLFi, « *Q/C* » dans l'Usito et dans le DUF où on lit « (*Québec*) »

Voyons ci-dessous les définitions proposées par les dictionnaires monolingues consultés :

RESSOURCE	DESCRIPTION
<b>PR</b>	<b>Misère</b> : n.f. – ( <b>Ouest, Nord ; Canada</b> ) LOC. (1867), <i>Avoir de la misère à</i> (et inf.) : avoir du mal, de la difficulté à... « <i>J'imagine que vous aurez de la misère à trouver ça</i> »
<b>TLFI</b>	<b>Loc., région. (Ouest, Canada).</b> Avoir de la misère à. Avoir de la peine à. Sans misère. Sans difficulté.
<b>USITO</b>	<b>3 Q/C</b> fam. <b>avoir de la misère à</b> , avec, en. Avoir (de la) peine à, du mal à; avoir de la difficulté à, en. Avoir de la misère à travailler. Avoir de la misère avec les nouvelles technologies.
<b>DHFQ (BDLP)</b>	Absent
<b>DFP</b>	Absent
<b>DQA</b>	<b>5.</b> Loc. Avoir de la misère, avoir de la difficulté. → peine.
<b>DUF</b>	<b>6.</b> Loc. ( <b>Québec</b> ) Avoir de la misère à, de la difficulté. La vieille a de la misère à monter l'escalier.
<b>DQF</b>	- <b>avoir de la misère</b> : avoir du mal (cour.) ; avoir de la difficulté ; avoir de la peine ; avoir toutes les peines du monde (intensif.).
<b>Glossaire du parler français au Canada</b>	<b>Misère</b> : s.f. Difficulté Ex. il a de la misère à marcher = il a de la peine à marcher

Le québécoisisme figure dans quatre citations du roman et, dans ce paragraphe, on analysera chaque citation avec ses cinq traductions. Les cinq traducteurs ont bien compris le sens du québécoisisme et ont opté pour des solutions différentes même si assez équivalentes sur le plan sémantique. L'expression originale apparaît dans le texte tant à

la forme positive qu'à la forme négative et, pour cette raison, elle a été rendue de manière différente selon le cas. Lorenzo Gigli a utilisé les expressions italiennes « *fare della miseria* », « *non se la passano male* », « *avranno il loro bel da fare* » et « *incontreranno qualche difficoltà* ». Le traducteur anonyme a opté pour « *pieno di guai* », « *non si trovano male* », « *incontreranno delle difficoltà* » et « *avranno un po' di guai* ». Melitta a traduit seulement les deux premières citations présentes dans le roman avec « *privazioni e fatiche* » et « *non soffriranno tanto* ». Fanciulli a décidé de traduire l'expression originale avec « *conoscendo spesso la miseria* », « *non hanno da patire* » et « *avranno da tribolare* » qu'elle a utilisé pour les deux dernières citations. Finalement, Ugo Piscopo a rendu le québécois avec « *senza un minimo di distrazione* », « *puoi stare tranquilla* » et « *sarà brutto* » qu'il a utilisé aussi dans la quatrième citation.

### **Citation 1**

<p>-« C'est vrai que j'avais coutume de prendre un coup pas mal, quand je revenais des chantiers et de la drave; mais c'est fini. Voyez-vous, quand un garçon a passé six mois dans le bois à travailler fort et à <b>avoir de la misère</b> et jamais de plaisir, et qu'il arrive à la Tuque où à Jonquière avec toute la paye de l'hiver dans sa poche, c'est quasiment toujours que la tête lui tourne un peu : il fait de la dépense et il se met chaud, des fois... Mais c'est fini ». ( p. 74)</p>	<p>É vero che, quando ritornavo dai lavori delle segherie e dei cantieri, avevo l'abitudine di prendere qualche sbornia ; ma ora è finita. Perché, sapete, a un giovanotto che ha passato sei mesi in un bosco a lavorare come un bue e a <b>fare della miseria</b> senza mai un momento di sollievo, quando arriva alla Tuque o a Jonquières con l'intera paga dell'inverno in tasca, la testa deve girare per forza : si dà alla pazzia gioia, si riscalda, e certe volte... Ma ora è finita. (p. 64, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>«È vero che una volta avevo l'abitudine di bere molto, quando tornavo dai cantieri o dalla chiusa; ma è finita. Vedete quando un giovane ha passato sei mesi nei boschi lavorando molto <b>e pieno di guai</b> senza alcun piacere, e se ne viene a la Tuque o a Jonquières con tutta la paga dell'inverno in tasca, succede quasi sempre che la testa gira un poco: fa delle spese e si scalda, qualche volta... Ma è finita. » (p. 83-84, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b>)</p>
	<p>«Ebbene è vero; quando ritornavo dai cantieri, dopo sei mesi <b>di privazioni e di fatiche</b>, con tutta la paga in tasca, è vero che prendevo delle sbornie solenni e per molte volte in fila. Ma ora basta!». (p. 75-76, <b>Traduction de</b></p>

<p><b>Melitta, 1954)</b></p>
<p>« È vero che avevo l'abitudine di bere un po' troppo quando tornavo dai cantieri e dalla segheria; ma ora è finita. Vedete, quando un giovane ha passato sei mesi a lavorare duramente nel bosco, <b>conoscendo spesso la miseria</b>, e mai un piacere, e finalmente arriva a Tuque o a Gonquères, con tutta la sua paga di un'invernata in tasca, è il momento che a uno gira la testa : così si comincia a far spese e a voler stare allegri... Ma ora basta! ». (p. 87-88, Traduction de <b>Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959)</b></p>
<p>«Purtroppo devo ammettere che avevo la cattiva abitudine di alzare forte il gomito, al ritorno dai cantieri e dalla <i>drave</i>; ma ormai è tutto finito. Vede, quando un giovane ha passato sei mesi nel bosco sempre e soltanto a lavorare duro e <b>senza un minimo di distrazione</b>, e si trova a la Tuque o a Jonquières con tutto il salario dell'inverno in tasca, per forza gli deve girare un po' la testa. Non ci pensa tanto a buttar via qualche soldo e a darsi alla pazza gioia. Ma ormai si tratta di un ricordo del passato.» (p. 81, <b>Traduction de Ugo Piscopo, 1986)</b></p>

## Citation 2

<p>- « Il doit faire méchant dans le bois ! » songea Maria. Et elle s'est aperçu qu'elle avait parlé tout haut. « Dans le bois, il fait moins méchant qu'icitte, répondit son père. Là où les arbres sont pas mal drus on ne sent pas le vent. Je te dis qu'Esdras et Da' Bé <b>n'ont pas de misère</b>.».</p> <p>« Non ? ». Ce n'était pas à Esdras ni à Da'Bé qu'elle avait songé d'abord. (p. 93)</p>	<p>-Si deve star male assai nella foresta !- pensò Maria.</p> <p>E si avvide di aver espresso il suo pensiero ad alta voce.</p> <p>-Nella foresta non si sta peggio di qui- rispose suo padre.- Là dove gli alberi sono fitti non si sente il vento. Io ti dico che Esdras e Da'Bé <b>non se la passano male</b>.</p> <p>-No?</p> <p>Ma non era ad Esdras e a Da'Bé ch'ella aveva dapprima pensato. (p. 82, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>« Si deve star male nel bosco! » pensava Maria.</p> <p>E si accorse di aver parlato ad alta voce.</p> <p>«Nel bosco si sta meglio di qui », rispose il padre. « Là dove gli alberi sono molto fitti</p>

	<p>non si sente il vento . Ti dico che Esdras e Da'Bé <b>non si trovano male.</b> »  « No? »  Ma non era stato per Esdras e Da'Bé il suo primo pensiero. (p. 105, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b>)</p>
	<p>« Come si deve star male nel bosco! » pensava Maria. E s'accorse che aveva <i>pensato ad alta voce.</i>  « No – disse suo padra – non si sta peggio di qui nel bosco, perché le piante riparano dal vento. I tuoi fratelli <b>non soffriranno tanto,</b> credi pure ».  « Ah, no? ». Ma non era ai suoi fratelli che Maria aveva pensato quando aveva parlato. (p. 94-95, <b>Traduction de Melitta, 1954</b>)</p>
	<p>« Dev'essere un gran brutto tempo nel bosco! » pensava Maria.  E si accorse di aver espresso il suo pensiero ad alta voce.  « Nel bosco non si sta peggio di qui » rispose il padre. « Dove gli alberi sono fitti e non si sente il vento. Non avere paura, che Esdras e Dà Bé <b>non hanno da patire</b> ». « No? ».  Ma non era ad Esdras e Dà Bé c'ella aveva pensato. (p. 109, Traduction de <b>Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959</b>)</p>
	<p>Maria pensò che si dovesse stare assai male nella foresta, e si accorse di aver parlato a voce alta. Così ebbe dal padre questa assicurazione : « Nella foresta va meno peggio di qua, perché dove gli alberi sono fitti il vento non ha tutto lo spazio libero come da noi. <b>Puoi stare tranquilla</b> per Esdras e Da' Bé ».  « Si? » chiese lei, ma il suo pensiero non andava a Esdras o a Da' Bé. (p. 101, <b>Traduction de Ugo Piscopo, 1986</b>)</p>

**Citation 3**

<p>Maria tourna les yeux vers la fenêtre et soupira.  -Et justement il a neigé il y a deux jours : ça va poudre certain ! les chemins étaient déjà</p>	<p>Maria volse gli occhi verso la finestra e sospirò.  -È proprio nevicato due giorni fa: certo, oggi ci sarà tormenta!</p>
--	---

<p>méchants ; son père et M. le curé vont <b>avoir de la misère.</b> ( p. 167)</p>	<p>Le strade erano già cattive; il babbo e il signor curato <b>avranno il loro da fare.</b> (p. 154, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>Maria volse gli occhi alla finestra e sospirò. « E ha nevicato giusto due giorni fa ; non ci si vedrà di certo! Le strade erano già cattive ; papà e il signor parroco <b>incontreranno delle difficoltà</b>». (p. 190, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b>)</p>
	<p><i>La traductrice n'a pas traduit le passage.</i> (<b>Traduction de Melitta, 1954</b>)</p>
	<p>Maria rispose voltandosi verso la finestra: « È già nevicato due giorni fa ; i sentieri saranno ancora più cattivi ; il signor curato e papà <b>avranno da tribolare</b>». (p. 193, Traduction de <b>Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959</b>)</p>
	<p>Maria alzò gli occhi verso la finestra e sospirò. « È già nevicato due giorni fa, e oggi ci sarà la tormenta Le vie erano già cattive, per il babbo e il signor curato <b>sarà brutto</b>». (p. 179, <b>Traduction de Ugo Piscopo, 1986</b>)</p>

#### Citation 4

<p>Le remmancheur secoua la tête. « Ils <b>auront</b> peut-être un peu <b>de misère</b> en route ; mais ils arriveront pareil. Un prêtre qui apporte le Saint Sacrement, c'est fort ! » Ses yeux doux étaient remplis d'une fois sans borne. (p. 167)</p>	<p>Tit' Sèbe scosse la testa. -Sì, forse <b>incontreranno qualche difficoltà</b> lungo la strada, ma giungeranno lo stesso. Un sacerdote che porta il Sacramento è ben corazzato! I suoi occhi miti erano pieni d'una fede senza limiti. (p. 154, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>Il conciaossi scosse il capo. « <b>Avranno</b> forse <b>un po' di guai</b> per strada; ma arriveranno lo stesso. Un prete porta il Santissimo, è forte! ». I suoi occhi dolci erano pieni di fede illimitata. (p. 190, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b>)</p>
	<p><i>La traductrice n'a pas traduit le passage.</i></p>

<b>(Traduction de Melitta, 1954)</b>
<p>Tit'Sèbe scosse il capo.  « <b>Avranno</b> certo <b>da tribolare</b> per la strada, ma arriveranno ugualmente: un prete che porta i Sacramenti è la nave di Dio ». I suoi occhi limpidi erano pieni di illimitata fede. (p. 193, Traduction de <b>Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959</b>)</p>
<p>« <b>Sarà brutto</b> » disse il guaritore scuotendo la testa « ma arriveranno lo stesso : hanno la protezione del Santo Sacramento ». Nei suoi occhi miti brillava una fede illimitata. (p. 179, <b>Traduction de Ugo Piscopo, 1986</b>)</p>

### ANALYSE CONTRASTIVE

En général, les traducteurs ont bien compris la signification du québécois phraséologique même si chacun a décidé d'utiliser un traduisant différent pour chaque citation. On a ainsi de nombreuses propositions pour la traduction de *avoir de la misère*. Il faut remarquer que tous les traducteurs ont opté pour la réalisation d'une équivalence textuelle (CATFORD, 1965). Ce type d'équivalence est « *toute forme de la langue cible observée comme équivalente d'une forme donnée de la langue source.* » (CATFORD, 1965 : 27)

Comme on l'a vu dans les dictionnaires consultés, le sens de ce québécois phraséologique est « avoir de la difficulté ». Dans certains cas les traducteurs ont utilisé des traduisants appartenant à une langue archaïque. On parle de langue vieillie dans l'exemple de l'expression proposée par Gigli dans la première citation : « *fare della miseria* » qui résulte datée aux yeux d'un lecteur moderne. De plus, avec ce traduisant, le traducteur utilise la stratégie du calque (POIRIER, 2002 : 165) mais si on lit dans le dictionnaire monolingue italien Sabattini-Coletti, le mot choisi ne renvoie pas à la même réalité. En italien, le mot « *miseria* » renvoie à une condition de pauvreté extrême et, au contraire, l'expression française indique plutôt le fait d'avoir de la difficulté dans l'exécution d'une activité.

**MISERIA :**

RESSOURCE	DÉFINITION
<b>SABBATINI-COLETTI</b>	<b>miseria</b> [mi-sè-ria] s.f. 1 Conditione di povertà estrema, di indigenza profonda; estens. l'infelicità o avvilitamento dovuti alla mancanza del minimo necessario per vivere: vivere in m.; ridurre un paese alla m.    piangere m., lamentarsi a torto o eccessivamente delle proprie condizioni ecc.   la miseria!, per la miseria!, porca miseria!, m. ladra!, imprecazioni di rabbia, di impazienza e sim., oppure esclamazioni di meraviglia 2 Ciò che denota povertà, concreta manifestazione della penuria di ogni cosa: c'è tanta m. in giro 3 fig. Cosa insignificante, di poco valore SIN sciocchezza: discutere per delle m.; in partic., somma irrilevante di denaro: guadagnare una m. 4 fig. Meschinità, bassezza: m. morale

Oltre « *fare della miseria* », les traducteurs ont utilisé d'autres traduisants. Dans le cas de la première citation, les cinq traducteurs ont opté pour des choix différents. Comme on l'a vu, Gigli a choisi « *fare della miseria* », en optant pour une équivalence textuelle (CATFORD, 1965), le traducteur anonyme a traduit avec « *pieno di guai* » en donnant une interprétation personnelle et en amplifiant la signification du syntagme. Melitta a rendu l'expression française avec « *privazioni e fatiche* », elle utilise la stratégie de l'explicitation (NIDA, 1964) qui consiste « à ajouter des informations inexistantes sur l'original lorsque des éléments sémantiques importants et implicites de la langue source nécessitent une identification explicite dans la langue du récepteur » (NIDA, 1954). Encore, Cadeddu Fanciulli a opté pour l'italien « *conoscendo spesso la miseria* » en utilisant, comme Gigli, une équivalence textuelle (CATFORD, 1965) et Piscopo a rendu le syntagme avec « *senza un minimo di distrazione* », il a donné encore une interprétation personnelle en amplifiant le sens de l'expression. En général, on peut affirmer que les traducteurs ont saisi la signification du syntagme, mais à notre avis, leurs propositions ne sont pas adéquates dans le contexte, même si correctes sur le plan sémantique.

En ce qui concerne la deuxième occurrence de ce québécois phraséologique, Gigli, le traducteur anonyme, Melitta et Fanciulli ont décidé de le rendre en utilisant la même stratégie traductive, l'équivalence textuelle (CATFORD, 1965) même si ils ont opté pour des solutions différentes. Dans cette citation, l'expression est à la forme négative et Gigli l'a rendue avec « *non se la passano male* », le traducteur anonyme a opté pour « *non si trovano male* », Melitta l'a traduite par « *non soffriranno tanto* » et

Fanciulli a utilisé le syntagme italien « *non hanno da patire* ». Seulement Piscopo (1986) a traduit ce syntagme avec une expression italienne à la forme affirmative : « *puoi stare tranquilla* ». Il a utilisé la stratégie traductive de la modulation (PODEUR, 2002 : 75) qui consiste à remarquer des façons différentes de saisir une situation entre deux cultures différentes et on y recourt quand une traduction directe produit dans le texte de la langue d'arrivée un énoncé grammaticalement correct mais peu idiomatique (PODEUR, 2002 : 73). Après avoir vu les stratégies traductives utilisées par les cinq traducteurs pour cette deuxième citation, nous avons décidé d'accepter la proposition de Gigli parce qu'il a réussi à saisir le sens du québécois phraséologique en le rendant avec une expression italienne qui est familière autant que l'expression française. Dans le Treccani, en fait, on lit « *passarsela v. pron. assol., fam. [essere, vivere in determinate condizioni: come te la passi?] ≈ andare (come va?), stare* »<sup>45</sup> qui montre la marque « *fam.* ».

Encore, en ce qui concerne la troisième occurrence du syntagme, on peut affirmer que dans ce cas aussi les traducteurs ont choisi plusieurs traduisants en utilisant aussi des stratégies traductives différentes. Gigli et le traducteur anonyme utilisent l'équivalence textuelle (CATFORD, 1965) comme stratégie traductive, le premier traduit l'expression française par « *avranno il loro da fare* », tandis que le deuxième opte pour « *incontreranno delle difficoltà* ». Melitta décide de ne pas traduire le passage entier en utilisant ainsi la stratégie de l'omission, Cadeddu Fanciulli choisit une autre stratégie traductive encore, celle de la transposition théorisée par Vinay et Darbelnet (1958). En fait, elle rend le québécois phraséologique par « *avranno da tribolare* » en faisant un changement de catégorie grammaticale, elle passe du mot *misère* au verbe « *tribolare* ». Piscopo, de son côté, décide d'utiliser « *sarà brutto* », une solution qui est caractérisée par une perte sémantique car l'expression italienne est plus générale que celle originale.

Dans la dernière citation aussi les traducteurs optent pour des choix et des traduisants différents. Gigli et le traducteur anonyme utilisent l'équivalence textuelle (CATFORD, 1965) en rendant le syntagme, respectivement, par « *incontreranno qualche difficoltà* » et « *avranno un po' di guai* ». Les trois autres traducteurs restent cohérent avec leurs choix traductifs et optent pour les mêmes trois traduisants précédents : Melitta ne traduit pas le passage, Cadeddu Fanciulli choisit de rendre

---

<sup>45</sup> **TRECCANI** : Passarsela : [http://www.treccani.it/vocabolario/passare\\_\(Sinonimi-e-Contrari\)/](http://www.treccani.it/vocabolario/passare_(Sinonimi-e-Contrari)/)

l'expression par « *avranno da tribolare* » et Piscopo traduit par « *sarà brutto* ». Cette décision peut être due au fait que la citation 3 et 4 sont l'une après l'autre.

Après avoir vu en détail toutes les propositions des traductions pour ce syntagme, voyons la définition des quatre dictionnaires bilingues consultés dans cette analyse :

RESSOURCE	DESCRIPTION
<b>BOCH</b>	AVOIR DE LA MISÈRE: expression absente mais : ♦misère /mizɛr/ A s. f.1 miseria: misère noire, miseria nera; misère dorée, miseria nascosta; salaire de misère, stipendio da miseria; tomber dans la misère, cadere in miseria; réduire q. à la misère, ridurre q. in miseria; crier.
<b>GARZANTI 2007</b>	AVOIR DE LA MISÈRE: ( <b>Canada</b> ) avoir misère à faire qqch., fare fatica a fare qlco.
<b>DIF PARAVIA 2007</b>	AVOIR DE LA MISÈRE: absent
<b>LAROUSSE 2006</b>	AVOIR DE LA MISÈRE: absent

Ainsi, le québécois phraséologique est absent du Dif Paravia 2007 et du Larousse 2006, tandis qu'il est présent dans le Garzanti 2007 en tant qu'expression marquée « Canada » et ayant pour traduisant l'expression « *fare fatica* ». Dans le Boch, au contraire, le syntagme n'est pas présent et on trouve seulement la définition du lemme *misère*.

Néanmoins, nous avons décidé d'accepter un des traduisants de la deuxième citation : « *non se la passano male* » parce que dans cette occurrence, le contexte est différent et, de plus, il nous semble être la proposition la plus adéquate. Cependant, pour donner un traduisant plus proche de l'original on proposerait une autre solution que l'on considère comme plus appropriée dans ce contexte et qui peut être utilisée dans les trois autres citations, différemment de ceux proposés par les traducteurs du roman. Ce traduisant sera « *fare fatica* ».

#### **FATICA :**

RESSOURCE	DÉFINITION
<b>ZINGARELLI 2015</b>	<b>fatica / fa' tika/ o †fātiga, †fadiga</b> [lat. parl. *fatīga(m), da fatigāre. V. faticare ☼ 1250 ca.] s. f. 3 (fig.) pena, difficoltà   a fatica, con difficoltà; a stento   durar fatica a fare qlco., incontrare ostacoli, difficoltà

Le syntagme que nous proposons a un sens figuré et signifie rencontrer des difficultés, même s'il ne s'agit pas d'une expression figée, comme l'est celle française.

De plus, ce traduisant est proposé aussi par le dictionnaire bilingue Garzanti 2007 et il faut souligner aussi qu'avec ce choix, on utilise encore la stratégie traductive de l'équivalence textuelle (CATFORD, 1965).

### 3.2.5 *Le québécisme de statut « remmancheur »*

Le québécisme de statut est un mot qui existe en français de référence dans la même forme et avec le même sens. Il présente aussi des spécificités, par rapport au français de référence, qui concernent le domaine de l'emploi, la fréquence relative ou la connotation.

Citations dans lesquelles figure le québécisme de statut *remmancheur/ ramancheur* dans *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*, Louis Hémon, 1924.

CITATION 1	Eutrope secoua la tête et dit d'une aire grave : -Je n'y ai point confiance non plus aux médecins. Si on avait pensé à aller chercher un <b>remmancheur</b> , comme Tit'Sèbe de Saint-Félicien... Tous les visages tournèrent vers lui et les larmes s'arrêtèrent. (p. 161)
CITATION 2	Au milieu de la nuit, Eutrope Gagnon arriva, ramenant Tit'Sèbe le <b>remmancheur</b> . C'était un petit homme maigre à figure triste, avec des yeux très doux. Comme toutes les fois que l'on appelait au chevet d'un malade il avait mis ses vêtements de cérémonie, e drap foncé, assez usés, qu'il portait avec la gaucherie des paysans endimanchés. (p. 164)
CITATION 3	Maria se mit à pleurer doucement ; le père Chapdelaine resta immobile et muet, la bouche ouverte, ne comprenant pas encore, et le <b>remmancheur</b> , ayant prononcé son verdict, baissa la tête et regarda longuement la malade de ses yeux compatissants. Ses mains brunes de paysan, inutiles, reposaient sur ses genoux ; vouté, un peu penché en avant, doux et triste, il semblait poursuivre avec son dieu un dialogue muet disant : -Vous m'avez donné le don de guérir les os brisés, et j'ai guéri ; mais vous ne m'avez pas donné le don de guérir les maux comme ceux-ci : alors je suis obligé de laisser cette pauvre femme mourir. (p. 165-166)
CITATION 4	Le <b>remmancheur</b> secoua la tête. « Ils auront peut-être un peu de misère en route ; mais ils arriveront pareil. Un prêtre qui apporte le Saint Sacrement, c'est fort ! » Ses yeux doux étaient remplis d'une fois sans borne. (p. 167)

## ANALYSE INTRALINGUISTIQUE

Le québécisme *remmancheur* est de statut: le mot est présent seulement dans quelques dictionnaires : TLFi, USITO, DQA, DQF, DUF et Glossaire du parler français au Canada. Dans les autres dictionnaires le québécisme est absent.

On peut classer *remmancheur* sur l'axe différentiel comme un québécisme de statut et sur l'axe historique comme un archaïsme. En fait, dans le TLFi on remarque que l'emploi déclaré est « *vieilli* ». Au contraire, dans l'Usito la marque « *fam.* » est présente, information qui nous aide à identifier le québécisme comme De Statut. De plus dans le DUF, l'Usito et dans le TLFi l'appartenance du mot au français du Québec est signalé à travers l'utilisation de marques topolectales comme : « (*Canada*) » ou « *Q/C* ».

Voyons dans la fiche ci-dessous les définitions proposées par les dictionnaires monolingues consultés :

RESSOURCE	DESCRIPTION
PR	Absent
TLFI	<b>Remmancheur :</b> <b>Vieilli.</b> Réconcilier, raccommoder des personnes. Le mariage de Lucien avec Clotilde est si bien rompu, que rien ne peut le remmancher (BALZAC, Splend. et mis., 1846, p. 417). Remmancher les goupillons et les sabres, reconstituer le monachisme et le militarisme (HUGO, Misér., t. 1, 1862, p. 614). <b>Région. (Canada). fam.</b> Rebouter, soigner. Ils connaissaient tous de réputation le rebouteux (...). C'est lui qui a remmanché le petit Roméo Boily, après qu'il avait été écrasé par une waguine chargée de planches (HÉMON, M. Chapdelaine, 1916, p. 216). <b>REM.</b> Remmancheur, subst. masc., région. (Canada). Rebouteux. Je n'y ai point confiance non plus, aux médecins. Si on avait pensé à aller chercher un remmancheur, comme Tit'Sèbe de Saint-Félicien (HÉMON, M. Chapdelaine, 1916, p. 215).
USITO	<b>RAMANCHEUR / REMMANCHEUR : Q/C fam.</b> Personne qui, par des procédés empiriques, soigne les luxations, les fractures, les foulures, les douleurs articulaires. → renvoi synonymique fam. rebouteux. → renvoi de type hyperonyme guérisseur. « Il a fallu recasser le bras de ce garçon pour le lui remettre en

	place. Un ramancheur lui avait recollé cela tout de travers » (A. Hébert, 1970).
<b>DHFQ (BDLP)</b>	Absent
<b>DFP</b>	Absent
<b>DQA</b>	<b>REMMANCHEUR</b> : n.m., <b>Fam.</b> Personne qui ramanche. □ guériteur ; fam. Rebouteur.
<b>DUF</b>	<b>REMMANCHEUR</b> : n. ( <b>Québec</b> ) <b>Fam.</b> Personne qui réduit les fractures, remet en place les membres démis).
<b>DQF</b>	<b>REMMANCHEUR</b> : remmancheuse (n. fém.) : rebouteuse -La remmancheuse s'en vient. C'est plus sûr que des saints pas canonisés.
<b>Glossaire du parler français au Canada</b>	<b>Ramancheur</b> : s.m. 1. Rebouteur

Le québécoisisme *remmancheur* / *ramancheur* qui figure dans quatre citations du roman a posé quelques problèmes aux traducteurs : seulement deux parmi eux ont traduit ce québécoisisme : le traducteur anonyme et Ugo Piscopo. Le premier a opté pour « *conciaossi* » et Piscopo pour « *guaritore* ». Lorenzo Gigli et Maria Luisa Cadeddu Fanciulli ont décidé de ne pas traduire le mot qui désigne la profession de Tit'Sèbe<sup>46</sup> et chaque fois que le québécoisisme figure dans le texte, ils se limitent à écrire le prénom de l'homme. Melitta ne traduit jamais le passage dans lequel le québécoisisme est présent, sauf dans un cas où omet le mot et décide d'en donner l'explication entre parenthèses.

### *Citation 1*

<p>Eutrope secoua la tete et dit d'une aire grave : -Je n'y ai point confiance non plus aux médecins. Si on avait pensé à aller chercher un <b>remmancheur</b>, comme Tit'Sèbe de Saint-Félicien...</p> <p>Tous les visages tournèrent vers lui et les larmes s'arrêtèrent. (p. 161)</p>	<p>Eutropio scosse la testa e disse, con aria grave : _Neppur io ho fiducia nei medici. Se avessimo pensato di mandar a cercare <b>Tit'Sèbe</b> di Saint Félicien...</p> <p>Turri si voltarono verso di lui e cessarono di piangere. (p.148, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>Eutrope scosse il capo e disse con aria grave:</p>

<sup>46</sup> Tit'Sèbe est le prénom de l'homme qui est appelé *remmancheur*.

	<p>« Neanch'io ho fiducia nei medici. Se si fosse pensato a chiamare un <b>conciaossi</b>, come Tit'Sèbe, di Saint-Félicien... » Tutti i visi si volsero a lui e le lacrime si arrestarono. (p.183, Traduction <b>anonyme</b>, <b>Gentile Editore, 1945</b>)</p>
	<p><i>La traductrice n'a pas traduit le passage.</i> <b>(Traduction de Melitta, 1954)</b></p>
	<p>Eutropio scosse la testa e disse gravemente : «Nemmo io ho fiducia nei medici. Se avessimo pensato a chiamare <b>Tit'Sèbe</b>, di Saint-Félicien...». Tutti si volsero verso di lui, smettendo di piangere. (p.186, Traduction de <b>Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959</b>)</p>
	<p>Eutrope scuotendo la testa, commentò con aria grave : «Io nei medici non ho fiducia. Chissà che non sarebbe stato meglio un <b>guaritore</b>, uno come Tit'Sèbe di Saint-Félicien». Tutti si girarono a guardarlo, senza più piangere. (p.173, <b>Traduction de Ugo Piscopo, 1986</b>)</p>

## Citation 2

<p>Au milieu de la nuit, Eutrope Gagnon arriva, ramenant Tit'Sèbe le <b>remmencheur</b>. C'était un petit homme maigre à figure triste, avec des yeux très doux. Comme toutes les fois que l'on appelait au chevet d'un malade il avait mis ses vêtements de cérémonie, e drap foncé, assez usés, qu'il portait avec la gaucherie des paysans endimanchés. (p. 164)</p>	<p>A mezzanotte giunse Eutropio Gagnon, conducendo seco <b>Tit'Sèbe</b>. Era un ometto piccolo e magro dal volto triste, illuminato da un paio di occhi molto dolci. Come ogni volta che lo chiamavano al capezzale di un ammalato, s'era messo gli abiti di cerimonia di drappo scuro, molto usati, che portava alla maniera dei contadini nei giorni di festa. (p.151, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>Nel mezzo della notte arrivò Eutrope Gagnon portando seco Tit'Sèbe, il <b>conciaossi</b>. Era un ometto magro, dal viso triste, con degli occhi dolcissimi. Come tutte le volte che era chiamato al capezzale di un ammalato, aveva messo i suoi abiti da cerimonia, di panno scuro, piuttosto logori, che indossava con la</p>

	goffaggine del contadino vestito a festa. (p.186, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b> )
	E quando arrivò Sebio tutti speravano in un miracolo. Egli era un ometto magro dal viso triste, ma dagli occhi dolci e miti. Esaminò anche lui la malata con mano leggera e abile ( <b><u>non c'era nessuno che, come lui, sapesse mettere a posto le ossa slogate o i tendini accavallati</u></b> ) ma poi scrollò la testa.. (p. 155, Traduction de Melitta, 1954)
	Nel cuore della notte arrivò Eutropio Gagnon portando <b><u>Tit'Sèbe</u></b> . Era un omiciattolo magro, dal viso triste, con occhi mansueti. Indossava, come ogni volta che era chiamato al capezzale di un malato, il suo vestito migliore di panno scuro, piuttosto logoro e portato con la goffaggine del contadino rivestito da Domenica. (p.189-190, Traduction de <b>Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959</b> )
	A metà della notte arrivò Eutrope con Tit'Sèbe il <b><u>guaritore</u></b> . Era un ometto piccolo e magro, dal viso malinconico, con due occhi molto miti. Come era solito fare ogni volta che lo chiamavano al capezzale di un malato, indossava il vestito buono, di panno scuro, un po' liso, che portava con la goffaggine dei contadini nei giorni di festa. (p.176, Traduction de <b>Ugo Piscopo, 1986</b> )

*Citation 3*

<p>Maria se mit à pleurer doucement ; le père Chapdelaine resta immobile et muet, la bouche ouverte, ne comprenant pas encore, et le <b><u>remmancheur</u></b>, ayant prononcé son verdict, baissa la tête et regarda longuement la malade de ses yeux compatissants. Ses mains brunes de paysan, inutiles, reposaient sur ses genoux ; vouté, un peu penché en avant, doux et triste, il semblait poursuivre avec son dieu un dialogue muet disant :</p> <p>-Vous m'avez donné le don de guérir les os brisés, et j'ai guéri ; mais vous ne m'avez pas</p>	<p>Maria si mise a piangere soffocando i singhiozzi: il vecchio Chapdelaine restò immobile e muto, con la bocca aperta, non comprendendo ancora, e <b><u>Tit'Sèbe</u></b>, pronunciata la sentenza, abbassò la testa e guardò a lungo l'ammalata con occhi pieni di compassione Le sue brune mani da contadino, non use ai lavori nei campi, posavano sulle ginocchia; ed egli, curvo, un po' piegato in avanti, dolce e melanconico nell'aspetto, sembrava scambiare col suo Dio un dialogo muto :</p>
---	---

<p>donné le don de guérir les maux comme ceux-ci : alors je suis obligé de laisser cette pauvre femme mourir. (p. 165-166)</p>	<p>-Tu mi hai dato il dono di guarire le ossa rotte, ed io le ho guarite; ma non mi hai dato il dono di guarire le malattie come questa : perciò sono costretto a lasciar morire questa povera donna. (p.152, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>Maria si mise a piangere silenziosamente; papà Chapdelaine rimase immobile e muto, con la bocca aperta, non comprendendo ancora, e il <b>conciaossi</b>, dopo aver pronunciato il suo verdetto, chinò il capo e guardò lungamente l'ammalata con occhi compassionevoli. Le mani brune di contadino, inutili, gli riposavano sulle ginocchia; curvo, un po' chinato in avanti, dolce e triste, sembrava proseguire col suo Dio un muto dialogo, dicendo :</p> <p>-Mi hai dato il dono di guarire le ossa rotte, e io ho guarito; ma non mi hai dato il dono di guarire mali come questi; allora sono obbligato a lasciar morire questa povera donna.- (p.188, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b>)</p>
	<p><i>La traductrice n'a pas traduit le passage.</i> (<b>Traduction de Melitta, 1954</b>)</p>
	<p>Maria si mise a piangere, suo padre rimase immobile, muto, a bocca aperta senza capire ancora, e <b>Tit'Sèbe</b>, avendo pronunciato il suo verdetto, chinò il capo e guardò a lungo la malata con i suoi occhi pietosi. Le sue mani brune di contadino posavano sui ginocchi ed egli, curvo, piegato in avanti, mite e rattristato, pareva immerso in un dialogo muto con il suo Dio:</p> <p>«Voi mi avete dato il dono di guarire le ossa rotte, e io le ho guarite, ma non mi avete dato il potere di guarire mali come questi, e perciò sono costretto a lasciar morire questa donna». (p.191, Traduction de <b>Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959</b>)</p>
	<p>Maria scoppiò in un pianto soffocato, il padre restò fermo e zitto, con la bocca aperta, non comprendendo ancora bene, e il <b>guaritore</b>, pronunciato il verdetto, abbassò la testa, guardando a lungo la malata con compassione. Le sue mani abbronzate di</p>

contadino riposavano impotenti sulle ginocchia; curo, un po' piegato in avanti, con una malinconia rassegnata, sembrava proseguisse col suo Dio un dialogo muto: «Tu mi hai dato la facoltà di rimettere a posto le ossa rotte, e io guarisco; ma non mi hai dato il dono di guarire mali del genere, perciò sono costretto a lasciar morire questa povera donna». (p.177-178, **Traduction de Ugo Piscopo, 1986**)

#### Citation 4

<p>Le <b>remmancheur</b> secoua la tête. « Ils auront peut-être un peu de misère en route ; mais ils arriveront pareil. Un prêtre qui apporte le Saint Sacrement, c'est fort ! » Ses yeux doux étaient remplis d'une fois sans borne. (p. 167)</p>	<p><b>Tit'Sèbe</b> scosse la testa. -Sì, forse incontreranno qualche difficoltà lungo la strada, ma giungeranno lo stesso. Un sacerdote che porta il Sacramento è ben corazzato! I suoi occhi miti erano pieni d'una fede senza limiti. (p. 154, Traduction de <b>Lorenzo Gigli, 1924</b>).</p>
	<p>Il <b>conciaossi</b> scosse il capo. « Avranno forse un po' di guai per strada; ma arriveranno lo stesso. Un prete porta il Santissimo, è forte! ». I suoi occhi dolci erano pieni di fede illimitata. (p. 190, Traduction <b>anonyme, Gentile Editore, 1945</b>)</p>
	<p><i>La traductrice n'a pas traduit le passage.</i> (<b>Traduction de Melitta, 1954</b>)</p>
	<p><b>Tit'Sèbe</b> scosse il capo. « Avranno certo da tribolare per la strada, ma arriveranno ugualmente: un prete che porta i Sacramenti è la nave di Dio ». I suoi occhi limpidi erano pieni di illimitata fede. (p. 193, Traduction de <b>Maria Luisa Cadeddu Fanciulli, 1959</b>)</p>
	<p>« Sarà brutto » disse il <b>guaritore</b> scuotendo la testa « ma arriveranno lo stesso : hanno la protezione del Santo Sacramento ». Nei suoi occhi miti brillava una fede illimitata. (p. 179, <b>Traduction de Ugo Piscopo, 1986</b>)</p>

## ANALYSE CONTRASTIVE

Comme on vient de le voir, le québécisme De Statut a été traduit seulement par le traducteur anonyme de Gentile Editore (1945) et par Ugo Piscopo (1986) avec « *conciaossi* » et « *guaritore* ».

On va vérifier dans le dictionnaire monolingue italien Treccani la signification de ces deux mots:

### **CONCIAOSSI :**

RESSOURCE	DÉFINITION
<b>TRECCANI</b>	<b>Conciaòssi:</b> s. m. e f. [comp. di conciare e osso], <b>pop.</b> , non com. – Persona che pratica la bassa chirurgia, o cerca, con manipolazioni varie, di guarire chi soffre di affezioni di tipo reumatico, artrosico, ecc.; spreg., cattivo chirurgo.

### **GUARITORE:**

RESSOURCE	DÉFINITION
<b>TRECCANI</b>	<b>Guaritóre:</b> s. m. (f. -trice) [der. di guarire]. – Chi guarisce (chi dà cioè la guarigione); in partic., chi si attribuisce la capacità di guarire malattie varie giovandosi, con metodi empirici, di proprie particolari facoltà o di rimedî non riconosciuti in genere dalla scienza medica.

Comme on le lit, les deux traduisants italiens ont une signification similaire, mais celui proposé par le traducteur anonyme, « *conciaossi* », résulte vieilli aujourd’hui.

Au contraire, la proposition de Piscopo, « *guaritore* » est un dérivé du verbe « *guarire* », tant comme *remmancheur* dérive du verbe *remmancher* en français du Québec. Le traducteur a donc traduit littéralement le québécisme, avec une équivalence textuelle, que nous considérons comme adéquate dans le contexte du roman.

Lorenzo Gigli et Maria Luisa Cadeddu Fanciulli ont décidé d’utiliser la stratégie traductive de l’omission (LEPPIHALME, 2011 : 129) pour rendre le québécisme De Statut. Ils n’ont pas traduit le substantif mais ils se sont limités à écrire le prénom du *remmancheur*, Tit’Sèbe, chaque fois qu’il était appelé avec le nom de son métier. Cette stratégie ne pose pas de problèmes de compréhension, parce que Louis Hémon explique lui-même dans le texte quelle est la profession de l’homme. Cependant, en utilisant cette stratégie traductive, les deux traducteurs montrent leur méconnaissance de la signification de ce québécisme.

Dans la plupart des cas, Melitta omet de traduire tant le québécisme que les passages du texte dans lesquels il figure. Seulement dans la deuxième citation, après avoir nommé Sebïo (Tit'Sèbe), elle ajoute entre parenthèses la raison pour laquelle il a été appelé : « *non c'era nessuno che, come lui, sapesse mettere a posto le ossa slogate o i tendini accavallati* ». De cette manière, elle utilise la stratégie de l'adjonction qui est une des formes de l'adaptation et consiste « *en l'ajout d'informations inexistantes sur l'original par le biais d'une explicitation dans le corps du texte* » comme l'affirment Vinay et Darbelnet dans la *Stylistique comparée du français et de l'anglais* (1958).

Après avoir décrit les stratégies traductives utilisées par les traducteurs, voyons aussi la définition du québécisme proposée par les dictionnaire bilingues consultés :

RESSOURCE	DESCRIPTION
<b>BOCH</b>	REMMANCHEUR / RAMANCHEUR : absent
<b>GARZANTI 2007</b>	RAMANCHEUR / REMMANCHEUR: absent mais <u>Remmancher</u> : v.tr. rifare il manico (a), fornire di un nuovo manico.
<b>DIF PARAVIA 2007</b>	RAMANCHEUR / REMMANCHEUR: absent mais <u>Remmancher</u> : v.tr. rifare il manico (a).
<b>LAROUSSE 2006</b>	RAMANCHEUR / REMMANCHEUR : absent

Le québécisme de statut *remmancheur* n'est pas présent dans les quatre dictionnaires. Cependant, dans le Garzanti 2007 et le Dif Paravia 2007, nous trouvons un renvoi analogique au verbe *remmancher* auquel les auteurs des dictionnaires, ont attribué une signification qui ne correspond pas au sens que le mot a en français québécois.

En conclusion, parmi tous les choix traductifs, celui qui nous semble le plus approprié est celui adopté par Piscopo : « *guaritore* » parce qu'il respecte le sens du québécisme à l'intérieur du contexte littéraire du roman. De plus, étant donné que le québécisme est considéré comme archaïque, ce traduisant aussi est rare en italien, et, en même temps, mais en même temps, il est plus utilisé et répandu que « *conciaossi* ».

### 3.3 Considérations finales sur le traitement des québécismes

Dans les paragraphes précédents, nous avons abordé en détail l'analyse intralinguistique et contrastive des six québécismes sélectionnés. À travers cette

analyse, nous avons observé les stratégies traductives utilisées par les différents traducteurs.

Nous pouvons ainsi affirmer que la traduction de la variation diatopique a posé des problèmes aux traducteurs de *Maria Chapdelaine*. Parfois, ils ont eu des difficultés à rendre les québécismes en italien, même s'ils ont presque toujours saisi leur sens.

À notre avis, ces difficultés ont été surtout d'ordre connotatif car, dans la plupart des cas le problème principal concernait la charge culturelle des québécismes. Par définition les québécismes renvoient à une réalité culturelle différente de celle hexagonale et donc, si les traducteurs ne saisissent pas cette référence, ils ne seront pas capables de la rapporter en italien. Pour pouvoir bien traduire cette variété diatopique du français, il est nécessaire d'avoir une bonne connaissance de la langue et de la culture québécoises.

Pour ce qui concerne la traduction des *realia*, on partage l'avis d'Annick Farina, qui, par les mots de Florin, affirme que les *realia* « ne peuvent pas être traduites d'une manière conventionnelle mais nécessitent une approche spéciale » (FLORIN, S., 1993 : 123). En effet, la prise en compte du contexte a une importance fondamentale dans la traduction et, comme le soutient Farina, c'est seulement après avoir considéré le contexte et compris les « intentions supposées de l'auteur dans ce contexte » (FARINA, A., 2011 : 92) que :

le traducteur pourra choisir de conserver le mot étranger désignant une réalité culturelle supposée inconnue du lecteur, lui ajouter une note explicative ou intégrer dans la même phrase une explication, ou au contraire, il pourra faire le choix d'une perte sémantique et/ou référentielle pour respecter l'absence de connotation culturelle voulue par l'auteur [...] (FARINA, A., 2011 : 92)

Cependant, à notre avis, ce sont les québécismes phraséologiques et de statut qui ont posé le plus de problèmes aux cinq traducteurs italiens de *Maria Chapdelaine*. Dans le cas des premiers, on fait référence aux expressions figées qui devraient être rendues par des équivalences totales qui respecteraient leur sens original et restitueraient le figement. Encore, la traduction des québécismes de statut s'est avérée difficile car ce type de mots sont absents dans les dictionnaires de français, comme le PR, et dans les dictionnaires bilingues, et les dictionnaires différentiels québécoises ne donnent pas toujours des informations suffisantes sur leur usage.

Dans le cas des québécismes sémantiques et grammaticaux, à notre avis, les traducteurs ont su assez bien rendre leurs spécificités à travers des solutions que nous avons trouvées acceptables en contexte.

En général, nous pouvons affirmer que les stratégies traductives les plus utilisées ont été l'équivalence textuelle qui est « *toute forme de la langue cible observée comme équivalente d'une forme donnée de la langue source* » (CATFORD dans GUIDÈRE, 2010), l'emprunt (VINAY et DARBELNET, 1958) et la traduction mot-à-mot.

Finalement, en ce qui concerne les ressources lexicographiques conçues en France, le TLFi est le dictionnaire qui s'est révélé le plus utile et parce qu'il apporte le plus grand nombre de québécismes. Dans notre analyse Usito a été aussi très essentiel pour reconnaître les expressions figées québécoises, car nous y avons trouvé presque tous les québécismes présents dans notre corpus d'analyse.

En revanche, on pourrait supposer que les traducteurs n'ont pas trouvé de l'aide dans les dictionnaires bilingues : en effet le Garzanti et le Boeckmann présentent au total trois québécismes de notre corpus : *bleuet*, *drave* et *avoir de la misère*. Le Dif-Paravia offre deux québécismes : *bleuet* et *sucre du pays/sucre d'érable* et dans le Larousse on trouve trois québécismes : *bleuet*, *drave* et *sucre du pays/sucre d'érable*.

Il s'ensuit que pour permettre aux traducteurs de reconnaître les québécismes et de bien les traduire, les dictionnaires bilingues devraient montrer une plus grande ouverture face aux particularités linguistiques québécoises, au lieu de se limiter à inclure les seuls mots du français de référence.

## CONCLUSIONS

Le cadre qui ressort de notre analyse des québécismes nous consent d'avancer quelques considérations.

Avant tout, le lexique québécois que nous avons étudié à partir de ce roman nous permet de mettre en évidence son appartenance à la culture et à la réalité québécoise.

*Maria Chapdelaine. Récit du Canada français* est un véritable chef-d'œuvre de la littérature québécoise, et toutes les occurrences des québécismes de ce roman renvoient à une réalité culturelle bien définie.

Au début de ce mémoire, nous nous sommes demandés quels étaient les changements d'une traduction à l'autre et, ainsi, nous avons analysées en détail chacune des retraductions. Nous avons focalisé notre attention sur les changements linguistiques, stylistiques et formels dans les cinq retraductions pour pouvoir montrer que chacune d'elles a des caractéristiques qui lui sont propres et qui sont inévitablement liées à la période dans laquelle elles ont été rédigées et à la façon de traduire de chaque traducteur. Nous avons vu que la langue a changé dans le temps et que chaque traducteur a un style personnel qui le diffère des autres : Gigli (1924) enrichi le roman avec des toscanismes pour marquer le caractère régional du roman, donne un titre à chaque chapitre et utilise aussi le paratexte qui acquiert dans sa traduction un rôle fondamental. Le traducteur anonyme de Gentile Editore (1945) fait une traduction plutôt linéaire en cherchant de préserver les particularités linguistiques du texte de départ. Melitta (1954) au contraire, se distingue des autres traducteurs par ses choix traductifs et par la brièveté de sa traduction. Cadeddu Fanciulli (1959) et Piscopo (1986) sont les auteurs des deux dernières traductions et, en fait, on voit ici plus d'attention dans la traduction des québécismes.

En ce qui concerne les stratégies traductionnelles adoptées, nous pourrions affirmer qu'en général, les cinq traducteurs ont su reconnaître les québécismes et cerner leur sens. Seulement dans la traduction de Melitta (1954), à notre avis, on observe plus de problèmes car plusieurs fois elle fait des omissions. Elle décide d'effacer des morceaux de texte en omettant donc aussi la traduction des québécismes qu'elle ne comprend pas. De cette manière, elle élimine une importante partie culturelle du roman.

À ce propos, une remarque sur les outils linguistiques que les traducteurs pourraient avoir consultés dans leurs traductions, nous paraît nécessaire. En outre, bien

qu'un bon nombre de solutions choisies par les traducteurs soient correctes selon nous, on peut confirmer l'avis de Zotti, selon laquelle « *on relève en général d'une méconnaissance de la part des traducteurs de la variation de la langue française québécoise, ainsi que de la culture québécoise* » (ZOTTI, 2011a : 459). Ceci est particulièrement évident dans le cas des désignations de la flore au Québec, par exemple dans la traduction de *bleuets* ou encore dans le cas de *drave* où ce n'est pas le québécisme sémantique à poser des problèmes, mais plutôt la charge culturelle de cette réalité spécifique du Canada. Ces imprécisions concernant la culture du Québec montrent un manque de prise de conscience de la spécificité du français parlé au Québec.

Pour conclure, suite à notre travail d'analyse, une réflexion sur l'utilité des dictionnaires monolingues et bilingues s'impose. En ce qui concerne les ressources monolingues, nous avons constaté que les dictionnaires du français de référence ne sont pas suffisants pour traduire la variété diatopique du français québécois. En effet, Zotti (2007 : 28) met en évidence que les dictionnaires faits en France ne sont pas exhaustifs dans la description des réalités linguistiques et culturelles du français québécois.

Pour ce qui est des dictionnaires monolingues différentiels ou généraux traitant le français québécois, la connaissance de leurs caractéristiques permettra au traducteur de consulter ces ouvrages de façon appropriée et de saisir les différences sémantiques et d'usage entre les deux variétés de langue. En général, la ressource qui s'est révélée l'une des plus utiles dans notre analyse est le dictionnaire DQF, car il permet de relever les différences sémantiques entre le français québécois et le français de référence. De son côté, le DQF ne fournit pas toujours des descriptions exhaustives des québécismes, en se limitant souvent à donner des équivalents en français de référence. Également, nous avons jugé le DUF et l'Usito comme plus soignés pour leurs marques topolectales qui signalent les emplois québécois (« Québec ») et pour leurs marques diaphasiques soulignant le registre familier (« fam. »).

En ce qui concerne les dictionnaires bilingues, nous avons constaté que leur description lexicographique du français québécois pose encore des problèmes. À ce propos, Valeria Zotti soutient qu'« *une description détaillée et surtout fidèle du français québécois n'a pas été encore réalisée* » (2007 : 73). Dans son étude *Dictionnaire bilingue et francophonie : le français québécois* (2007), elle observe que « *non seulement les québécismes ont été introduits tardivement, mais que les entrées*

*québécoises sont lacunaires, quand-ils présentent des failles concernant le marquage et le traitement des traduisants* » (2007 : 63-73).

Pour conclure, le dictionnaire bilingue devrait s'ouvrir à une description plus large des différents « français », en introduisant la pluralité linguistique de la francophonie. De cette manière, avec l'inclusion des variétés linguistiques de la francophonie, le dictionnaire devrait viser à « *restituer une image plus vivante et égalitaire de la langue française, considérée comme un système ouvert et changeant qui, au sein d'une unité, recueille une multiplicité de langues « autres », toutes également actuelles et légitimes* » (ZOTTI, 2011b : 59).

Afin de combler les lacunes cernées, nous avons proposé, dans la mesure du possible, des équivalents qui sont à notre avis plus respectueux des réalités culturelles québécoises, tels que « *trasferirsi* » par *mouvoir*, « *zucchero d'acero* » et « *panetto di zucchero d'acero* » par *sucre du pays et pain de sucre d'érable* et « *fare fatica* » par *avoir de la misère*. Dans d'autres cas, nous avons décidé d'accepter la proposition de traduction d'un des cinq traducteurs, c'est le cas de « *mirtillo* » pour *bleuet*, « *drave* » pour *drave*, « *trasferirsi* » pour *mouvoir* et « *guaritore* » pour *remmencheur*. À ce propos, nous avons inséré dans la Base de données Qu.It, le travail d'analyse intralinguistique et contrastive que nous avons mené dans ce mémoire.

En ce qui concerne la traduction du français québécois vers l'italien, il est nécessaire d'affirmer que le travail accompli à ce jour est remarquable parce que « *l'Italie est un pays qui traduit beaucoup la littérature québécoise* » (JOLICOEUR, 2011 : 394), mais beaucoup reste encore à faire. Ainsi, par le biais de ce mémoire, nous voudrions souligner qu'il est important d'encourager une plus grande prise en compte des spécificités linguistiques du français québécois, non seulement dans la restitution de son contenu sémantique, mais aussi connotatif et culturel. Nous espérons aussi avoir montré qu'à travers la consultation des ressources lexicographiques monolingues du français québécois qui sont aujourd'hui à la disposition des traducteurs, il est possible d'arriver à des traductions satisfaisantes qui pourraient bien rendre la richesse de la langue française au Québec.

## REMERCIEMENTS

Je tiens à présenter mes sincères remerciements à Madame Zotti, mon directeur de mémoire et professeur, pour sa grande disponibilité et ses précieux conseils qui m'ont permis d'achever ce travail.

Je remercie également Madame Nannoni pour ses précieuses corrections et suggestions.

Je remercie, d'une façon spéciale, mes parents qui m'ont accompagnée et encouragée avec leur compréhension dans cet important moment de ma vie et tout au long de mon parcours universitaire.

Mes remerciements vont aussi à mon frère qui m'a toujours supporté et donné la force d'aller outre les difficultés et de jamais renoncer.

Je veux remercier mes amis. Leur support a été fondamental dans mon parcours universitaire et surtout dans cette partie finale, ils ont su me comprendre et me soutenir et m'ont démontré d'être toujours là pour moi. Merci de la profondeur de mon cœur.

Finalement, merci à mes collègues universitaires, avec lesquels j'ai partagé des instants de "stress" pour la révision des examens, mais aussi de moments inoubliables d'amusement et de rires, ils ont rendu ma vie de penduler heureuse.

## **RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES**

### **a) Dictionnaires**

#### **1) Dictionnaire monolingue de français**

REY-DEBOVE J. et REY A. (dir.), *Le Petit Robert 2012*, Paris, Le Robert, 2011

#### **2) Dictionnaires du français québécois**

BOULANGER, J. C. (dir.), *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui : langue française, histoire, géographie, culture générale*, Montréal, Dicorobert, 1993.

MENEY, L. (dir.), *Dictionnaire québécois – français : pour mieux se comprendre entre francophones*, Montréal, Guérin, 1999.

SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA, *Glossaire du parler français au Canada*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1968.

#### **3) Dictionnaires francophones**

GUILLOU, M. et Moingeon, M. (dir.), *Dictionnaire Universel Francophone*, AUPELFUREF/ Hachette-EDICEF, 1997.

POIRIER, C. (dir.), *Dictionnaire du français plus : à l'usage des francophones d'Amérique*, Montréal, CEC (Centre Educatif et Culturel), 1988.

#### **4) Dictionnaires monolingues d'italien**

ZINGARELLI, N., *Il nuovo Zingarelli 2015: vocabolario della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli, 2014 (version en ligne, sous abonnement).

### **b) Ressources électroniques**

#### **1) Dictionnaire monolingue de français en ligne**

Trésor de la Langue Française Informatisé <http://atilf.atilf.fr>

#### **2) Dictionnaire monolingue du français québécois en ligne**

USITO, parce que le français ne s'arrête jamais (sous abonnement)

<https://www.usito.com/dictio/>

### 3) Dictionnaire monolingue d'italien en ligne

TRECCANI, *l'enciclopedia italiana*

<http://www.treccani.it/vocabolario/>

DE MAURO, *Dizionario della lingua italiana*

<http://dizionario.internazionale.it/>

SABATINI- COLETTI : *Il Sabatini Coletti. Dizionario della lingua italiana*, Rizzoli-Larousse, 2008

[http://dizionari.corriere.it/dizionario\\_italiano/](http://dizionari.corriere.it/dizionario_italiano/)

### 4) Bases de données

BDLP-Québec, *Base de Données Lexicographiques Panfrancophone*

<http://www.bdlp.org/accueil.asp?base=QU>

QU.IT : *Base parallèle de la littérature Québécoise traduite en Italien*

<http://www.quit.unibo.it/>

### 6) Dictionnaires bilingues français - italien

BOCH, *Dizionario francese-italiano, italiano-francese*, 6e éd., Bologna, Zanichelli, 2014 (version en ligne, sous abonnement).

DIF, *Dizionario Italiano - Francese*, basé sur le *Dictionnaire Hachette-Oxford*, Torino, Paravia, 2007.

GARZANTI, *Il nuovo Dizionario Garzanti di Francese*, Milano, Garzanti, 2006.

LAROUSSE, *Dizionario francese-italiano, italiano-francese*, Milano, Sansoni Rizzoli-Larousse, 2007.

### c) Études sur la langue française au Québec

GADET, F., *La variation sociale en français*, Collections l'essentiel français, Ophrys, 2007, p. 13-160.

MERCIER L., « Le français, une langue qui varie selon les contextes », dans Verreault (C.), Mercier (L.) et Lavoie (T.) (éds.), *Le français : une langue à apprivoiser*, Québec,

Les Presses de l'Université Laval, (« Langue française en Amérique du Nord »), 2002, pp. 41-60.

POIRIER C., « Le lexique québécois : son évolution, ses composantes », dans Bouchard, R. (dir.), *Culture populaire et littératures au Québec*, coll. "Stanford French and Italian Studies", N. 19, Anma Libri, Saratoga, 1980, pp. 43-44.

POIRIER, C., « Le français au Québec », dans, ANTOINE G. et MARTIN R. (dir.) et coll., *Histoire de la langue française 1914-1945*, Paris, CNRS-Éditions, 1995, pp. 761-790.

POIRIER, C., «Les variantes topolectales du lexique français: propositions de classement à partir d'exemples québécois», dans FRANCARD, M. et LATIN, D., (dir.), *Les régionalisme lexical*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 1995, pp. 912-929.

POIRIER, C., « De la défense à la codification du français Québécois : plaidoyer pour une action concertée», *Revue québécoise de linguistique*, vol. 26, N. 2, RQL, Montréal, 1998a, pp. 129-150.

POIRIER, C., « Une langue qui se définit dans l'adversité », *Le français au Québec. 400 ans d'histoire et de vie*, PLOURDE (dir.), 2000a, pp. 111-122.

POIRIER, C., « Q comme Québec, un français d'Amérique », *Tu parles!?: le français dans tous ses états*, Paris : Flammarion, 2000b, pp. 243-256.

POIRIER, C., « Les fondements historiques de la conscience linguistique des Québécois », *Canada. Le rotte della Libertà*, Atti del Convegno internazionale, Monopoli, 5-9 ottobre 2005, pp. 77-85.

#### **d) Études lexicographiques**

##### **1) Études sur les dictionnaires français et québécois**

BERNARD, P., DENDIEN, J., LECOMTE, J., PIERREL, J-M., « Un ensemble de ressources informatisées et intégrées pour l'étude du français : FRANTEXT, TLFi, Dictionnaires de l'Académie et du logiciel Stella, présentation et apprentissage de leurs exploitations », dans *Actes Taln Recital*, 24-27 juin 2002, Nancy, 2002, pp. 3- 36.

BOULANGER, J. C., *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui: langue française, histoire, géographie, culture générale*, Saint-Laurent, Québec, Dicorobert, 1993.

CORMIER, M. C. et FRANCOEUR A., « Un siècle de lexicographie au Québec : morceaux choisis », dans *International Journal of Lexicography*, vol. 15, n° 1, Oxford, Oxford University Press, 2002, pp. 55-73.

PIERREL, J-M., « Un ensemble de ressources de référence pour l'étude du français : TLFi, FRANTEXT et le logiciel STELLA », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 32, n° 1, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2003, p. 160.

POIRIER, C., (dir.), *Dictionnaire du français québécois. Volume de présentation*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1985.

POIRIER, C., « Les avenues de la lexicographie Québécoise », dans Boisvert, L., Poirier, C., et Verrault, C., *La lexicographie québécoise, Bilan et perspectives*, Québec, Les Presses de l'Université de Laval, 1986.

POIRIER C., *Dictionnaire du français plus à l'usage des francophones d'Amérique*, Montréal, CEC, 1988a, p. XIV.

POIRIER, C., *Dictionnaire historique du français québécois : monographies lexicographiques de québécismes*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1998b.

POIRIER C., « Faut-il "traduire" le "québécois" ? », compte rendu du *Dictionnaire québécois français* de Meney (L.), dans *Québec français*, n° 118, mai, 2000c, pp. 101-103.

POIRIER C., « Variation du français en francophonie et cohérence de la description lexicographique », dans CORMIER M. (dir.), *Les dictionnaires Le Robert : genèse et évolution*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2003, pp. 221-222.

POISSON, E., « Français en usage au Québec et dictionnaires », dans Verrault (C.), Mercier (L.), Lavoie (T.), *Le français, une langue à apprivoiser. Textes des conférences prononcées au Musée de la civilisation (Québec, 2000-2001) dans le cadre de l'exposition*, Saint-Nicolas, Les presses de l'Université Laval, 2002, pp. 93-111.

THIBAUT, A., « Le traitement des régionalismes dans les notices étymologiques du Trésor de la Langue Française : l'exemple du vocabulaire de G. Guèvremont », dans Buchi, E. (éd.), *Actes du Séminaire de méthodologie en histoire du lexique* (Nancy/ATILF, année universitaire 2005-2006), Nancy, ATILF, 2005, [http://www.atilf.fr/IMG/pdf/seminaires/Seminaire\\_melh\\_Thibault\\_2005-10-05](http://www.atilf.fr/IMG/pdf/seminaires/Seminaire_melh_Thibault_2005-10-05).

VERRAULT C. et MERCIER L., « Le Dictionnaire québécois français (1999) : du réel au trompe-l'œil », texte d'une communication présentée au Colloque « Dictionnaires et sociétés », 68e *Congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences*, Université de Montréal, 15 mai 2000

## 2) Études sur les dictionnaires bilingues

JACQUET-PFAU, C., « Les dictionnaires du français sur cédérom », dans *International Journal of Lexicography*, vol. 15, n° 1, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 89.

LO NOSTRO, M., « Panorama italien des dictionnaires italien-français/français italien sur cd-rom », dans Pruvost (ed.), *Dictionnaires et innovation, Études de linguistique appliquée 137*, Paris, Didier Érudition, 2005.

OSTUNI, D., « Dictionnaire bilingue et francophonie », dans Dotoli, G., *L'architecture du dictionnaire bilingue et le métier du lexicographe : actes des Journée Italiennes des Dictionnaires*, Capitulo – Monopoli, 16-17 avril 2007, Fasano, Schena Editore, 2007, p. 278.

ZOTTI, V., *Dictionnaire bilingue et francophonie. Le français québécois*, Fasano, Schena Editore, 2007 (Biblioteca della Ricerca - Linguistica, n. 29).

ZOTTI, V., « La transposition des mots et des mondes : pour la constitution d'une base parallèle de traductions italiennes de la littérature québécoise », *Études de linguistique appliquée*, n. 164, 2011a, pp.447-463.

ZOTTI, V., « Pour une réinterprétation du dictionnaire bilingue face à la pluralité linguistique de l'espace francophone : l'exemple du français québécois », dans LINO, M.T. et VAN CAMPENHOUDT, M. (dir.), *Passeurs de mots, passeurs d'espoir : lexicologie, terminologie et traduction face au défi de la diversité*, Paris, Éditions des archives contemporaines et AUF, 2011b, pp. 49-62.

ZOTTI, V., « Un nouveau scénario pour la station de travail du traducteur : la base de données lexicales QU.IT : Québec-Italie », dans FARINA, ZOTTI, *La variation lexicale des français*, Honoré Champion, Paris, 2014, pp. 311-331.

ZOTTI, V., « QU.IT. une ressource électronique mise à disposition des traducteurs italiens pour “comprendre” la dia-variation du français (québécois) » dans : *La dia-variation en français actuel. Etudes sur corpus, approches croisées et ouvrages de référence*, Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt, PETER LANG, 2015, pp. 319-346.

#### **e) Études littéraires**

BOIVIEN, A., « À la découverte de Louis Hémon », *Québec français*, n° 39, 1980, pp. 57-60. <http://id.erudit.org/iderudit/57110ac>

DENOEU, F., «Les Horizons de Marie Chapdelaine», *The French Review*, Vol. 13, No. 6, 1940, pp. 453-474.

DESCHAMPS, N., «Lecture de “Maria Chapdelaine”», *Études françaises*, Vol. 4, n° 2, 1968, pp. 151-170. <http://id.erudit.org/iderudit/036317ar>

MEZEI, K., « Quebec Fiction : In the Shadow of Maria Chapdelaine », *Canadian Literature and Rhetoric*, Vol. 50, No. 8, (Dec.1988), pp. 896-903 .  
<http://www.jstor.org/stable/377993>

STEINER, A., « Maria Chapdelaine par Louis Hémon. By Hugo P. Thième », *Modern Languages Notes*, Vol.40, No. 2, 1925, pp. 116-118.

SUTHERLAND, R., «The mainstream», *Canadian Literature*, 1972, pp. 30-4.  
[http://canlit.ca/pdfs/articles/canlit53-Mainstream\(Sutherland\).pdf](http://canlit.ca/pdfs/articles/canlit53-Mainstream(Sutherland).pdf)

#### **f) Études sur la pratique de la traduction**

ACERENZA, G., « Les canadianismes, ces inconnus. Les traductions italiennes de Maria Chapdelaine de Louis Hémon », *Études de linguistique appliquée*, vol. 164, 2011, pp. 405-420.

BERMAN, A., *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, Paris, 1995, pp. 35-97.

- ECO, U., *Dire quasi la stessa cosa. Esperienze di traduzione*, Milano, Bompiani, 2003
- FARINA, A., « Les ‘*realia* francophones’ dans les dictionnaires : le modèle d’une traduction exotisante », *Ela- Études de linguistique appliquée – Revue de didactologie et de lexiculturologie des langues-cultures*, n° 164, décembre 2011, p. 92.
- FLORIN, S., « *Realia* in Translation », in *Translation as Social Action: Russian and Bulgarian Perspectives*, Routledge, Londres, 1993, p. 123.
- GUIDÈRE, M., *Introduction à la traductologie. Penser la traduction : hier, aujourd’hui, demain*, De Boeck, Bruxelles, 2010.
- JOLICOEUR, L., « Traduction littéraire et diffusion culturelle : entre esthétique et politique », *Cahiers franco-canadiens de l’Ouest*, Vol. 22, No. 2, 2010, pp. 177-196, <http://www.erudit.org/revue/cfco/2010/v22/n2/1009122ar.pdf>
- JOLICOEUR, L., « Traduction littéraire et enjeux nationaux : le cas de la littérature québécoise en Italie et dans le monde hispanophone », *Études de linguistique appliquée*, vol. 164, 2011, pp. 393-404.
- LEPPIHALME, R., « *Realia* », *Handbook of Translation Studies*. Gambier, Y. & van Doorslaer, L. (eds.). Amsterdam: John Benjamins Publishing Company, Vol. 2, p. 126-130 p.
- NEWMARK, P., *About Translation, Multilingual Matters*, Clevedon, Philadelphia, Adelaide, 1991.
- NIDA, E.A., *Toward a Science of Translating*, E.J. Brill: Leiden, 1964.
- PRUVOST, J., « Avant-propos. – Traduire: la pensée des mots » , *Études de linguistique appliquée*, vol. 164, 2011, pp. 389-392.
- REMILLARD-B, J., « Traduction et aspects socioculturels du lexique français québécois », dans Jolicoeur L., *Traduction et enjeux identitaires dans le contexte des Amériques*, Les Presses de l’Université Laval, 2007, pp. 133-152.

SCHREIBER M., « Transfert culturel et procédés de traduction : l'exemple des realia », dans Lombez (C.) et Kulesa (R.), *De la traduction et des transferts culturels*, Paris, Le Harmattan, 2007, pp. 185-194.

TAYLOR (C.), *Language to language*, Cambridge, CUP, 1998.

VINAY, J.P., DARBELNET, J., *Stylistique comparée de l'anglais et du français*, Paris, Didier, 1958, pp. 46-55.

### **g) Études sur la retraduction**

BENSIMON, P., « Présentation », *Palimpsestes n. 4, Retraduire*, Paris, Sorbonne nouvelle (coll. Palimpseste, 4), oct. 1990, IX-XIII.

BERMAN, A., « La retraduction comme espace de la traduction », *Palimpsestes n. 4, Retraduire*, Paris, Sorbonne nouvelle, oct. 1990, p. 1-7.

COLLOMBAT, I., «Le XXI<sup>e</sup> siècle: l'âge de la retraduction », *Translation Studies in the new Millenium, an International Journal of Translation and Interpreting*, Vol. 2, 2004, pp. 1-15.

DESMIDT, I., « (Re)translation revisited », *Méta : journal des traducteurs*, Vol. 54, No. 4, 2009, pp. 669-683. <http://id.erudit.org/iderudit/038898ar>

GAMBIER, Y., « La retraduction, retour et détour », *Meta : journal des traducteurs*, Vol. 39, No. 3, 1994, pp. 413-417.

RODRIGUEZ, L., « Sous le signe de Mercure, la retraduction », *Palimpsestes n. 4, Retraduire*, Paris, Sorbonne nouvelle, oct. 1990, pp. 63-80.

PESLIER, J., «Penser la retraduction », *Acta Fabula*, Vol. 11, No. 10, Novembre-Décembre 2010, pp. 1-6. <http://www.fabula.org/acta/document6026.php>

SKIBINSKA, E., « La retraduction, manifestation de la subjectivité du traducteur », *Doletiana, Revista de traducció, literatura i arts*, Vol. 1, 2007, pp. 1-10.

## **h) Matériel documentaire**

TIBILETTI, E., et TIBILETTI BRUNO, M., *Atlante dei frutti antichi in Italia*, Edagricole, Milano, 2010, 276 p.

## **i) Sites sur la littérature et articles en ligne**

DURAND, A., « Louis Hémon », dans <http://www.comptoir litteraire.com/> , 2007.

Érudit : <http://www.erudit.org/revue/>

L'Office québécois de la langue française (Définition de Pain de sucre d'érable):  
[https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/terminologie\\_sucres/pain\\_sucres.html](https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/terminologie_sucres/pain_sucres.html)

L'Office québécois de la langue française (Définition de Sucre du pays):  
[https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/terminologie\\_sucres/sucres\\_erable.html](https://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/terminologie_sucres/sucres_erable.html)

Lancement du nouveau dictionnaire en ligne Usito :

<http://www.usherbrooke.ca/medias/nouvelles/capsules-video/capsules-video-details/article/21418/>

LAURENTIANA. Blogue sur les vieux livres québécois. Bibliophilie, collectionneur, carnet de lecture. <http://laurentiana.blogspot.it/2008/07/maria-chapdelaine.html>

Méta : <https://meta.erudit.org/>

Projet du dictionnaire FRANQUS : <http://www.usherbrooke.ca/dlc/recherche/groupe-de-recherche/franqus/>

## **j) Œuvres littéraires**

### **1) Œuvre en langue originale**

HÉMON, L., *Marie Chapdelaine. Récit du Canada français*, Montreal ; Paris : Fides, 1924, 189 p.

## 2) Traductions italiennes

HÉMON, L., *Maria Chapdelaine. Racconto del Canada francese*, [Trad. de Lorenzo Gigli], Torino, Paravia, coll. « Biblioteca Le Rose », 1924.

HÉMON, L., *Maria Chapdelaine*, [Trad. Anonyme], Milano, Gentile Editore, coll. « Divano-Narratori stranieri », 1945.

HÉMON, L., *Lui non tornò più*, [Trad. de Melitta], Vicenza, Edizioni Paoline, 1954.

HÉMON, L., *Maria Chapdelaine*, [Trad. De Maria Luisa Cadeddu Fanciulli], Bologna, Edizioni Capitol, coll. « Flaminia », 1959.

HÉMON, L., *Maria Chapdelaine. Racconto del Canada francese*, [Trad. de Ugo Piscopo], Torino, Edizioni SEI, 1986.